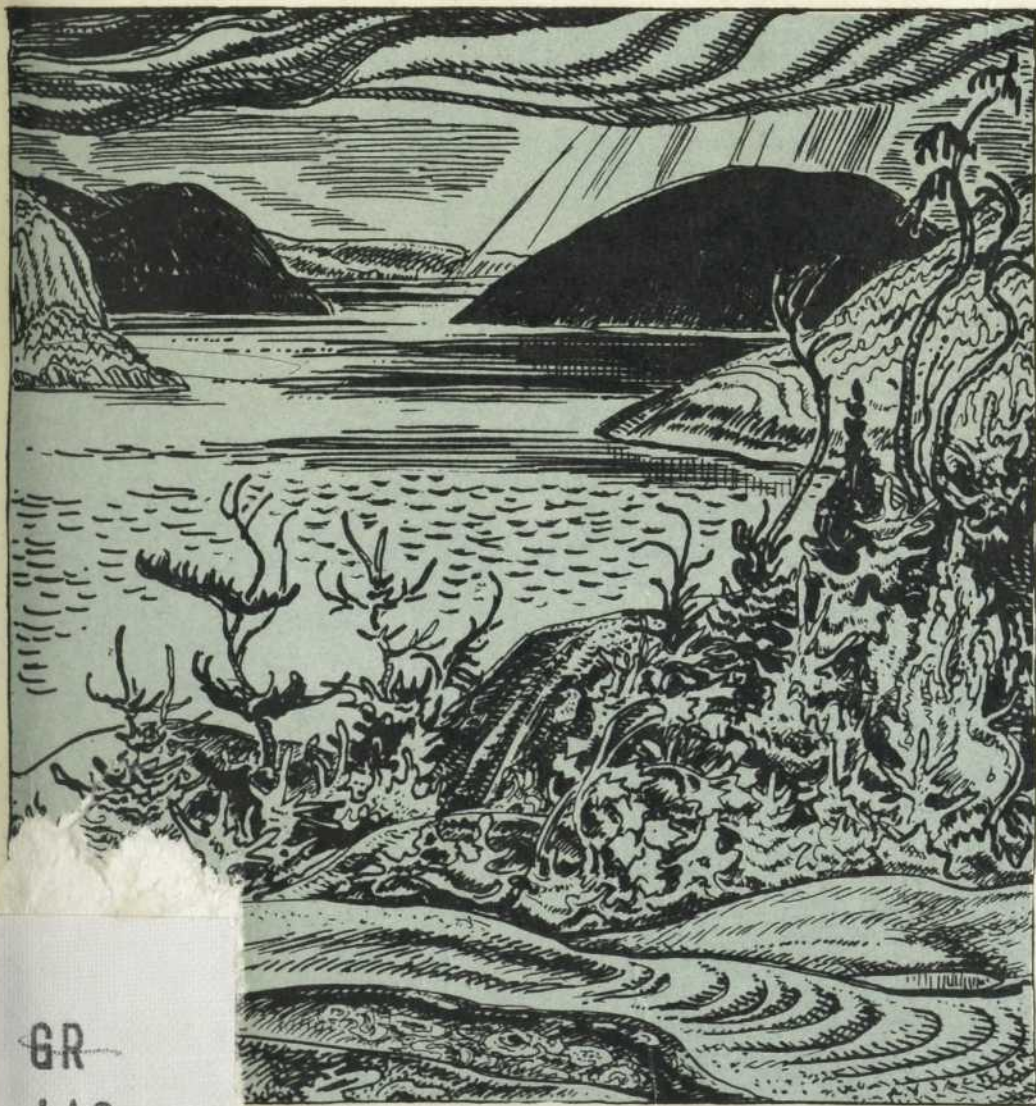


Le Saguenay Légendaire

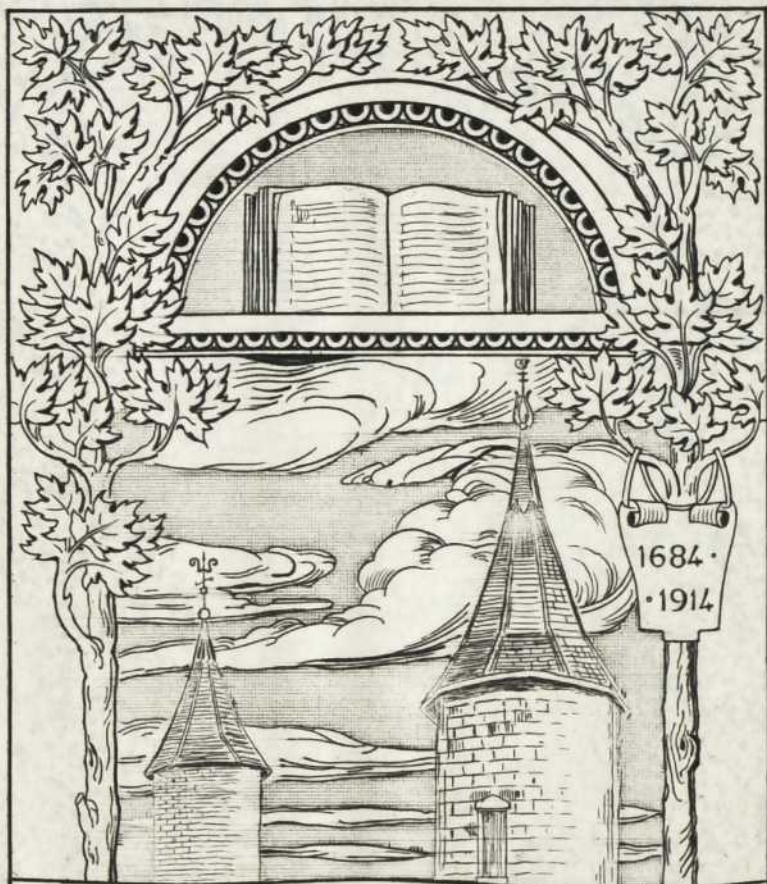
MARIUS BARBEAU



Vue du haut du Saguenay — A. Y. Jackson

GR
113
Q8B3

BEAUCHEMIN



 BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL



GR
113
Q816
B3

300

R4L

Le
Saguenay
Légendaire



IN LIBRARY OF
SANTO SYMPHON



MARIE BARBEAU

SOURCES

Barbeau, Marius: « Saguenay », *Canadian Geographical Journal*, June 1938, pages 287 - 291.

Barbeau, Marius: *The Rivers of Saguenay*. The Macmillan Co. of Canada, 1914, 184 pages.

Barbeau, Marius: *The Rivers of Saguenay*. Oxford University Press, Toronto, 1914.

MONTREAL

LIBRAIRIE BEAUCHAMP LIMITEE

SOURCES

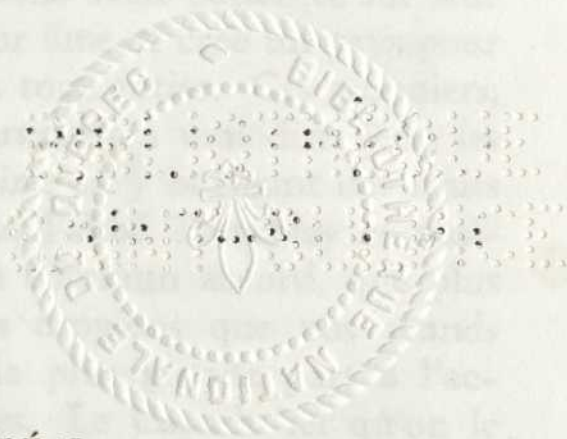
Barbeau, Marius: « Saguenay », *Canadian Geographical Journal*, June 1938, pages 285 - 291.

Barbeau, Marius: *The Kingdom of Saguenay*. The Macmillan Co. of Canada, 1936. 167 pages.

Barbeau, Marius: *The Tree of Dreams*, Oxford University Press, Toronto, 1955, 12 pages.

MARIUS BARBEAU

Le Saguenay Légendaire



MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITÉE

1967



MARIUS BARBEAU

SOURCES

Le

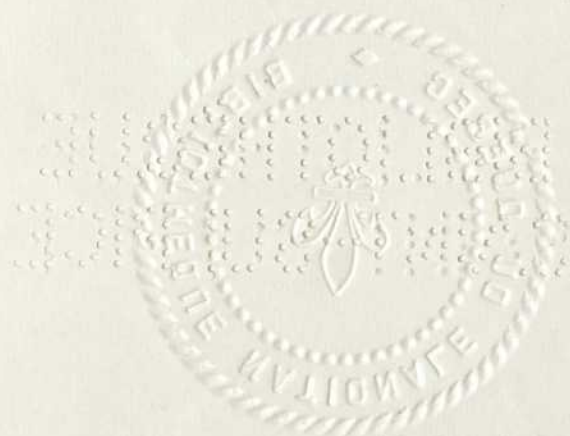
Barbeau, Marius: « Saguenay », *Canadian Geographical Journal*, June 1938, pages 231 - 239.

GR

113.5

S3B3

15



Droits réservés, Canada, 1967.
par Librairie Beauchemin Limitée, Montréal.

Copyright, 1967.

B. Q. R.
NO. 2733

LE SAGUENAY

Plus j'y pense, moins je crois que nos grands hommes eurent beaucoup à faire dans l'orientation de notre histoire nationale. Voilà ce que me disait monsieur l'abbé Victor Tremblay (plus tard prélat domestique), pendant que nous revenions ensemble du lac Saint-Jean où nous avions joui de l'hospitalité d'une famille d'habitants. Nous y avions rencontré de frappantes personnalités du terroir et nous avions écouté des histoires qui réveillaient le passé et qui nous donnaient l'illusion que nous, étrangers sympathiques, avions justement participé à la vie quotidienne du peuple. Ces bonnes gens avaient jadis émigré dans cette région, y avaient grandement peiné, mais ils avaient malgré tout survécu à la première étape de la colonisation. Tout pauvres et humbles qu'ils furent, ils pouvaient aujourd'hui raconter comment ils avaient déboisé et défriché de vastes districts. Dans la dure misère que la nature revêche avait parsemée sur leur route, ils avaient découvert leur âme et créé un pays pour eux-mêmes et pour le Canada tout entier. Ces pionniers, dans le Saguenay et ailleurs, avaient à vrai dire écrit les premières pages de notre histoire, en y burinant des traits indélébiles. De là, nous étions, l'abbé Tremblay et moi-même, portés à conclure d'un commun accord, que plus nous y pensions, moins nous croyions que nos grands hommes contribuèrent pour la plus grande part à l'accomplissement de nos destinées. Le Canada tel qu'on le connaît est sorti des mains de pauvres gens qui étaient

des pygmées, presque sans outils, sans abri et sans nourriture, et qui avaient accompli l'œuvre de géants légendaires.

Quiconque aujourd'hui parcourt le Saguenay et fait le tour du lac Saint-Jean ne peut s'empêcher de s'émerveiller à la vue d'une province nouvellement ouverte à l'agriculture, à l'énergie hydrolique, aux mines et à l'industrie, et même au tourisme. Il ne faut pas oublier que cette immense contrée était sauvage et inoccupée environ cent cinquante ans. Sa majeure partie n'est passée que récemment sous la domination de l'homme, pas plus loin que la mémoire vivante peut atteindre.

Au temps de la conflagration de 1870, n'existaient autour du lac que quelques maisons et bâtiments; l'industrie du bois étant la seule activité. Mais l'initiative déjà naissante ne cesserait pas de s'accroître.

L'accès par voie de terre et la navigation du Saguenay restèrent longtemps primitifs. Seuls, les premiers colons et les hommes de chantiers avaient le courage voulu pour s'y engager. Pourquoi affronter ces territoires farouches qui avaient jusque-là appartenu aux bêtes sauvages et aux Peaux-Rouges? Mais depuis qu'on a ouvert la barrière du grand nord, combien de changements se sont opérés! La Compagnie Richelieu (plus tard devenue The Canada Steamship) a remonté le courant dangereux, au-delà des caps Trinité et Eternité, jusqu'aux abords de Chicoutimi. Un chemin de fer a frayé sa voie dans les forêts jusqu'à son terminus à Roberval sur les bords du

lac Saint-Jean et, depuis les dernières décades, trois routes du gouvernement ont traversé un sanctuaire montagneux; l'une partant de Québec vers le nord-est et dépassant le grand lac Jacques-Cartier, à 4,000 pieds de hauteur; une deuxième, s'appuyant sur Murray Bay au bord du fleuve et rebroussant le Saguenay sur son côté ouest fort pittoresque; une troisième, la plus récente, partant de la Baie Saint-Paul, passant par la Galette et plusieurs lacs, et traversant le haut plateau qui sépare le Saint-Laurent du lac Saint-Jean. Un parc national de la Province y a été établi pour la protection de la faune. Un orignal solitaire s'arrête parfois au bord de la route et regarde passer les touristes en auto; un chasseur, dit-on, tenta en sifflant d'attirer la bête hors de la frontière du parc, pour la viser de son arme. Mais qui fut le plus fin des deux ?

La vaste région du Saguenay et du lac Saint-Jean à nos yeux reste le pays par excellence où l'humble Canadien a exécuté de grandes tâches. Il était humble et petit seulement dans le sens qu'il était pauvre, sans moyens ni appui extérieurs, dépourvu de plan d'ensemble, souvent victime d'accident qui l'acculaient au bord du néant.

Cependant, si fragiles que ces pionniers aient été, ils survécurent à des catastrophes qui trempèrent leur caractère et créèrent des personnalités à nulles autres pareilles. Ils furent les colons typiques du Canada qui endurèrent la misère, même la faim, dans l'isolement des longs hivers. Pendant les saisons tièdes ils subirent la piqure des mous-

tiques, ou pire encore furent ravagés par les feux de forêts. Malgré tout ils défrichèrent le sol, bâtirent des huttes de bois rond, façonnèrent de leurs mains des outils et des instruments dont ils avaient besoin, et élevèrent de grandes familles. C'est avec un cœur léger et joyeux qu'ils s'adonnaient à tous les travaux de la terre, entrecoupés de chansons et de danses. En un mot, ils furent les vrais Canadiens tels que les immortalisa en littérature Louis Hémon, dans *Maria Chapdelaine*.

*

* *

Quoique Tadoussac, à l'embouchure du Saguenay, ait autrefois été le port d'atterrissage des pêcheurs bretons et basques, il resta pendant deux ou trois siècles une simple mission des sauvages Montagnais et un poste de fourrures. Mais, vers 1817, quelques habitants du voisinage remontèrent un peu la rivière et y érigèrent un moulin à scie, qui bientôt périclita. Ils profitèrent de l'occasion pour le vendre à un nouveau venu, William Price, homme ayant un goût prononcé pour l'aventure et l'entreprise.

Vingt et un ou vingt-deux habitants, associés à Price et à Peter MacLeod, mirent en terre le germe fertile qui allait bientôt transformer un pays fruste en un district agricole et industriel. Cette croissance fut légendaire, comme on peut s'en convaincre en parcourant les annales de la colonisation compilées par la Société historique du Saguenay, sous la direction inspirée de Monseigneur Victor Tremblay et de quelques prêtres du Séminaire de Chicoutimi.

A la Grande-Baie sur le Saguenay, on lit l'inscription suivante sur un monument commémoratif: « Le 11 juin 1838, le premier voilier est arrivé ici portant à son bord 22 personnes, dont trois étaient accompagnées de leurs familles — Alexis Simard, Simon Godreau et Pierre Tremblay. La première récolte de grain, en 1840. »

Price aussi ne tarda pas à remonter la rivière sur les traces des premiers colons et il s'attela avec eux à la tâche qui devait sceller une association pour la vie. Combien enracinés dans la terre vierge étaient ces colons et ce commerçant fidèlement décrit dans quelques lignes de la main de Charles Tremblay, dans la *Société historique du Saguenay* :

« Sur la terre de Monsieur Price, vingt engagés travaillaient, la faucille à la main, coupant le foin dans une grande prairie. Price les surveillait, sa canne à la main et son parasol au-dessus de sa tête, souvent s'écriant : « Hourrah, hourrah, envoyez fort ! Et les faucheurs se dépêchaient à qui serait le premier à atteindre le bout de la rangée. « C'est lui le coq ! »

Le principal enjeu de Price était le bois, le pin de première qualité. Une fois l'arbre abattu, on pratiquait une incision sous l'écorce, et si le bois était le moins endommagé, il était abandonné. En automne, on traînait les billots sur des traîneaux (bobsleighs). Les bûcherons étaient payés de \$5. à \$9. par mois, en *pitons*, qui étaient acceptés comme de l'argent comptant, et en *grimaces*, qui valaient de la marchandise au magasin de Price.

Les bûcherons de Price dans les Terres-rompues se plaignaient de la nourriture qu'on leur servait, du gros lard salé importé de Chicago, trempé dans l'eau, après que le maigre en eût été enlevé au couteau. Ensuite venait la *picoune*, une sauce tirée du maigre, saupoudrée de farine et arrosée d'eau chaude. Puis la soupe était extraite de la viande, et pour en finir la viande était mangée froide. Des fèves étaient bouillies et une sauce blanche les détrempait. Tout ça était loin d'être satisfaisant, même pour des gaillards affamés. Alors vint William Grant, des chantiers américains du Maine, avec ses fèves au lard (*pork and beans*). Aussitôt à sa besogne de cuisinier, il offrit un nouveau met sur une cuiller de bois à un rustaud, pour qu'il y goûte. A la première gueulée, le gars s'écria : « C'est corrèque ! » A partir de ce jour les fèves au lard bostonaises furent reconnues comme la nourriture « correcte » des chantiers.

Comme les habitants étaient fort occupés sur leurs petites terres, pendant une partie de l'année, Price ne pouvait pas compter entièrement sur eux pour la main-d'œuvre. Il lui fallut importer des ouvriers compétents, surtout de Montmagny sur la rive sud, pour sa scierie. Après, les gens du moulin se considéraient comme de deux races, les Gens du Nord et les Gens du Sud, souvent en conflit les uns avec les autres, parce que les Gens du Sud voulaient commander (« boss ») aux autres. Depuis lors Chicoutimi et le lac Saint-Jean comprennent ces deux éléments principaux. Les Gens du Sud sont groupés surtout à Hébertville où se sont établis les villageois

de Kamouraska, et les Gens du Nord, ailleurs soit les émigrés de la Malbaie, de la Baie Saint-Paul et des paroisses avoisinantes du comté de Charlevoix. Considérés tous ensemble, les gens de Charlevoix prédominent avec les Simard, les Tremblay, les Bouchard et autres qui au commencement voyagèrent à pied sur le rude sentier pendant une semaine, en poussant leurs charettes remplies de quelques meubles et ustensiles, en compagnie des femmes, des enfants, des chiens et du bétail. Ce sentier traversait la Galette; celui de la rivière Malbaie passait par la Cruche. Et quelle misère ils eurent à subir sur ces pistes à peine tracées !

Dans les premiers temps, le monde ne connaissait pas de loi à la gouverne, seulement la bonne volonté et les muscles solides. Il n'est donc pas surprenant que leurs chefs aient eu recours à la force pour leur prestige, ce qui est particulièrement vrai du plus notoire d'entre eux — Peter McLeod, un terrible gars. Price se montra adroit en enrôlant McLeod dans la poursuite de ses entreprises. Ce métis qui avait été l'employé de la Baie-d'Hudson dans le même district, fonda une dynastie de pouvoir et d'audace, et ses fils étaient semblables à leur père mi-sauvage. McLeod, après avoir commencé l'exploitation du bois au lac Saint-Jean, décida qu'en société avec Price, ou plutôt à son service, il pourrait régner pendant sa vie sur tout le pays.

Pour s'en assurer doublement il s'associa à son ami Canayen Corneau, un homme du sud que Price avait engagé et dont la force musculaire était redoutable. De

son côté, McLeod mesurait six pieds de hauteur, avec des membres de fer, des yeux noirs brillants comme ceux d'un pigeon sauvage; il voulait dominer les Indiens et les habitants par son habileté surhumaine. Il lui arrivait de sauter d'un rocher à un canot flottant au large sans le renverser et, se tenant debout, l'aviron en mains, il se mettait à avironner en chantant « Envoyons d' l'avant, nos gens ! » Personne n'osa jamais résister à ses ordres, ni contester ses opinions douteuses, car il ne souffrait pas la contradiction. Ses services étaient donc précieux pour les frères Price, puisque à cette période, il y avait deux Price, William et David, les fils du fondateur de leur industrie du bois.

Une bonne partie du prestige d'un homme reposait sur son autorité sur la foule, ce en quoi excellaient les frères Price, Peter McLeod et Canayen Corneau. Un jour que le vent emporta le chapeau de castor de McLeod, il y eut une tempête, la tempête McLeod. Rattrapant le couvre-chef, il enfonça son poing dans le fond, replanta le chapeau défoncé sur sa tignace noire et touffue en lançant des jurons explosifs. Les éléments comme les hommes lui devaient obéissance. Il n'était pas toujours satisfait de ses propres ouvrages, bien que pourtant il réussisse dans des besognes quasi-miraculeuses. Un jour, ayant fabriqué une fenêtre pour sa maison, il essaya d'y placer une dernière vitre, qui ne s'y ajustait pas, malgré les efforts de ses doigts et de ses coudes. Pendant que les autres le regardaient faire, il commença à jurer, ce qui ne servait à rien. Alors en blasphémant il fracassa toute la fenêtre et piétina les fragments. Après sa mort, son copain Canayen

Corneau avoua que sa fin était échue à temps, car il aurait mâchonné tous ses semblables, y compris les frères Price. Aujourd'hui McLeod est passé à la légende.

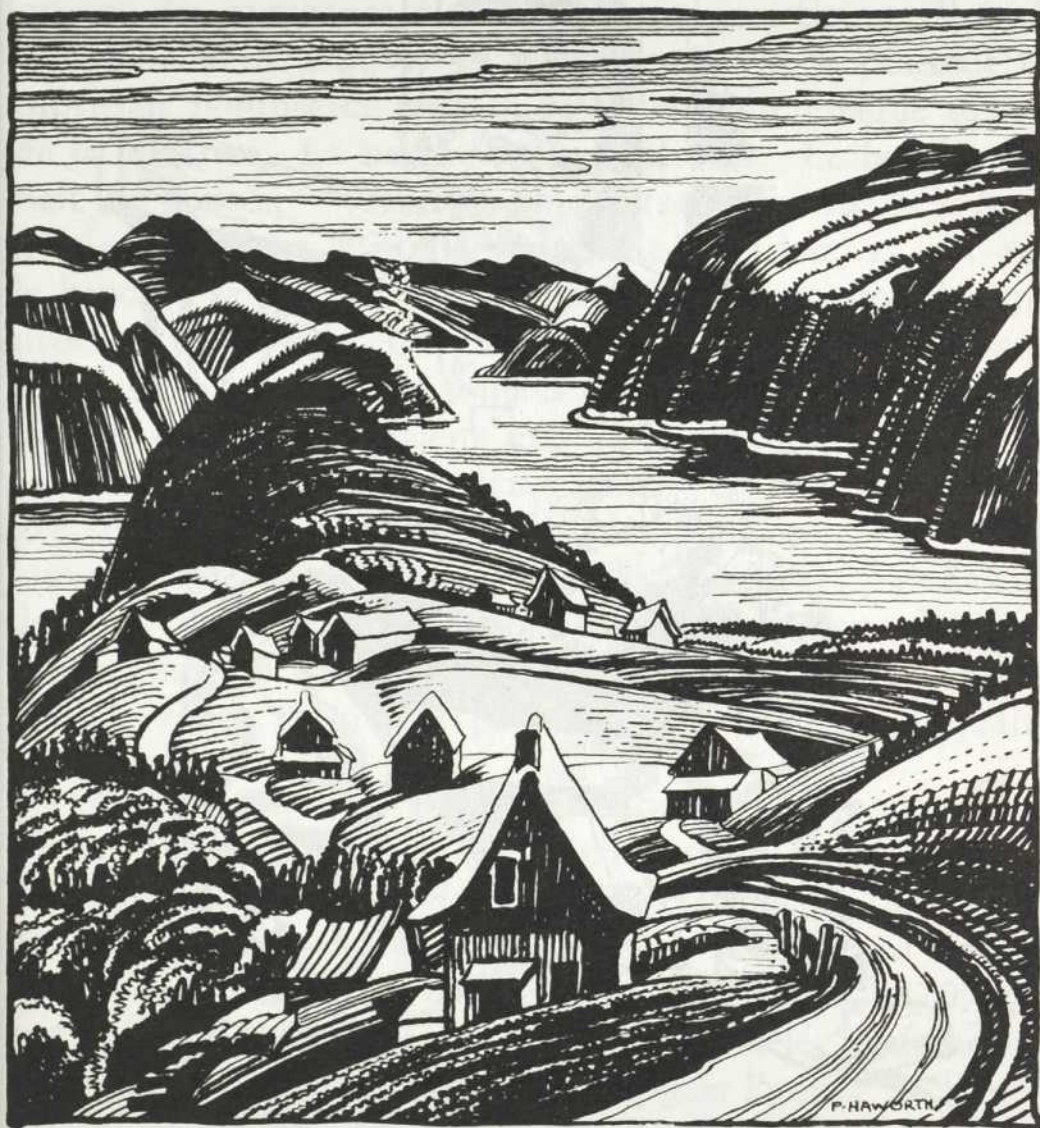
Le pouvoir des frères Price était un phénomène unique. Il découlait de leur sens des affaires, de leur prévoyance et de leur talent à s'entendre avec leurs serviteurs. William était franc et il parlait assez bien le français. Mais il ne résidait pas toujours dans le district. David, lui, était court et gros. Il se tenait avec ses employés et jargonait en français. Etaient-ils vraiment populaires est une question débattue. Pas mariés, seuls, ils gouvernaient comme des seigneurs (lords).

Plus tard, la politique s'infiltra dans le Saguenay, ce qui empira les affaires. Mais David Price s'opposa *mordicus* à cette nouveauté. Le jour des élections, il ouvrit la porte de son hangar toute grande et pria les voteurs ses partisans d'apporter chacun un sac de farine. Quant à ceux qui faisaient sourde oreille, il usa à leur endroit d'un autre moyen, en plaçant Canayen Corneau et ses copains à la porte du bureau de votation. Alors il put se vanter, même avant que la votation soit close : « J'ai mon élection dans mon poche. » Généreux le jour des élections, le jour suivant il retournait à sa devise habituelle : « Je te dois, je te paie; tu me dois, paie-moi! » Il était utile que Price représente son district comme député; cela conférait du prestige à sa compagnie et sans doute aida à lui obtenir du gouvernement des concessions forestières (*timber limts*) à bon marché.

La rudesse de Price était mitigée d'ironie et d'indulgence très humanitaires. Ainsi, il avait placé Pierre Desbiens au Rocher-de-la-Vieille pour qu'il empêche les billots de glisser en bas des entraves (*booms*). Desbiens connaissait bien son devoir. Mais parfois il ne pouvait s'empêcher d'ingurgiter une gorgée à même le flacon qu'il portait dans sa poche de fesse. Un jour, Price lui dit sa façon de penser au sujet du flacon, lui ordonnant de coudre la poche au flacon. Ce que Desbiens fut obligé de faire. Mais les points de la couture se brisèrent et Desbiens eut une rechute à même le flacon. Peu après, il aperçut Price qui approchait. Dénouant sa ceinture fléchée, il en attacha la frange au goulot et posant à terre le flacon il se mit à le traîner derrière lui. « Qu'est-ce que tu fais là? » demanda Price, ahuri. « Monsieur Price, répondit-il, vous voyez bien que je ne le porte pas. Il me suit. » « A l'avenir, pas te suivre non plus ».

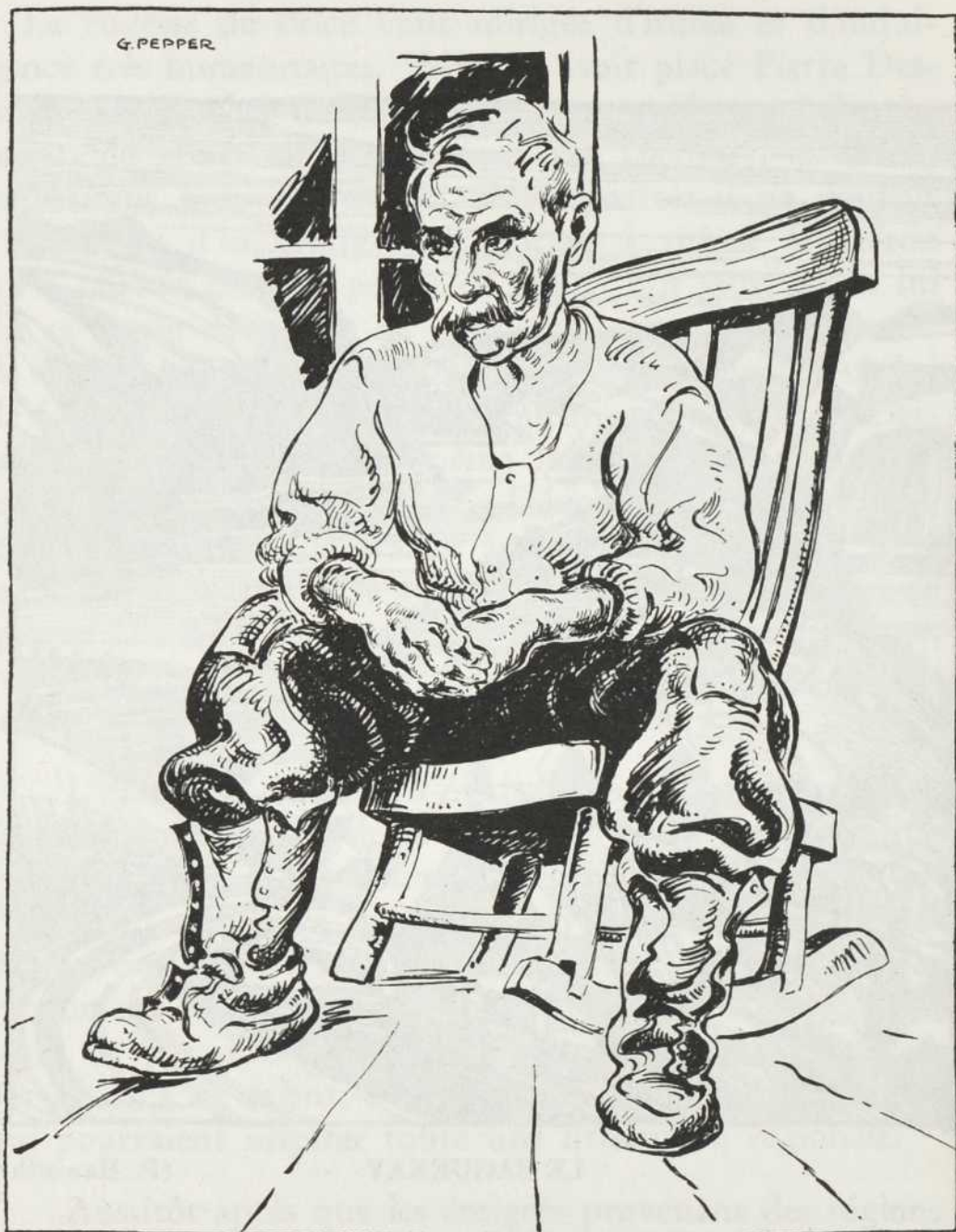
L'existence des colons et des habitants du lac Saint-Jean mérite qu'on la décrive tout au long. Le roman de Hémon, *Maria Chapdelaine*, devenu fameux partout, ne fait qu'en rapporter un épisode typique. Il ne faudrait pas en omettre de nombreux chapitres, par exemple, se rapportant à de nombreuses personnalités, à des originaux pour ne pas dire des détraqués qui abondaient jadis, à des artisans de talent, à des contes, légendes et chansons qui pourraient inspirer toute une littérature régionale.

Aussitôt après que les émigrés provenant des régions avoisinantes plus peuplées commencèrent à arriver, on se mit à abattre les arbres et à défricher, à dépouiller la



LE SAGUENAY

(P. Haworth)



(George Pepper)

terre autour des souches à-demi brûlées et à y semer à la main de l'avoine, de l'orge et du sarrasin, aussi des légumes, des gourganes, à y planter quelques fleurs. Il était merveilleux de trouver le sol si fertile; il y poussait et mûrissait nombre de minots de grain pour chaque minot de la semence. La nature était généreuse. Le lac foisonnait de poisson — la *ouananiche* (saumon du lac) était généreuse. Tout le monde possédait des filets; et, dit-on, le brochet se prenait avec les mains nues, comme il s'approchait de la rive. On mangeait du poisson, même sans sel, qui était rare. Les tourtes ou cailles étaient si nombreuses qu'elles devenaient une peste au temps des récoltes. On dut les faire exorciser pour s'en défendre. Malgré tout elles constituaient un plat délicieux. Les fruits sauvages, en particulier les bleuets (airelles) abondaient dans les « brûlés » où ils sont depuis ce temps devenus fameux sous le nom de « Bleuets du Saguenay ». Comme vous le voyez, ce n'était pas la nourriture qui manquait.

Cependant, il arrivait à la nature de se montrer revêche. La famine parfois se faisait sentir. Le feu ruinait les habitants par exemple, la conflagration de 1841, qui, dans les annales du pays, se nomma « Le grand feu »; mais il fut bien moins calamiteux que celui de 1870, qui fut une année tragique. En 1887, une gelée blanche en plein été ruina les semences; on l'appela l'année de la gelée universelle. »

A tout considérer cependant, le sort des gens du pays ne fut pas si ingrat qu'on eût à s'en plaindre. On se plaît aujourd'hui à raconter des histoires drôles sur la

pauvreté qui les obligeait souvent à se contenter du pain brun d'orge ou noir de sarrasin. Dans les bonnes années, on se régalaient de pain blanc cuit au four, à la maison, de lait caillé, de soupe aux pois et au lard, et des ortolans que la forêt souvent déposait sur leur seuil. Le sel était rare et le sucre précieux. Lorsque les ours étranglaient les moutons et même les vaches, ils chassaient les brutes et, s'ils possédaient un fusil, ils se régalaient du steak d'ours.

Les charettes étaient les plus primitives qu'on ait jamais vues sur le continent, sans excepter les charettes de la Rivière Rouge, dans le nord-ouest. Appelées *bacagnoles*, elles consistaient en roues solides sciées à même de grosses billes de pin, dans lesquelles on insérait un axe sur lequel des *timons* étaient chevillés puis recouverts de planches et surmontés de *haridelles*. Cet appareil de transport auquel on attelait un petit cheval canadien appelé « cheval de paille », parce qu'on le nourrissait de paille, partait bon gré mal gré pour la chapelle, le dimanche, dans les trous de boue des mollières, par-dessus les roches et au-delà des buttes sablonneuses.

Personne, dans les premiers temps, ne se souciait de toilettes ou de beaux habits, si ce n'est que pour se protéger du froid. Tout vêtement était fait à domicile, des *pichous huilés* pour les pieds — en peau de vache trempée d'huile. Le plus souvent les habitants, même les jolies filles, allaient nu-pieds à l'église le dimanche, accompagnées de leurs « cavaliers ». Comme coiffure, les hommes portaient la *tuque* tricotée de laine rouge ou bleue qui avait d'abord servi de bonnet de nuit. Les pantalons an-

cienne mode étaient à *bavaloises*, avec ouvertures et boutons sur les hanches. On disait: « Regarde Pierrot et ses culottes! Il n'a l'air de s'en aller, mais il s'en vient pour le vrai! »

Tout le monde était gai et de bonne humeur, à la manière des anciens canadiens. Mais les vieillards souvent regrettaient la vie plus aisée à laquelle ils avaient renoncé en quittant les vieilles paroisses au bord du fleuve. Polythe Tremblay, par exemple, un an après son arrivée, se tenait en baillant près de sa vache que tourmentaient les maringuins, et il se plaignait: « Cré vache! Va te noyer. C'est si ennuyant ici! Si j'étais toi, j'en finirais par là. » Un autre, José-Marie Simard, s'appelait la Couette, à cause de la tresse de ses longs cheveux qui étaient attachée au bout par une corde de peau d'anguille. Il ne riait jamais, ne souriait pas même sous sa barbiche. Il était sombre et solennel, bien que sa femme fût la plus belle créature qu'il ait pu trouver à la Baie Saint-Paul, d'où il était. S'il y avait une affaire qui l'agaçait, c'est que ses jeunes voisins venaient chez lui le soir, pour causer avec elle. Quand il trouvait qu'il était bon qu'ils s'en aillent, il détachait la *couriette* (ou *marche-donc!*) de son fouet, sortait dehors et la faisait craquer en l'air; ce qui voulait dire: « C'est assez tard! »

Malgré les ennuis, tout le monde, jeune ou vieux, tenait à se désennuyer, une fois la laborieuse journée passée. Ils se réunissaient à la brunante pour fumer la pipe. S'ils n'avaient pas de tabac, comme ça arrivait souvent, ils fumaient du cèdre desséché ou de l'écorce de bouleau. La

pipe une fois vide, on sortait le violon et on en faisait grincer les cordes. Tous tombaient sur leurs pieds pour la danse; les *reels*, les gigue et les cotillons se suivaient l'un après l'autre. La noirceur n'était pas un obstacle, bien que les chandelles fussent vite épuisées. Les *corneilles* prenaient la place. Suspendues aux poutres noires du plafond, elles jetaient une faible lueur, pendant que la graisse qu'elles contenaient brûlait à leur bec au moyen d'une mèche de coton. Ou bien, on ouvrait la porte du poêle en tôle, pour en laisser sortir les lueurs. Mieux encore, dans les grandes circonstances, on asseyait un garçon sur la table, à côté d'une pile d'éclisses sèches de cèdre ou allumettes. Après la première allumée et brûlée, la flamme passait aux autres, une après l'autre, jusqu'à la fin de la soirée.

La danse finie, c'était le tour des conteurs, à dire des contes, des légendes et des blagues, jusqu'au petit jour. Ils en avaient un vaste assortiment. Ils étaient grands maîtres dans l'art de la mimique et de la fiction, excellents dans l'embellissement de la vérité qui était trop terne. Il leur fallait enjamber dans l'au-delà et le fabuleux. Les royaumes légendaires leur appartenaient de plein droit.

Certaines de leurs histoires passaient pour la pure vérité. Par exemple, si vous vous rendez à Jonquière, une petite ville ou milieu de belles terres cultivées, vous pourrez écouter les aventures de Picoba, un sur-chien dont la force et la ruse étaient phénoménales. Né dans les bois, hurlant comme un loup affamé, Picoba ne s'approchait

jamais des habitations, mais faisait seul la chasse pour calmer son appétit, s'attaquant même aux ours et aux orignaux. Quel chien que ce Picoba, un vrai lion!

L'existence parfois était si morose parmi les souches que les bestiaux ne pouvaient l'endurer. C'est le cas de la vache de Maxime Tremblay qui s'ennuyait. Un jour, cette vache — ou une autre — était à mâcher une brassée de foin que le Père Gagné lui donnait. En fermant ses molaires sur une gueulée, elle mordit la longue barbe de son maître, si complètement qu'il n'en resta plus qu'une frange ébréchée. Après cet accroc, pour éviter les risques, il dut raser le reste. Personne ensuite ne le reconnut, pas même la vache.

On attribuait souvent aux bêtes des faits et gestes incroyables. Quelques-unes, parfois parlaient même, pour émettre des plaisanteries. Cela arriva une fois au chien de Xavier Côté, le crieur public de Saint-Jérôme. Le chien se rua en étourdi qu'il était sur une grosse souche au moment où elle allait sauter par la dynamite. Il mordit la *ratelle* (*rat tale*) qui brûlait avant l'explosion et il vola en l'air avec la souche. A cent pieds en l'air, il cria à son maître, l'ésoucheur: « Damnée ratelle! » « Tu ne m'y prendras plus avec ta ratelle! »

Si occupés qu'ils étaient à la besogne de défricher et de labourer, ils ne trouvaient pas moins le loisir de façonner de belles inventions. Il n'en manquait pas qui étaient d'habiles forgerons, cordonniers, charpentiers, menuisiers et sculpteurs. Ils savaient tous fabriquer chez eux leurs outils, leurs voitures et leurs harnais. Vermette, pour ne

mentionner qu'un seul d'entre eux, s'aventura dans cette voie plus loin que les autres. Toute sa vie, il fut hanté d'une grande fantaisie; ses voisins disaient qu'il avait une mouche au cerveau. Il voulait bel et bien inventer le mouvement perpétuel. Les gens l'appelaient « Vermette, le travailleur du mouvement perpétuel », ils disaient « travailleur », mais non pas « inventeur », pour la bonne raison que, malgré ses efforts, il ne put jamais harnacher le pouvoir mystérieux sur lequel il voulait mettre la main. D'autres réussirent plus tard là où il échoua. Voici comment! A la Décharge du lac Saint-Jean, à l'embouchure de puissantes rivières qui se jettent dans le lac, vous trouvez aujourd'hui des dynamos qui perpétuellement actionnent des usines à pulpe et à papier et la manufacture d'alluminium à Arvida. Vermette y aurait reconnu sa lubie. Désillusionné, il mourut pauvre, comme ses contemporains.

Le pays que ces colons primitifs ont déboisé et défriché a, depuis leur temps, changé au point de ne plus être reconnaissable. Il est occupé par une population sans cesse croissante, dans des villes et villages industriels, sur des terres cultivées où mûrissaient de belles récoltes et dans des maisons habitées de grandes familles qui jouissent d'une prospérité inconnue des ancêtres. Le Saguenay est une rivière qu'on pourrait appeler un fleuve, et le lac Saint-Jean est une mer au centre d'une province qui ne produit pas seulement la richesse mais qui fascine un brillant avenir (1).

(1) Voir en anglais, illustré, du même auteur: "Saguenay" dans *Canadien Geographical Journal*, June 1938, pages 284-291.

PILE OU FACE POUR UNE SEIGNEURIE

Plus de deux siècles après le retour de Jacques Cartier en France, deux jeunes Ecossais qui avaient fait campagne au Canada sous le général Murray se mirent à contempler le pays dont ils avaient fait la conquête, en 1759, et ils furent saisi d'admiration. Fils de haute lignée, ils avaient de bonne heure embrassé la carrière des armes, mais, une fois fixés au bord du Saint-Laurent, ils furent loin de rester de simples aventuriers.

Le pays nouvellement conquis était splendide. Une infinité de collines ondulées et de plateaux élevés alternaient avec des cours d'eau et des lacs enchanteurs dans les montagnes. Leur chère Ecosse n'était pas plus belle que ce pays sauvage et ces immensités. Ils voulurent s'en emparer et en faire leur domaine. C'est ainsi que John Nairne et Malcolm Fraser décidèrent de s'établir au Canada.

Sur la côte nord du fleuve, au-delà des falaises rocheuses et des jolies baies qu'ils avaient admiré en remontant le fleuve à bord d'une frégate britannique, s'étendaient à perte de vue des forêts primordiales, dont la possession constituerait une richesse enviable. Autour d'une de ces baies, qu'on nommait la Malbaie, au bord d'une rivière descendant au fleuve, se trouvait un petit établissement français qu'au passage ils n'avaient pas manqué d'apercevoir. Y retournant à loisir, un jour, Nairne et Fraser longèrent les rives de cette rivière et éprouvè-

rent l'ambition d'en faire leur bien pour eux et pour leur postérité. Ils résolurent de prier le Général Murray de leur octroyer cette vallée et de fonder deux seigneuries sur l'emplacement de l'ancienne seigneurie de Comporté, qui était retombée dans le giron de la couronne. Des chênes géants allaient sortir en ce sol vierge.

Cependant, auquel des deux amis écherrait la rive gauche, et auquel la rive droite? Frères d'armes, Nairne et Fraser convinrent en toute loyauté d'avoir recours au sort. Prenant une pièce de monnaie représentant à l'avvers la tête du souverain et, au revers, la couronne britannique, ils jouèrent pile ou face! et la pièce, en retombant, attribua le côté de l'est à Malcolm Fraser, qui la nomma Mount Murray en l'honneur du distingué général sous lequel il avait combattu; et le côté opposé de la rivière, à l'ouest, échut à John Nairne, qui, aussi en l'honneur de son général, l'appela Murray Bay.

La seigneurie de Murray Bay comprenait les fonds et la vallée à l'ouest de la rivière depuis surnommée Murray et la région s'étendant jusqu'aux Eboulements. Par contre, la seigneurie de Mount Murray s'appropriait le territoire compris entre la vallée et la rivière Noire, à dix-huit milles au nord-est, dans la direction de Tadoussac. A peine s'y trouvait-il quelques terres cultivées, un petit nombre de chevaux, de bestiaux, et une poignée de colons canadiens. Mais Nairne et Fraser, trop pauvres pour s'emparer d'une région plus populeuse et plus prospère, furent satisfaits de seigneuries riches en terres à coloniser, en bois de construction, en gibier et en poisson. Les obs-

tacles que la nature leur opposait ne servirent qu'à les inciter à de plus grands efforts, qui leur assurèrent le succès.

John Nairne, d'un orgueil et d'une volonté indomptables, était le vrai type de l'Écossais austère. Il décida de conquérir à fond son domaine et d'y établir une nouvelle Écosse sur ce sol presque inoccupé. Malcolm Fraser, de son côté, s'adonna plus naturellement à la jouissance de son bien et, étant débonnaire, il n'eut guère l'idée d'y fonder un fief héréditaire. Depuis lors, ils vécurent en bons voisins, tout en suivant une orientation divergente.

*

* * *

Les intentions de Nairne, dès le début, étaient précises et inflexibles. Rien ne pourrait le détourner des fins qu'il avait déjà en vue. D'ailleurs il tenait son orgueil et sa tenacité d'ancêtres austères. Autrefois conquis par les Anglais, le clan Nairne avait depuis combattu pour regagner toute son indépendance. Les descendants de cette fière lignée n'étaient pas prêts à se soumettre à un autre peuple — ici des Français d'Amérique — et ils ne manqueraient pas de se subordonner leurs nouveaux sujets. Durant son régime à Murray Bay, la famille Nairne chercha, avant tout, à se conformer au projet de conquête et de survivance écossaise de John Nairne, son fondateur.

Né protestant, Nairne demeura toujours fidèle à son église, en dépit de son entourage catholique et canadien. Cette différence de religion était le premier obstacle au

progrès de sa seigneurie. Pour surmonter cet obstacle, il s'y prit d'une manière caractéristique. Retournant en Ecosse, il chercha à y induire des montagnards de sa nationalité à venir s'établir dans son domaine. Il présenta les attraits du nouveau pays sous des couleurs séduisantes, mais sa franchise naturelle l'empêcha de cacher les rigueurs du climat et de la colonisation. Il désirait surtout ramener avec lui un pasteur protestant, car il fallait, dans sa seigneurie, avoir une école libre et une église à l'avenant, pour soulager ses censitaires du paiement de la dîme et les convertir à ses idées, sinon à sa foi.

Pour bien commencer, Nairne avait déjà, en 1761, amené avec lui, à Murray Bay, cinq soldats écossais de l'armée de Wolfe, qui voulaient se faire colons sur ses terres. Bien qu'il ne soit pas, aujourd'hui, facile d'identifier ces gens, on retrouve leur nom au livre de comptes de Nairne pour l'année 1787. Leur postérité ne manque d'ailleurs pas de les faire reconnaître, tels les MacNicol, les Blackburn, les Warren, et deux autres parmi les trois dont les noms sont les plus répandus dans la région — MacLean, Thomson et Brooks.

Mais Nairne ne réussit pas, dans la suite, à augmenter dans son domaine le nombre de colons écossais, et son insuccès lui fut pénible. Peu de temps après leur arrivée, les seules cinq familles protestantes de Murray Bay faisaient baptiser leurs enfants par le curé et ne pouvaient pas les soustraire au catholicisme. Il ne resta bientôt que trois familles sur cinq, y compris la sienne, dont l'intégrité se maintenait.

Nairne par principe n'aurait jamais consenti à épouser une Canadienne. Ainsi, en 1766, il choisit Christina Emery, fille de famille écossaise, qui dut lui apporter une dot. La seigneuresse de Murray Bay était distinguée et douée des qualités que John Nairne recherchait. Elle lui donna des enfants et, jusqu'à la fin de sa vie, fut un modèle d'industrie, d'autorité et de qualités familiales.

Les cinq autres colons écossais ne répondirent pas aux espérances que Nairne plaçait en eux. Ayant épousé des Canadiennes, ils fondèrent des familles catholiques de langue française qui ne servirent en rien les desseins rigides de leur seigneur. Même Fraser, son ami intime, n'avait pas son goût de l'isolement et de la réserve. Il subit l'influence de la cordialité des gens du pays. Plus tard, il acquit pour un de ses fils un nouveau domaine sur la rive sud du Saint-Laurent, qui devint Fraserville (aujourd'hui Rivière-du-Loup). Puis, sans qu'on sache trop comment, Fraser commença sans formalités à élever une grande famille avec Marie Allaire, qu'il considérait comme sa femme.

Nairne, fier de ses neuf enfants, se croyait assuré d'une postérité. Mais le climat était rigoureux pour des gens qui n'avaient pas encore l'endurance des Canadiens. Les hivers, avec leur froidure, éprouvèrent fort les Écossais, qui pourtant, étaient du nord. Il leur fallut mettre de côté les "kilts" et porter culottes et capots. Autrement, ils prenaient froid et gelaient. L'hiver qui suivit la Conquête, le scorbut fit de grands ravages parmi les soldats britanniques, tout comme il avait autrefois dé-

cimé les marins de Jacques Cartier, à cause du manque de vêtements chauds et de nourriture végétale. Trois enfants de Nairne moururent de la fièvre et un quatrième de la phtisie. Mais il lui restait trois filles et deux fils.

Nairne avait tellement à cœur l'éducation de ses enfants qu'il les envoya tous séjourner en Ecosse pendant plusieurs années. Durant que les aînés apprenaient à Edimbourg non seulement la grammaire et les langues classiques mais aussi les préceptes de morale et les bonnes manières, il veillait lui-même à la formation des autres, chez lui au manoir, à l'aide de manuels qu'il se faisait expédier d'Ecosse à Murray Bay. Son amour des belles-lettres lui fit même souscrire à la publication du livre de Robert Burns, *Poems, Chiefly in the Scottish Dialect*. Dans la deuxième édition, celle d'Edimbourg, qui contient plusieurs noms maintenant célèbres dans les annales d'Angleterre et d'Ecosse, celui de Nairne paraît avec les mots : deux exemplaires.

Une fois en Ecosse, les fils de Nairne voulurent, tout comme leur père, embrasser la carrière des armes, et pendant l'absence prolongée qui s'ensuivit, leurs parents s'inquiétèrent souvent des écueils spirituels que reçoivent les jeunes cadets de la milice éloignés du foyer paternel. Aussi John Nairne écrivit-il à Jack, son fils aîné, lui recommandant de ne pas fumer et de fuir l'alcool et le jeu. « Notre famille, disait-il, a toujours observé la tempérance; et personne ne s'est jamais adonné à l'usage du tabac, usage dépravé des Hollandais, qui conduit à la paresse et à l'ivrognerie. Donc, Jack, mon fils, ne nous parle plus de ta pipe. »

Jack suivit son régiment aux Indes, pour n'en plus revenir. Après s'être distingué au cours d'une incursion avantageuse contre une ville hindoue, il tomba sur le champ de bataille juste au moment où il allait recevoir une lettre où son père lui reprochait ses demandes répétées d'argent. Le colonel du régiment retourna la lettre en annonçant la tragique nouvelle, et en expliquant que Jack, loin d'être la brebis galeuse qu'on le croyait, s'était toujours montré gentilhomme soucieux de son honneur. Apprenant la mort de son fils, Nairne s'écria : « Dieu, secourez-moi ! Je vais perdre tous mes enfants de mon vivant. »

La survivance du nom de Nairne dépendait maintenant de Thomas, le seul fils qui restait. Mais Tom, tout comme Jack, préférait la vie militaire à la vie rustique de Murray Bay. Il s'imaginait trouver mieux là qu'ailleurs la liberté et les aventures qu'il recherchait — car il était romanesque. Il ne parvint, toutefois, qu'à mener la vie plutôt tragique d'un exilé. Ame solitaire et sans asile, il séjourna pendant plusieurs années en garnison à la forteresse de Gibraltar, si longtemps qu'à la fin, n'y pouvant plus tenir, il demanda son rappel.

Pris de nostalgie, après le décès de son père, il décida de retourner à Murray Bay, et il écrivit à Malcolm Fraser, alors son aviseur : « J'éprouve une indicible envie de revoir ma très chère mère, mes sœurs et vous-mêmes sans oublier mon domaine, où j' imagine souvent me voir, m'y pavanant comme un véritable pacha... »

Ayant vendu sa commission il rentra chez lui et, une fois revenu, on ne tarda pas à lui dire qu'il était

grandement temps pour lui de se choisir une femme. Il lui fallait sans retard commencer sa vie de seigneur, pourvoir à l'avenir de sa haute lignée et surtout éviter les dangers de la vie prolongée d'un célibataire. Ses intimes étaient si intéressés au choix de sa future qu'il s'en amusa fort et, d'une nature insouciant, il n'en retarda pas moins son choix, refusant net de suivre l'exemple de son père et d'aller en Ecosse s'y choisir une femme de son rang. Taquiné à ce sujet par sa sœur Christine, aussi célibataire, il lui rendit la pareille en parlant de ses rhumatismes, qui étaient devenus un vrai sujet de plaisanteries.

Sa mère, femme de mérite s'il en fut jamais qui ne s'était nullement plaint du fardeau d'élever sa famille et de gérer le domaine seigneurial durant les longues absences de son mari, s'occupa elle aussi du choix que Tom devait faire d'une femme digne de lui — d'une vraie femme de seigneur au-dessus de tout reproche. Tom en était venu à croire que sa femme devait être une douairière, riche, laide, fâcheuse et pas du tout amoureuse. Partageant d'ailleurs le snobisme de sa famille, il était d'accord qu'il n'en avait pas le choix; il devait épouser noblesse et fortune. Mais, en sus, il ne consentirait pas à se marier à moins que sa femme soit belle et désirable. Autrement, pourquoi se presser! Et puis, il trouvait que les gens de bonne intention s'occupait trop d'une affaire qui, après tout, lui était personnelle. La beauté n'était pas rare, même à Murray Bay, et qui sait s'il n'y trouvait pas, sans aller plus loin, quelque consolation dans ses ennuis.

Tom, qui avait oublié le français appris dans son enfance, restait étranger à l'administration de sa seigneu-

rie, et il ne comprenait même pas trop bien la conversation de sa famille, où tous parlaient d'habitude le français. Il voulut s'occuper de politique mais, ne parlant pas le langage de ses électeurs, il fut battu par un « habitant » dans une élection pour la législature de Québec; ce qui l'humilia et lui donna du dégoût pour la vie publique. Sa sœur Christine, une mondaine qui passait les hivers à Québec ou en Ecosse, dut, une année, se résigner à séjourner au manoir, et Tom ne manqua pas de lui demander comment elle endurait « l'ennuyeux pays dans la morte saison ». Et oubliant sa réserve habituelle, il alla jusqu'à s'étonner que Christine n'ait pas épousé, entre tous, Malcolm Fraser! Ne savait-il pas que Fraser, l'ami de son père, maintenant un homme âgé, avait élevé à Fraserville, sur la rive sud, une nombreuse famille française?

A dire vrai, Tom se mourait d'ennui dans sa seigneurie rustique, qui ne convenait pas à son goût des aventures. Déraciné du sol laurentien dès l'adolescence, il ne pouvait s'y retrouver chez lui. A Murray Bay, il n'aimait pas la gestion des affaires, qui n'avaient d'ailleurs rien d'intéressant. Il se décida donc à retourner à l'armée.

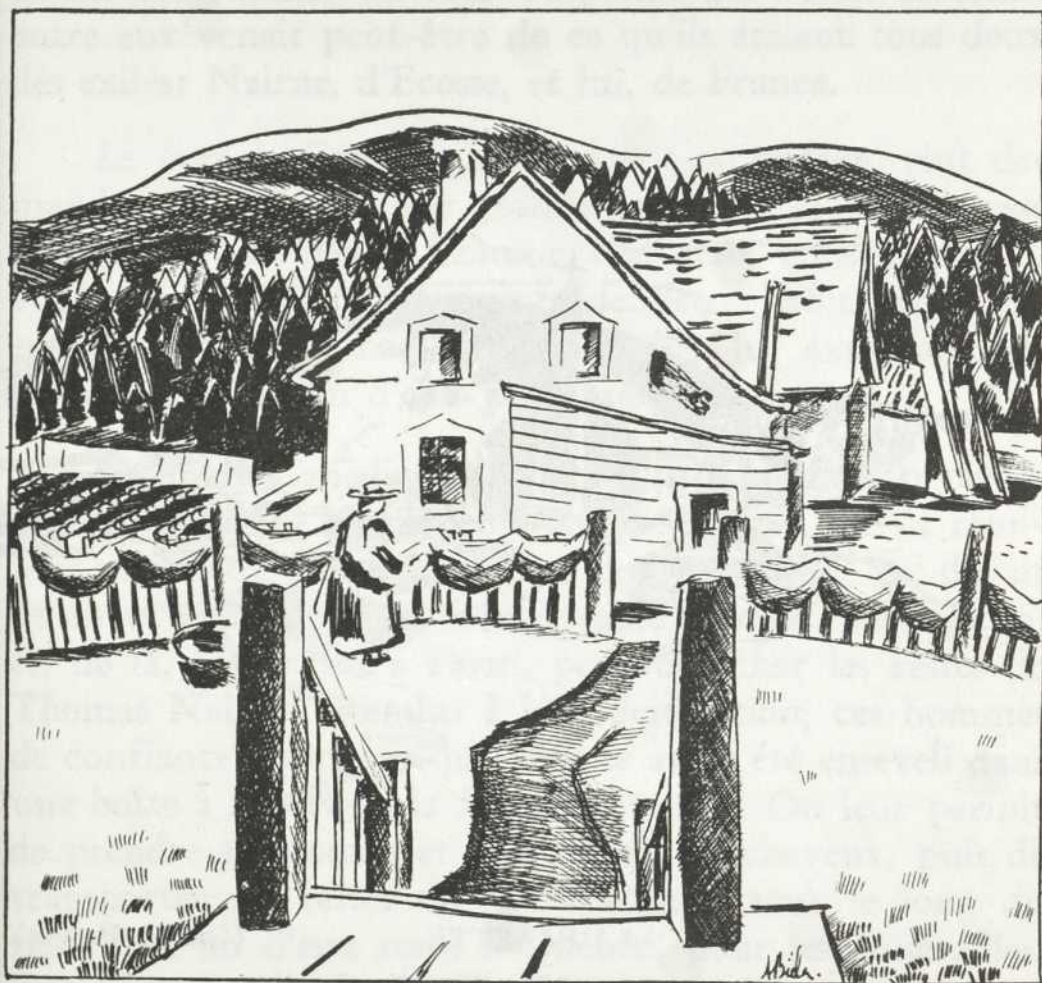
L'occasion se présenta bientôt à lui, lorsqu'éclata la guerre de 1812 avec les Etats-Unis. De cœur joyeux il s'enrôla dans le régiment de Terreneuve et partit à l'avant-garde, pour le Niagara. Quelques mois plus tard, songeant déjà au retour, il écrivit à sa famille que, à moins de malchance, il partirait après la guerre pour Edimbourg, où il se chercherait une épouse, puis il re-

tournerait, pour de bon cette fois, s'établir dans son domaine. A Malcolm Fraser, qui lui disait son désir d'ouvrir la danse à son mariage, il répondit qu'il tenait tant à voir ainsi un ami de quatre-vingts ans qu'il ne tarderait pas de se marier. Mais attendez la fin de cette misérable guerre!

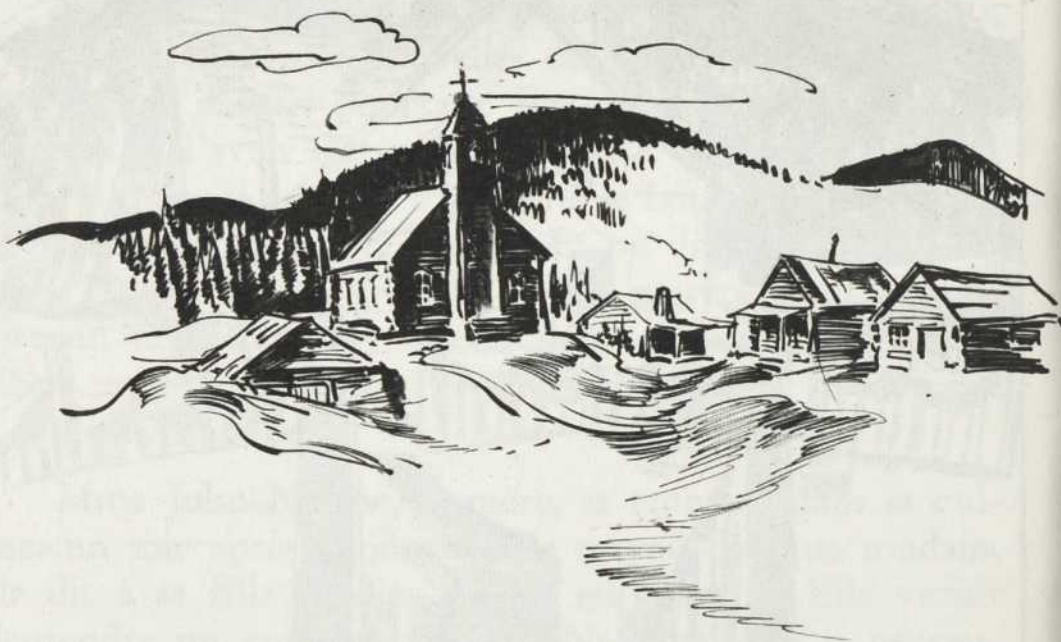
Pendant qu'il était à son poste à Burlington Heights, il reçut de fâcheuses nouvelles de Murray Bay. Sa sœur Polly, dont il était pourtant fier, s'était sauvée avec un habitant et l'avait secrètement épousé. L'incroyable nouvelle, ainsi qu'il écrivait à sa mère, le bouleversa tellement qu'il faillit en perdre la raison. Et on dit encore à ce sujet: « L'affaire avait presque tué le pauvre Tom. » Encore un descendant de moins, dans sa famille éprouvée! Hélas pour les Nairne, Polly, cette année-là ne fut pas la seule à décamper!

Mme John Nairne, la mère, se trouvait dans sa cuisine, un soir après sa journée de travail, lorsque soudain, elle dit à sa fille Madie: « Tom est mort! » Elle venait d'entendre un coup de fusil. « Ne soyez pas si nerveuse, » reprit sa fille; « il nous écrit régulièrement. »

Mais Tom ne devait plus écrire. Dernier rejeton mâle de la famille, il était tombé à Chrysler's Farm. Ce fut un coup terrible pour la vieille mère, et le curé de Murray Bay, M. le Courtois, partagea sa douleur. Il la connaissait bien et savait quelle brave femme elle était. Elle avait tant fait pour sa famille et aussi pour toute la seigneurie! Malgré la différence des croyances, le curé avait toujours été l'ami de John Nairne, et, pendant bien des



(André Bieler)



LA SALETTE

(George Pepper)

années, lui et le seigneur — pour ne pas parler de la seigneuresse — avaient doucement gouverné la petite population d'habitants. La vraie sympathie qui s'était affermie entre eux venait peut-être de ce qu'ils étaient tous deux des exilés: Nairne, d'Ecosse, et lui, de France.

Le curé le Courtois, se souvient-on encore, vint demander une faveur, une grande faveur, à la seigneuresse frappée de malheur. Comme elle était consentante, il voulut emprunter les services de deux habitants à son emploi, ses deux meilleurs, sans rien lui expliquer. Il avait, dit-il, besoin d'eux pour assez longtemps.

Les deux Canadiens, informés de leur mission par le curé, quittèrent Murray Bay pour Québec, où ils remirent une lettre au commandant de la citadelle, qui devait les envoyer, au-delà des frontières de Québec, à Kingston, et, de là, à Chrysler's Farm, pour chercher les restes de Thomas Nairne. Rendus à leur destination, ces hommes de confiance apprirent que Nairne avait été enseveli dans une boîte à l'écart de la fosse commune. On leur permit de prendre sa montre et une boucle de cheveux, puis de transporter ses restes sur un traîneau, tout le long du fleuve. L'un d'eux resta à Québec, pour les funérailles, dont un ami de la famille Nairne écrivit à Christine: « Jamais il n'est allé tant de monde à des funérailles à Québec. » L'autre habitant se hâta de descendre à Murray Bay pour porter la consolante nouvelle à sa mère. Le curé, se présentant au manoir, lui rendit enfin compte de la mission secrète des deux habitants, et de la seigneuresse fut profondément émue. Ce témoignage de sympathie la

toucha d'autant plus qu'il venait de gens d'une autre race, mais qui avaient du cœur et lui étaient attachés. Depuis longtemps ils avaient vécu côte à côte; ils avaient souffert ensemble, tant qu'à la fin ils lui étaient aussi chers que ses propres gens.

Il ne lui restait plus d'héritier mâle. Puis sa fille Christine mourut avant elle, en descendant d'une voiture. Christine, dans son testament, avait fait un legs au curé le Courtois, ce qui montre que les animosités des premiers temps entre catholiques et protestants avaient disparu. Son autre fille, Polly, dont le mariage clandestin avait causé tant de chagrin, ne revint plus au manoir, même après une réconciliation entre elle et sa mère. Séparée de son mari, elle mourut sans postérité, à Québec. Une seule fille survivait, en 1828, à Mme Nairne, — Mme McNichol, dont le mari, Peter était catholique et dont la mère devait être canadienne. Les Blackburn de Murray Bay descendent du côté maternel, paraît-il, du seigneur Nairne.

Le manoir et la seigneurie passèrent aux MacNicol, dont les deux fils devaient maintenir les traditions des Nairne à Murray Bay. L'aîné, Thomas, envoyé en Europe, y tomba dans la débauche et il en mourut. Le cadet, John, ayant hérité de la seigneurie, tenta de sauver le clan des Nairne au moyen d'une loi, qu'il fit passer à la législature, changeant son nom légal en celui de John MacNicol Nairne. Il épousa Miss Leslie, fille du gouverneur du Haut-Canada, mais leur seul enfant mourut à trois ans, emportant avec lui le dernier vestige d'une nouvelle Ecosse sur les rives de la Malbaie.

Sur une épitaphe en vers que l'on projetait de placer sur la tombe de Nairne — non seulement ses héritiers négligèrent-ils de lui ériger un monument, mais ils semblent ne plus connaître le lieu de sa sépulture — on lit ces lignes:

*At a late hour he heard the fatal call,
Obeyed and died, wept and deplored by all.*

Le livre de George Wrong, *A Canadien Manor and its Seigneurs*, reste, après tout, la meilleure commémoration du nom de Nairne et de ses faits et gestes dans notre histoire.

*
* *
*

Malcolm Fraser, l'autre seigneur de la Malbaie, ne ressemblait pas à son ami John Nairne, et le contraste entre les deux ne fit que s'accentuer, au cours du temps. D'un tout autre clan écossais, Fraser était accomodant et versatile. Il s'adapta vite à son nouveau milieu canadien. Doué d'une double personnalité, il portait, à la Malbaie, un masque de puritanisme, dont il se dépouillait aussitôt rendu sur la rive sud, à Fraserville. Là il semble avoir passé la plus grande partie de sa vie, au milieu de sa famille française, dans la seigneurie acquise au nom de son fils qui faisait la traite des fourrures dans le Nord-Ouest.

Son attitude débonnaire l'entraîna bien plus loin que Nairne dans ses contacts avec les gens du pays. Nairne, en vrai Celte, était resté solitaire et exilé, se refusant et refusant les siens à l'assimilation dont le pays le menaçait.

Mais Fraser, moins hautain, s'abandonna plus ou moins volontiers à son milieu, sans trop se préoccuper du lendemain. Voilà pourquoi sa postérité a survécu jusqu'à nos jours. Non seulement elle a survécu, mais elle s'est multipliée tant et si loin qu'on ne saurait plus compter ses descendants depuis le Saint-Laurent jusqu'au Pacifique. S'il avait été préjugé contre les Canadiens français, il ne se serait peut-être pas enorgueilli de ses héritiers, mais il ne vit en eux que sa fière lignée — fils et filles qui devaient faire l'honneur de son nom.

Malcolm Fraser fut le vrai représentant de ses ancêtres montagnards d'Ecosse. Le chef de son clan, Simon Fraser, Lord Lovat, avait péri à quatre-vingts ans sur l'échafaud, pour haute trahison. Il avait rêvé de gouverner l'Ecosse, bien que ses historiens l'ait dit débauché, cruel, déloyal et avaricieux. Si persuasive était sa parole et si grandes ses connaissances de l'histoire d'Ecosse que son emprise sur le pays était étonnante. A demi-sauvage à certains moments, il devenait à son gré gentilhomme accompli et un des plus subtils courtisans de son époque. Après une vie aventureuse, il mérita, à cause de ses crimes politiques, la peine capitale sur l'échafaud. Au dernier moment, il annonça qu'il s'en allait tout droit au ciel, « où vont bien peu de gros Majors. »

Ces tares de Lord Lovat n'ont rien à faire avec les apparentés du Canada. Ils nous aident, cependant, à mieux saisir certains traits de Malcolm Fraser et de son intéressante personnalité, qui n'est pas toujours facile à comprendre — ainsi son amitié inaltérable pour Nairne et sa

famille, dont les principes religieux et la conduite étaient rigides, lorsque lui-même, Fraser, devait détester l'austérité presbytérienne. Sur la rive sud, il se mêlait aux habitants, si humbles fussent-ils; ils étaient sa seule société. Sur la côte nord, au contraire, il semble avoir joué le rôle de bon célibataire, puisque Thomas Nairne conseilla, un jour, à sa sœur Christine de l'épouser.

Le sens de l'humeur et le goût du plaisir sauvèrent Fraser des extrêmes où les Nairne tombèrent, telle leur horreur du tabac et des mésalliances. Mais parvenu à la vieillesse, Fraser lui aussi était porté au sermonage, du moins si l'on en juge par une lettre qu'il écrivit à Tom Nairne, son filleul: « Efforcez-vous de ressembler à votre digne père. Faites... et ne faites pas... » Les pages de bons conseils qui suivent devait ennuyer le soldat de caserne qu'était Tom depuis des années, à Gibraltar. Son parrain aurait pu lui écrire des choses plus intéressantes. Mais vers la fin de l'épître, « N'oublie pas que tes inférieurs, les simples soldats dans les rangs, sont tes compagnons d'armes et tes pareils. Accorde-leur, en toute générosité, de l'attention et de la considération. » Cette urbanité était d'ailleurs naturelle à Fraser; on la retrouve aujourd'hui parmi les Canadiens qui portent honorablement son nom.

Malgré son humanité, Fraser, au cours de sa carrière militaire, ne s'était pas refusé à des tâches révoltantes dont Nairne aurait été incapable et il retint sa commission d'officier après que Nairne eut renoncé à la sienne. Longtemps après la Conquête, ses voisins ne lui avaient pas

encore pardonné sa campagne de dévastation sur la rive sud, alors que, en tête d'une troupe d'incendiaires il avait ruiné les villages depuis la Rivière-du-Loup jusqu'à Lévis. Le capitaine Gorham, de sa compagnie, s'était fait une triste réputation de cruauté que Fraser lui-même avait déplorée. Gorham, commandant une bande de francs-tireurs, avait « assassiné de la façon la plus révoltante, » à la Pointe-Lévis, deux garçons qui pleuraient parce qu'on avait fait leur père prisonnier. Ce même Gorham dévasta aussi la Baie-Saint-Paul, où son nom fut longtemps exécré.

Mais Fraser n'eut pas sitôt renoncé à sa mission d'incendiaire et de terroriste qu'il se montra très humain, pourvu qu'on exécutât ses ordres. Dans l'hiver de 1761, hivernant avec sa compagnie à Beaumont, où il occupait l'église, il prit part à l'organisation du secours pour les habitants de la région. Et le curé de la paroisse inscrivit à l'intérieur du couvert de son registre: « Le lieutenant Malcolm Fraser a bien voulu être le collecteur des aumônes... Une juste reconnaissance pour un tel bienfait, dans la grande misère où se trouve la paroisse, nous engage à satisfaire ici pour un plus long souvenir. »

Fraser, un jour, à Beaumont, fit preuve de son bon sens alors que Jacqueline Gourdeau, qui ne semblait pas se douter que les Anglais venaient de conquérir le pays, le dénonça aux autorités militaires. Si Fraser eût été vindicatif il aurait sans doute pu lui faire expier son audace. Cette femme, en dépit d'un accord préalable entre Fraser et Jacques Gourdeau, son mari, s'indigna que les soldats vinssent chercher du bois de chauffage sur sa terre.

Sans tenir compte de Fraser, elle alla tout droit porter plainte aux autorités de Québec, réclamant qu'on lui fasse justice. A son retour de la ville, d'après la relation de Fraser, elle proclama aux quatre vents qu'elle montrerait à « Messieurs les Anglais à qui ils avaient affaire » et bien d'autres bravades encore. Fraser, qui la réprimanda de ne pas avoir protesté à lui, reçut d'elle une verte semonce. « Je sais à qui je dois me plaindre, » lui répondit-elle sur un haut ton. « On dit que votre général s'est servi du bâton sur le dos de plusieurs de ses officiers. Ça sera bientôt votre tour. » Ce qui prit Fraser tellement par la surprise que, ne sachant que répondre, il dut se retirer, laissant Mme Gourdeau maîtresse de céans.

Et Fraser de conclure à propos: « Dans ce court exposé d'une grave affaire, votre humble serviteur croit avoir prouvé qu'il n'avait aucune intention de molester les sujets canadiens de Sa Majesté. Si c'est nécessaire, il peut aussi démontrer qu'il s'est toujours efforcé de leur rendre service. »

Pris d'anxiété en constatant que Murray avait peut-être excédé ses pouvoirs en lui accordant une seigneurie, Fraser adressa, en 1812, une pétition à Sir George Prévost, à Québec, le priant de faire ratifier sous le grand sceau de la province la concession de la seigneurie de Mount Murray, en sa possession depuis le 27 avril 1762. Puis il ajouta que sa seigneurie comprenait « tout le domaine sur la côte nord compris entre la rivière de la Malbaie et la rivière Noire sur une profondeur de trois lieues dans les terres, le tout devant dorénavant porter le nom de Mount-

murray. » Le gouverneur, ayant accédé à sa demande, confirma en même temps le titre de Nairne à sa propre seigneurie, sur la rive opposée de la rivière Malbaie.

L'histoire de Malcolm Fraser et de sa famille, contrairement à celle de Nairne, n'a pas encore été écrite, et elle en vaut la peine, car aucun autre clan écossais n'a poussé plus profondément ses racines dans le sol canadien. Ce que l'Ecosse perdit en lui fut un gain réel pour le Canada et notre race. Car les Fraser de langue française sont aujourd'hui parsemés dans bien des endroits. Depuis Québec jusqu'au Nord-Ouest, on retrouve encore des descendants du jeune écossais qui s'établit chez nous après la Conquête, et, au cours de deux ou trois générations, ces nouveaux Canadiens se sont alliés aux meilleures familles, tant de langue anglaise que française.

*

* *

Les descendants les plus remarquables de Malcolm Fraser et de Marie Allaire qui était de Beaumont, furent leurs fils Alexandre et Simon — ils avaient eu huit enfants — et leurs petits-fils John et David McLaughlin.

Alexandre partit pour l'Ouest, où, en 1799, il devint associé de la Compagnie du Nord-Ouest, et il épousa Angélique Meadows, une sauvagesse. Lorsqu'il revint, longtemps après, au pays de sa naissance, il ramena avec lui ses enfants métis et les fit instruire. Une de ses filles, qui se maria à un marchand gallois, eut plusieurs enfants. Alexandre épousa en secondes noces Pauline Michaud, qui

lui donna sept enfants. Une autre de ses filles devint la femme de son cousin l'« honorable » John Fraser, et deux autres s'allièrent à la famille seigneuriale d'Aubert de Gaspé — une d'elle, Madeleine, fut l'épouse de Philippe-Aubert de Gaspé, seigneur distingué et écrivain dont on conserve la mémoire.

John et David MacLaughlin, les petits-fils de Malcolm Fraser, se firent une grande réputation loin de leur pays natal. John, un fils de la fille aînée de Malcolm qui était née en 1761, devint l'esprit dirigeant de la Compagnie du Nord-Ouest et présida à sa fusion avec la compagnie de la Baie d'Hudson. Il fut le facteur-en-chef de la nouvelle compagnie du Fort de Vancouver, sur la rivière Columbia, et joua un rôle important dans la querelle de frontières qui se souleva, de son temps, entre les Etats-Unis et le Canada. On lui donna, plus tard, le nom du « Père de l'Orégon, » titre qu'il conserve devant l'histoire. Son frère David, élevé à l'étranger comme les Nairne, embrassa la carrière des armes, reçut de Napoléon 1er la Légion d'Honneur et vécut à Paris où il publia plusieurs traités de médecine. Puis il épousa Lady Jane Capel, sœur du comte d'Essex. Ces renseignements et bien d'autres me viennent de Mme Hector Prévost, de la Rivière-du-Loup, une des nombreuses descendantes de Malcolm Fraser.

Simon, le quatrième fils de Malcolm, étudia à l'université d'Edimbourg, et après une brillante carrière comme médecin militaire, revint au pays s'établir à Terrebonne. Son fils John fut conseiller à la législature. D'autres enfants et petits-enfants de Malcolm Fraser s'allièrent

à des familles seigneuriales canadiennes françaises (l'une d'elle, la famille des Miville-Deschênes), et à d'autres familles bien connues sous les noms de Larue, Pouliot, Delâge, Audette et Campbell. En trois générations les Fraser sont devenus fort nombreux. Comme ils sont d'un clan fécond — leurs familles ont compté jusqu'à quatorze enfants.

Le septième fils de Malcolm, du nom de William, hérita de la seigneurie de Mount Murray, à la mort de son père, qui était âgé de 82 ans. Mais le destin semblait ne pas favoriser la permanence de seigneurs écossais sur la rivière Malbaie. William, tout comme les Nairne, mourut sans postérité. Son domaine échut à son frère John Malcolm, conseiller à la législature, qui épousa Grace Forsyth, dont il eut trois enfants. Ses deux filles héritèrent conjointement de la seigneurie. Mais Mount Murray ne sut pas retenir ces Fraser qui, peut-être à cause de leur sang français, ne se sentirent jamais à l'aise près des Nairne, et consentirent à céder leur patrimoine à des étrangers.

*

* *

A la vue de l'imposante généalogie des Fraser, dont les rameaux s'étendent dans toutes les directions, on doit conclure que la prétendue mésalliance de Fraser — mésalliance seulement aux yeux des Nairne — fut loin d'être stérile et que ses liens avec Marie Allaire ne furent pas seulement un écart de jeunesse dans un pays fruste. Fraser resta toute sa vie dévoué à sa famille et à ses enfants, bien qu'ils ne se soient pas piqués de noblesse comme les Nairne.

Etant catholiques, et parlant tous le français, ils ne firent pas moins honneur à leur pays. Les plus distingués d'entre eux firent leur marque, tout comme certains autres Canadiens dans les veines de qui coule du sang de plusieurs races — anglaise, écossaise, française et irlandaise.

Nairne avait les mésalliances en horreur, et son intégrité fut sans reproche. Pour cela même, peut-être il ne put survivre. Si son ombre plane encore sur son beau manoir de Murray Bay, c'est pour y rappeler sa tragique mémoire à ses héritiers — de parfaits étrangers.

Les seigneuries des Fraser et des Nairne ne sont pas les seuls lieux au pays qui conservent l'empreinte de leur passage. Il en est d'obscurs où l'on retrouve leur souvenir, comme en l'inscription d'une pierre tumulaire qui commémore le décès prématuré de Cameron, compagnon d'armes de Nairne et de Fraser. J'ai récemment découvert cette épitaphe qui se lit comme suit, à quelques pieds seulement de la rue Saint-Jean, au cimetière de l'église de Saint-Mathieu, à Québec :

« Çi-gît le corps d'Alexandre Cameron, officier, de Diengallon en Ecosse, qui mourut de la fièvre à cet endroit au mois d'août 1759, servant alors son Roi et sa Patrie. Les Lieutenants Colonels John Nairne et Malcolm Fraser ont élevé ce monument à la mémoire de leur Ami et de leur Frère. This stone is put here by Lieut. Colonel Nairne and Lieut. Colonel Fraser in memory of their Friend and much respected Brother officer Alexander Cameron of Diengallon in Scotland, who died of fever on this spot in August, 1759, when in the service of his King and Country, and is here interred. »

L'ÎLE AUX MARSOUINS

Les îles du bas Saint-Laurent dans les temps préhistoriques n'étaient pas occupées en permanence par les indigènes. Mais elles étaient souvent visitées. Par exemple, l'île aux Marsouins, à soixante milles en aval de la ville de Québec, n'a jamais jusqu'ici porté ce nom. Cependant, elle aurait pu se nommer ainsi, comme les sauvages Montagnais de la côte nord du fleuve venaient chaque année faire la chasse aux dauphins, qui s'attroupaient pour la reproduction autour de la pointe nord-ouest de l'île. Ils en étaient repartis pendant l'été quand Jacques Cartier, le pilote de Saint-Malo, y atterrit en 1535, et l'appela « isle aux coudres », parce que sa rive nord était recouverte de noisetiers de ce nom. Dans la relation de son deuxième Voyage de découvertes, il rapporte que cette île était la frontière orientale du Canada, « Pays des bourgades » des Hurons-Iroquois, qui s'étendait en amont jusqu'à Hochelaga (aujourd'hui Montréal), et dont le premier village était alors Stadaconé (Québec).

A l'exemple des Montagnais du Saguenay, qui descendaient la Petite-Rivière avant de traverser en canots à l'île, les colons canadiens des paroisses de la même rive, y traversaient au printemps pour la même chasse, et certains d'entre eux finirent par s'y établir. Ce sont eux à qui on donne encore le sobriquet de Marsouins, ou habitants de l'île aux Coudres, bien que les phoques non moins que les coudriers en aient virtuellement disparu.

C'était jadis la coutume des paroissiens des campagnes de se donner mutuellement des sobriquets qui les

caractérisaient. Ainsi, les gens de la Malbaie sont les Dindons, parce qu'ils font l'élevage de ces volailles; les paroissiens des Eboulements sont les Béliers, parce qu'ils sont têtus; ceux de la Baie-Saint-Paul sont les Loups, pourquoi? on ne le sait pas — peut-être parce qu'ils sont voleurs, quoique pas plus voleurs que les autres —; on les appelle aussi Mangeurs de Moutons; les habitants de la Petite-Rivière sont les Têtes d'Anguilles, parce qu'ils attrapent une infinité d'anguilles dans leurs longues clôtures à claies dans le fleuve.

Il n'est pas facile de décrire les habitants de l'île aux Marsouins ou île aux Coudres. La raison en est qu'ils sont d'origines diverses. Depuis deux cents ans, leurs ancêtres sont arrivés au hasard, les uns après les autres, et ils ont fondé une seule paroisse, celle de Saint-Louis de l'île aux Coudres; récemment une deuxième paroisse s'est ouverte au nord-est, sur la côte près du quai. Il sera plus aisé de dresser ici, un croquis de cette population mixte, d'après certains objets ou activités qui les caractérisent, comme suit: une chaise berçeuse du Père Mailloux; une couverture de lit connue sous le nom de « Paresseuse boutonnée »; une grande horloge Grand-Père de Fortin, originaire de Port-Joli, sur la rive sud; puis un voilier en miniature des mains de Harvey, un marin. De ces choses apparemment disparates, il pourrait sortir une tapisserie à la manière des couvertures boutonnées, aux couleurs végétales brillantes, pendant qu'on se berce dans la chaise réminiscente du Père Mailloux.

*

*

*

La chaise berceuse du Père Mailloux, dans la maison des Leclerc, au rang du bord de l'eau de la Baleine, attira tout de suite mon attention et je souhaitai la posséder pour bercer mes rêves. Son enchantement venait de sa forme et de son style jolis. C'était une œuvre d'art en bois d'érable, peinte en vieux rouge. Son dossier, s'élargissant au haut, consistait en d'étroites planchettes de bas en haut, dans lesquelles étaient sculptés ou perforés des carreaux, des trèfles et des cœurs. Le siège adroitement façonné s'avancait en remontant légèrement entre deux bras qui se terminaient en avant par des têtes de violon adroitement ciselées. Les berceaux longs et recourbés auraient suffi à bercer des illusions pendant des générations. Après cette découverte, dont on ne voulut pas se départir, j'ai trouvé une autre chaise à peu près semblable, par le même ouvrier, que j'ai acquise et qui est comme un symbole d'artisanat domestique. Pendant les longs hivers, le grand-père raconte des légendes en se berçant et chante des plaintes à sa famille qui se repose des travaux de la terre. Le raconteur sait évoquer les merveilles de mille aventures féériques. C'est la chaise aux contes du Grand-Père Sept-Heures.

Joseph Mailloux, dont les initiales sont incrustées sur le dossier recourbé, était un artisan réputé qui avait aussi fabriqué d'autres meubles: commodes, coffres, chaises, tables de toilette ..., tous dignes d'un musée folklorique. J'en trouvai plus tard d'autres échantillons, dont je fis l'acquisition, au Cap-au-Corbeau, sur la montagne qui sépare la Baie-Saint-Paul des Eboulements. Il valait la peine de s'enquérir de l'origine de ce Mailloux, ouvrier,

parce que son art ne pouvait pas être purement spontané et local. Il prolongeait une tradition évidemment ancestrale.

Quelques vieillards du même nom se souvenaient encore d'un ancien Mailloux de la même souche laurentienne, nommé Jean Mailloux, architecte, membre de la Confrérie de Madame Sainte-Anne fondée à Québec en 1646, et dont les premiers doyens étaient les frères Le Vasseur. Plus tard je vérifierai cette réminiscence dans les archives de la vieille cité. Les architectes d'alors étaient aussi sculpteurs et souvent maçons. Les métiers n'étaient pas encore tous indépendants les uns des autres. Jean Mailloux, l'ancêtre à la basse-ville de Québec, était sans doute un ouvrier possédant sa boutique, où l'assistaient deux ou trois apprentis, suivant l'usage. Sa femme, Marie Amiot, apprit à tisser la tapisserie chez les Dames Ursulines, passées maîtres en cet art. La fabrication des meubles et de la tapisserie chez les Mailloux de Québec remontait donc aux origines québécoises. Mais la continuité de la pratique, au sein de la famille, fut interrompue par le siège et la prise de Québec par le Général Wolfe, au profit de l'Angleterre, en 1759. Toute la basse-ville, où se trouvaient les magasins et les boutiques, fut réduite en cendres, et les occupants durent s'enfuir. C'est de là que descendirent à l'île aux Coudres, entre autres, les artisans des noms de Mailloux et Pednaud.

Ces Mailloux et ces Pednaud encore aujourd'hui sont des voisins, au Cap-à-la-Roche, au nord-est de l'île, en face des Eboulements, et ils se sont entremariés pendant

des générations. La présente madame Jacob Mailloux (en 1925) était Victoire Pednaud, et madame Hilaire Pednaud était apparentée aux Mailloux. Ces deux femmes, des artisanes de tradition, savaient encore tisser des « paresseuses boutonnues », de vraies tapisseries avec fondement de lin et décorations en boutons de laine teinte insérés avec les doigts dans la trame et la chaîne. Les dessins ainsi reproduits sont variés; ils comprennent des croix ornées de pointes, de fleurs stylisées, de bouquets, de poissons, d'oiseaux, de coqs, de poules, d'autres animaux, et d'un moulin à vent. Une de ces tisseuses avait inventé un nouveau « patron », devenu depuis très populaire — celui de l'abeille aux ailes déployées.

Le grand-père Pednaud a depuis assez longtemps conféré son nom à la partie du nord-est de l'île, à cause de son initiative comme horticulteur. Vers 1900, il crut que sa nombreuse famille pourrait lui être reconnaissante d'avoir planté et greffé sur sa terre des arbres fruitiers, au-delà de son petit verger. Et il était loin d'avoir tort, comme aujourd'hui son nouveau verger comprend plusieurs milliers de pommiers et de pruniers. Le succès est apte à se propager aussi. Ses voisins sur les deux rives ont suivi son exemple, et, en 1935, on comptait plus de 30,000 arbres fruitiers dans le district. L'exportation des fruits à Chicoutimi, à Québec et à Montréal est devenue une grande ressource pour les horticulteurs, qui ont oublié la chasse aux marsouins.

Les Mailloux ont dépassé en nombre les frontières des Pednaud. Ils se sont propagés au Cap-au-Corbeau, sur le



JEUNE MÈRE

(Kathleen Daly)



UN INTÉRIEUR D'HABITANT (Arthur Lismer)

haut plateau à l'est de la Baie-Saint-Paul, et au-delà. Le meilleur conteur de contes et de légendes, en 1916, était le vieux Joseph Mailloux, de Saint-Pascal des Eboulements. Un autre rameau de la même famille d'artisans et de cultivateurs s'est transplanté à la Petite-Rivière Saint-François, en haut de la Baie-Saint-Paul. Le plus réputé d'entre eux dans le monde intellectuel, fut le Grand Vicaire Mailloux, qui entreprit la prédication de la Tempérance et des Croix Noires. Dans la suite l'abbé Chiniquy, dont la fin fut lamentable, s'appropriä cette croisade et termina sa carrière en apostat, aux Etats-Unis.

L'inventé par les femmes Mailloux, l'art de tisser la *paresseuse boutonnie* se communiqua aux districts avoisinants de Charlevoix, soit aux Eboulements, à la Baie-Saint-Paul, au Pis-sec, mais non ailleurs, pas même à l'île d'Orléans où pourtant il y eut et il y a encore d'excellentes tisseuses.

*

*

*

L'horloge grand-père chez les Harvey de l'île introduit ici un autre sujet, celui des œuvres d'art folklorique importées de l'extérieur. Celle-ci porte sur son cadran la marque de Fortin, de Port-Joli, sur la rive opposée du fleuve.

Ces grandes horloges avec mécanisme en bois étaient connues à divers endroits dans le vieux Québec et Port-Joli était un centre reconnu pour la sculpture sur bois, Quevillon de l'île Jésus près de Montréal, s'y étaient établis pour décorer en boiserie l'intérieur des églises paroiss-

siales et y former des ouvriers habiles, parmi lesquels comptait Fortin, dont l'horloge était conservée chez les Harvey.

Cette horloge n'était pas la seule importation artisanale dans l'île. On y construisait aussi, comme à la rivière Saint-Charles et à l'île d'Orléans, des goélettes et des voiliers, qui servaient à la navigation fluviale dans tous les sens, pour l'exportation et l'importation des produits de la terre et des eaux. Ayant admiré les grands temples des paroisses riveraines, les gens de l'île voulurent posséder une église décorée dans le style de Le Vasseur, des Baillargé et des David, avec sanctuaire boisé, plafond à caissons, chapelles, chaire et banc-d'œuvre — sculptés et ornés. Et leur église sous le patronage de Saint-Louis, plutôt récente, est celle d'aujourd'hui.

Les David, architectes-sculpteurs, qui avaient érigé la vieille église après 1800, séjournèrent dans l'île pendant quelques années. De la même école de Quevillon, ils étaient proches parents de Louis-Basile et de Fleury David, dont plusieurs grandes églises existent encore, le long du fleuve. L'église nouvelle qui remplaça l'ancienne, il y a environ 75 ans, est en partie l'œuvre de Louis Jobin, statuaire bien connu qui mourut en 1928 à l'âge de 80 ans, à son atelier de Sainte-Anne de Beaupré.

Les goélettes, les voiliers, les chaloupes à rames, ainsi que leurs imitations en miniature, que les Harvey fabriquaient à l'année nous rappellent que cette famille est peut-être la seule, avec les Audet des Eboulements, qui se spécialise dans l'art maritime de la navigation depuis le

golfe Saint-Laurent jusqu'à Québec et Montréal. Les autres habitants de l'île cultivent la terre et s'adonnent aux besognes domestiques.¹

Selon la tradition, les ancêtres des Harvey étaient trois frères écossais qui atterrirent à l'île, au temps de la conquête du Canada par les Anglais, en 1759, et s'établirent parmi les colons de langue française. Leur nom figure dans les anciens registres de l'île, aussi dans les comptes de 1784 de la seigneurie de Murray Bay. Une autre branche de la même famille s'installa à Saint-Irénée. Tous retiennent certains traits écossais de la race, tout en s'étant intégrés dans la population locale. Le mieux connu de ce nom est l'écrivain et journaliste Jean-Charles Harvey, qui m'a fait remarquer qu'il y a deux types dans sa famille; une de ses filles, Jeanne, est une vraie Ecossaise du nord, blonde aux yeux bleus. Les mêmes traits nordiques s'observent d'ailleurs sur toute la côte avoisinante, qui depuis longtemps a pratiqué le mélange des races. Le nom même de Murray est devenu Muret, en français.

Quelques Harvey de l'île ont construit récemment un bateau qui monopolise le trafic entre l'île et la côte. Ceux du Cap-à-la-Branche et leurs voisins les Dufour ont depuis longtemps contrôlé la chasse aux marsouins dont on

1. Dans l'île il y a, ou il y avait, tous comptés, seize noms de famille pour une population totale de 1,800 âmes. Ces noms sont: Bouchard, Desgagné, Demeules, Mailloux, Pednaud, Gagnon, Dufour, Leclerc, Perron, Tremblay, Boudreault, Lajoie, Lapointe, Bergeron, Castonguay et Harvey. Quelqu'autres noms sont inscrits aux registres paroissiaux, soit Savard, Boucher, Desbiens, Brisson, Gauthier, Dallaire, Martel, Bilo-deau et David. L'île compte environ 18 milles de rivage.

extrait l'huile à la manière des Montagnais préhistoriques qui, aux équinoxes du printemps, érigeaient sur la pointe nord-ouest leurs clôtures et leurs trappes.

Bien que les gens de l'île en aient parfois eu la chance, ils n'ont jamais pratiqué la rapine aux échoueries accidentelles sur leur côte, comme l'ont fait les Gersiais des îles de la Manche. Cette abstention humanitaire se signala dans le sauvetage qu'ils ont fait du *Rosalynde*, un navire anglais, et de sa cargaison. La mémoire de ce dévouement fut consacré par le don d'une belle aiguière d'argent, avec gravure précisant l'événement, laquelle est aujourd'hui conservée à l'archevêché de Québec.

Des légendes présentent un alliage curieux d'un esprit maritime et de folklore terrien commun dans l'île et sur la côte, par exemple: l'histoire de Cailla, de Dufour, et des avertissements que le Père Compain, jésuite et curé de l'île, reçut mystérieusement, il y a cent-cinquante ans, de la mort à Tadoussac du fameux Père de la Brosse.

*

* *

La Roche-à-Cailla sort des eaux à marée basse, à un mille de la rive, à l'île aux Marsouins. Elle porte le som de Cailla à cause d'un détraqué nommé Cailla qui jadis allait confier ses doléances aux eaux salines. Mais son cerveau était hanté d'aberrations. Peut-être voulait-il prêcher aux petits poissons, comme le faisait le bon saint François. Mais il ne pouvait prononcer qu'un mot, Cailla! Cailla! qui devint son propre nom. Ou encore pensait-il

aux sirènes des contes qui parfois se posaient sur les rocs au bord de la mer pour y séduire les crédules.

Bien qu'il n'allât jamais à l'église et peut-être jamais été baptisé, personne ne savait son vrai nom. Il avait la manie de mimer les rites sacrés de l'église. Quand il approchait des eaux ou des ruisseaux, il s'arrêtait, levait les bras comme un prêtre à l'autel, se joignait les mains, marmottait des sons, et se mettait à bénir les abords, comme un prêtre bénit la fontaine le Vendredi Saint. Nul prêtre ne bénit autant d'eau que Cailla le fit pendant sa vie.

Un matin d'automne, à marée basse, il se rendit à son rocher et s'y assit. Comme transfiguré il murmura les secrets de son cœur innocent aux mirages qui l'attiraient. Ne s'apercevant pas que la marée montait, il se trouva échoué sur le roc, pendant que les éléments menaçaient de l'engouffrer. Il se leva pour asperger les vagues montantes dans sa direction, mais ses gestes n'eurent aucun effet. Effrayé, il se pencha pour avaler le fleuve comme la Grenouille de la Fable. Les gens sur la rive, constatant sa détresse, se portèrent à son secours, juste à temps. Mais Cailla, prenant ses sauveteurs pour des ennemis de la Grenouille, qui accouraient pour lui percer la panse gonflée et relâcher les eaux, résista tant qu'il put à leurs efforts et fut sur le point de se noyer.

Depuis cette affaire, le rocher à un mille de la rive s'appelle la Roche-à-Cailla.

*

*

*

L'île aux Marsouins étant isolée dans le fleuve, ses habitants et leurs voisins avaient inventé des signaux pour se communiquer les nouvelles. Il en résulta un système de signes qui leur permettait de transmettre ce qu'ils voulaient dire: quelqu'un est malade, très malade ou mort; un enfant vient de naître; la saison des marsouins a commencé; elle est bonne. Le seigneur Philippe-Aubert de Gaspé a raconté à ce sujet, dans ses Anciens Canadiens qu'un feu entretenu pendant longtemps signifiait bonnes nouvelles; que si on l'éteignait lentement on voulait dire maladies; un feu soudainement éteint, la mort; éteint plusieurs fois, plusieurs mortalités; une haute flamme, c'était un adulte; une courte, un enfant. Et l'endroit du signal sur l'île indiquait de quelle famille il s'agissait.

Un drapeau hissé à bord annonçait de loin une nouvelle que les riverains avaient hâte de recevoir. Ainsi, une fois, Dufour partit de Québec dans une goélette. En route vers l'île, près des caps, il fut assailli par une tempête. Un ami de l'île partit pour se rendre à sa recherche, mais il ne put l'apercevoir nulle part le long de la côte. A son retour, il longeait la terre en approchant de l'île sans lever le drapeau à son mat. On comprit que c'était une mauvaise nouvelle. L'inverse aurait signifié le contraire.

Le monde accourut à son atterrissage, pour apprendre de lui, à leur grand chagrin, qu'il avait trouvé les restes de Dufour sur la pointe du Cap-Tourmente.

L'autre fois, un drapeau ou un feu n'étaient pas nécessaires pour projeter au loin un important renseignement. Certaines nouvelles urgentes provoquaient au loin

des vibrations dans des esprits attentifs. Ainsi, madame Nairne, la seigneuresse de Murray Bay, entendit un coup de fusil qui la fit sursauter. Elle apprit par là la mort de son fils Thomas qui était tombé sur le champ de bataille, à Chrysler's Farm, en Ontario.

Selon la croyance, l'annonce de la mort du Père de la Brosse à Tadoussac, en 1782, traversa l'air jusqu'à l'Ile-aux-Coudres. Un soir, le missionnaire des Montagnais prédit sa fin au peuple autour de lui au Poste du Roi, disant: « Mes amis, je vous souhaite une bonne nuit — pour l'Eternité. Vous ne me reverrez plus. A minuit, je deviendrai un cadavre. La cloche de ma chapelle sonnera un appel. Rendez-vous aussitôt à l'Ile-aux-Coudres pour chercher le Père Compain, qui vous attendra sur la pointe sablonneuse. Ne craignez ni le vent ni la tempête. Je vous assure de votre sécurité. »

Le Père Compain, curé de l'île, était chez lui lisant son bréviaire, lorsqu'il entendit, à minuit, la cloche de la chapelle. Surpris, il sortit et entendit une voix: « Le Père de la Brosse est mort! Descendez à Tadoussac pour l'enterrer. Un canot atterrira à la pointe de l'île et vous attendra, demain matin. » Avant l'aurore, le Père Compain attendait sur la pointe le canot prédit. Cette embarcation toucha terre un seul moment, le reçut à bord, puis repartit miraculeusement pour Tadoussac, où le missionnaire enterra son confrère.

La véracité historique importe peu quand il est question du Père de la Brosse, dont la réputation de sainteté est légendaire. Une version différente rapporte qu'il était

mort à l'autel pendant qu'il célébrait la messe de minuit, dans sa petite chapelle et qu'il fut enterré à Chicoutimi, puis que ses restes furent apportés à Tadoussac. Mais ces dires légendaires sont en marge des documents écrits qui rapportent que le saint missionnaire mourut en avril et fut enseveli à Tadoussac par le Père Compain. Les fragments du crâne et une mèche de cheveux encore préservés à la chapelle de Tadoussac, qu'on attribue au Père de la Brosse, sont probablement ceux de Père Coquart, missionnaire jésuite, qui mourut environ quarante ans auparavant. La vérité suffit pour témoigner que le Père de la Brosse, canonisé ou non, fut un grand saint et que les reliques reposent encore à la chapelle de Tadoussac où la cloche a sonné son glas à minuit.

LA CLOCHE A SONNÉ MINUIT

C'était la Minuit de Noël en 1782.

Le missionnaire jésuite de la Brosse descendait le Saguenay en raquettes, accompagné de deux sauvages Montagnais du lac St-Jean. La noirceur et les gros flocons de Neige les aveuglaient. Mais ils marchaient lentement et obstinément, car il était tard et ils approchaient de l'embouchure de la rivière. Ils voulaient arriver à temps pour la Minuit, à la chapelle de Tadoussac.

Tout à coup, leurs chiens dressèrent les oreilles et se mirent à hurler comme des loups en courant. Les Indiens, oubliant le Père de la Brosse qui les suivait avec peine, se précipitaient à la vue de faibles lueurs du poste des fourrures au loin, sur la pointe à leur gauche. La vue du bûcher hors de la palissade qui entourait le poste et une petite bourgade de Wigans, les faisant redoubler d'effort. Les gens de bois de la côte nord étaient arrivés avant eux pour la Noël.

Le dernier des trois, le vieux missionnaire dut s'arrêter pour reprendre haleine et méditer un peu sur le mystère de la Rédemption. Il allait maintenant rencontrer le troupeau dont il était le berger, troupeau composé en grande partie de brebis galeuses — Peaux-Rouges baptisés et à peine convertis, coureurs de bois débauchés en quête de fourrures et de sauvagesses. Malgré tout, son cœur débordait de zèle et de charité, et il lui fallait célébrer la

naissance du Rédempteur de l'humanité toute entière, Noël, Noël!

Hélas! il ne pouvait pas oublier que son évêque monseigneur Briand avait, quinze ans auparavant, été forcé d'abolir la célébration solennelle de la fête, à cause que les attroupements, parmi les gens des bois, avaient dégénéré en débauche et en intempérance. Donc, d'après l'autorité ecclésiastique, point de Noël! ce qui l'affligeait profondément. Les orgies des pécheurs suffisaient-elles pour priver les bons paroissiens de la joie de s'agenouiller à la crèche et de chanter Noël, Noël! avec tout le reste de la Chrétienté! Déjà il lui était arrivé de passer outre, qu'on le lui pardonne! Preuve que le contrôle des autorités n'était pas toujours efficace, dans les missions lointaines de Cacouna, de Rimouski, de la Cadie et du lac Saint-Jean!

Mais une bonne nouvelle venait de lui arriver, à l'effet que l'évêque avait enfin abrogé l'ordre prohibant au clergé de célébrer la messe de minuit, pourvu que la fête puisse avoir lieu sans susciter les abus qui en avaient entraîné la suppression. Les pasteurs devaient en décider à leur guise. Oui, pourvu que... De la Brosse, haussant les épaules, se demanda si la nature humaine dans son territoire pouvait se réformer et si la grâce de Dieu pouvait supprimer le péché. Le Rédempteur avait-il en vain tenté de sauver le monde?

Incapable de se remettre en marche, le missionnaire, immobile, se sentait gelé sur ses raquettes, bien qu'il aperçut à peu de distance le bûcher qui s'amortissait sur la rive. Les voix d'hommes, les hurlements des chiens s'ap-

paisaient. Il fut saisi de frayeur, non pas de la mort, car elle le soulagerait de ses souffrances, mais de son entrée au poste de traite. Qu'y trouverait-il, sinon que les orgies habituelles en cette occasion? Il lui faudrait chanter la messe de minuit sans fidèles, même sans acolytes. Aurait-il la force de se surmonter? La terreur était sur le point de le terrasser.

Après quelque temps, un homme sortit de la palissade et vint vers lui. Il titubait sur ses jambes, comme une ombre vacillante aux portes de l'enfer. Non, ce n'était pas Satan, mais un sauvage ivre qui s'approchait lentement de lui. Le missionnaire le reconnut.

— Est-ce toi, Rivière-Noire?

— C'est moi Rivière-Noire, répondit le sauvage.

— Mon fils, que t'est-il arrivé, cette nuit? Tu me parais bien fatigué.

— Oui fatigué. J'ai bu de l'eau de feu. Eux aussi sont fatigués. Pourquoi n'entres-tu pas?

Le missionnaire n'eut pas le courage de réprimander Rivière-Noire, qui était le seul à se souvenir de lui. Il lui tendit la main et tous deux ils restèrent figés, comme enfoncés dans la neige mouillée. Finalement le Père de la Brosse dit :

Aide-moi, mon fils! Tu as bon cœur, toi.

Tous deux, bras dessus bras dessous, ils se mirent à marcher, et ils entrèrent au poste de Tadoussac, après

avoir traversé le village des tentes de sauvages qui l'entouraient.

*

*

*

Trouvant son troupeau dans le désarroi et la débâche, le missionnaire tourna le dos et se mit à pleurer. Puis il se redressa, déclarant :

— Il n'y aura pas de communion, cette nuit, pas de messe de minuit, pas de fête de Noël !

Epuisé et le cœur crevé, il se laissa choir sur une peau d'ours près du comptoir et posa la tête sur une bûche près du gros poêle qui pétillait. Ses yeux étaient enfoncés dans ses orbites et ses longs cheveux tombaient en désordre sur ses épaules. Hovington, le facteur du poste s'écria :

— Les hommes, aidez-moi ! Il se meurt. »

Personne n'était assez sobre pour lui venir en aide. Et puis qu'auraient-ils pu faire pour un prêtre mourant ? Le facteur en éprouva du chagrin, tandis que les autres étaient plus ahuris qu'attentifs. L'un d'eux, excité, tira les bottes du vieillard. Peut-être ses pieds étaient-ils gelés. Un autre sanglotta comme un enfant, sous l'impression que son ami expirait. Hovington colla son oreille sur son cœur. Non, il était encore vivant, quoique inconscient. Frottons-lui les pieds, les jambes ! Secouons-le, et il se réveillera ! Personne, même pour la Noël, ne devait comme lui tenter la Providence. Aussi était-il en danger.

Aussitôt que sa respiration devint régulière et que son cœur recommença à battre régulièrement, un soupir

de soulagement se fit entendre. Même les buveurs se remettaient de leur torpeur, et s'assoyaient en regardant, car quelque chose était sur le point d'arriver. Oui, le saint père de la Brosse était venu pour célébrer la Noël. Mais le pourrait-il?

Le facteur versa du rhum dans une tasse et la posa sur les lèvres entr'ouvertes du prêtre. Cela aiderait à le raviver. Mais le liquide coula le long de sa barbe blanche. Il en avala quelques gouttes, toussa, puis émergea du coma et s'endormit avec des sursauts. La Sainte-Vierge lui apparut, portant dans ses bras le petit Jésus, le Sauveur de l'humanité pécheresse. Se réveillant, il regarda son entourage et ses esprits lui revinrent clairement.

« Tadoussac », pensa-t-il, était le centre du Nouveau Monde, au commencement. C'était un lieu de perdition. Les réprouvés des vieux pays du delà de la mer s'y donnaient rendez-vous pour chercher des trésors. Dans leurs rencontres avec les sauvages, ils tombaient dans l'iniquité. Sans pitié Dieu aurait eu raison de châtier sur place ces possédés de Sodome et de Gomorrhe.

*

* *

La cloche de la chapelle sonna minuit et des voix angéliques entonnèrent l'hymne, « Fêtons la Noël! » Dans une transe le père de la Brosse se leva de terre et se mit à marcher vers la porte, qui s'ouvrit d'elle-même. Il disparut dans la direction de la chapelle, où les volées de la cloche invitaient tous les fidèles à se rassembler pour la messe

de Minuit. Le missionnaire du Saguenay, tout glorieux, chantait, « De Noël c'est la fête. » et sa voix surpassait le bruit des orgies à l'intérieur du poste des traitants et parmi les tentes des sauvages.

« Noël, Noël, un Dieu Sauveur est né. » Des lumières célestes enveloppaient le petit sanctuaire de bois sur la rive et l'Enfant Jésus à la crèche tendait les bras pour accueillir tous venants. Un rayon de la lune jaillit par la porte et perça les ténèbres au-delà des grandes eaux, vers le sud et vers l'ouest. Une étoile solitaire brillait à l'horizon, l'étoile de la Rédemption.

Le Père de la Brosse parcourut à pas lents l'allée vers l'autel illuminé. Ses habits frustes de voyageur tombèrent d'eux-mêmes de ses membres engourdis, pour être miraculeusement remplacés par des vêtements sacerdotaux brodés d'or, d'argent et de soie. Se retournant pour regarder autour de lui, il fut déçu de trouver la chapelle vide et de voir la porte se refermer. Saisi d'incertitude, il médita : « Dieu au commencement créa l'homme, et Satan aussitôt introduisit le péché dans l'Eden. Dieu est la vie et Satan est la mort. Qui finira par l'emporter ? » Revenant des yeux vers l'Enfant Jésus près de l'autel, il bannit tout doute et fit un acte de foi dans le mystère de la Rédemption.

La statuette de l'Enfant Jésus à la crèche lui sourit, dans une vision surnaturelle. Il se pencha pour baiser ses petites mains bénissantes et la cloche continua à sonner : « Minuit, minuit ! »

— *Kyrie eleison!* chanta le prêtre à l'autel, et un nimbe brillant entourait sa tête, pendant que se continuait le rituel sacré.

— *Dominus vobiscum!* Que Dieu soit avec vous! »

— *Et cum spiritu tuo!* Et avec votre esprit, répondit la voix d'un homme, qui était agenouillé près de la porte.

Le prêtre, étonné se retourna pour le regarder. Mais, ne pouvant pas le reconnaître. Il lui demanda:

— Mon seul frère, qui es-tu?

— Je suis une âme perdue, un missionnaire comme toi, mais moi, parmi les Iroquois. Ils m'ont brûlé à un bûcher.

— Alors, tu as été un martyr, tu es un saint.

— Hélas non! je ne suis pas encore un saint. Comme toi, j'ai eu un doute. J'ai cru que mon sacrifice était en vain, qu'il était perdu aux mains des barbares.

— Un péché contre la foi!

— Oui, un péché, et c'est pourquoi mon âme pour son châtement a continué à errer. Mais cette nuit j'ai vu ta lumière, j'ai entendu ta cloche et les portes du ciel se sont grande ouvertes.

— Jésus, ô mon frère, est né de nouveau. Il est ici avec nous, pour sauver l'homme. L'amour divin doit à la fin vaincre la méchanceté et le péché.

— Jésus est l'amour!

— Dieu est la vie!

Les deux âmes, celles du Père de la Brosse et du missionnaire martyrisé par les Iroquois s'acheminèrent ensemble à travers les ténèbres terrestres vers la gloire du ciel. *Gloria in excelsis!*

*

*

*

Le corps du saint missionnaire des Montagnais resta exposé dans la chapelle de Tadoussac. Le Père Compain, curé de l'île aux Coudres, arriva avant l'aurore et l'enterra dans le cimetière d'à côté. La tombe y est encore aujourd'hui l'objet de vénération. Des pèlerins venus de près ou de loin s'y agenouillent et murmurent pieusement:

« Père la Brosse, Père la Brosse! accordez-moi mon souhait! » Et le saint ne manque jamais d'exaucer ces prières.



PREMIER RANG ST-HILARION (George Pepper)



UN GRAIN SUR LE SAGUENAY

(B. Cogill Haworth)

LOUIS L'AVEUGLE

— N'avez-vous jamais entendu parler de Louis l'Aveugle?

— Non, monsieur; jamais!

— Eh bien, c'était le gai luron du Saguenay légendaire. Personne n'aurait dit qu'il était un mendiant, un « quêteux ». Pourtant c'est ce que P'tit Louis Simard dit l'Aveugle était. Tout le monde le connaissait, le choyait, parce qu'il colportait partout les nouvelles, les lettres, et par surcroît il avait plein son sac de blagues, de contes et de chansons.

— Non, je suis ici un étranger; c'est du nouveau pour moi. Mais je voudrais le rencontrer. Plaît-il, dites-m'en d'avantage sur son compte!

— La plus grande partie de l'année il voyageait seul, poussant sa petite charette devant lui, ou la tirant derrière, à partir des Mille-Vaches sur la Côte Nord jusqu'à Saint-Irénée, pour y assister à la fête de Sainte-Anne, à la fin de juillet. Une fois ses devoirs annuels de piété accomplis, il remontait souvent à Chicoutimi et au lac Saint-Jean.

— Pristi! quelle distance pour un aveugle dans un pays presque sans chemin, où les habitations étaient rares et clairsemées!

— Oui certes, des centaines de milles!

— En été seulement, je suppose?

— D'ordinaire oui. Au printemps aussitôt que les outardes et les oies blanches étaient revenues du sud, il entassait sur sa charette tout son grément de jongleur — son violon, son accordéon, sa « *bioune* » (une petite harpe allemande à percussion), sa flûte et le reste, et le voilà parti sur la route qui était pour lui le chemin du roi.

— Pourquoi dites-vous « d'ordinaire ». Lui arrivait-il de voyager en hiver?

— Certainement! Il se rendait à Tadoussac, pour y chercher des provisions, ou dans le sens opposé, à Portneuf. Tirant son traîneau, il s'absentait ainsi pendant trois ou quatre jours.

— C'est incroyable! Comment ne s'égarait-il jamais? Aucun accident ne lui est-il jamais arrivé?

— Pas que je sache!

— Cette histoire me paraît tirée par les cheveux. Sans doute elle est une autre fable comme on en entend souvent dans ce Saguenay blagueur. Il faut la prendre avec un grain de sel.

— Cher monsieur, croyez-le! C'est la pure vérité. Vous pouvez vous-mêmes le rencontrer, le connaître.

— Est-il possible? Où, quand et comment?

— Très bien, allons-y tous deux ensemble! Préparez-vous pour demain. Apportez votre phonographe et beaucoup de cylindres de cire pour l'enregistrement de chansons. Ça en vaut la peine, je vous l'assure. Il n'a pas son

pareil. Il débite à plaisir des centaines de chansons, à commencer par la ballade de Pyrame et Thisbée.

— Ce morceau ne m'est pas connu que de nom. Le sait-il tout entier?

— Dans 250 vers rimés, cette chanson raconte l'histoire de deux jeunes amants de Babylone, longtemps avant la tragédie de Roméo et de Juliette. Dans celle-ci, c'est le poison qui achève les amours. Dans Pyrame, c'est une lionne dans le désert.

— Comme c'est excitant! Oui, demain nous partirons par le bateau et nous nous rendrons des Eboulements à Saint-Irénée. Il me faut recueillir *Pyrame et Thisbée* pour le Musée.

*

* *

Le lendemain, il y a près de cinquante ans (en 1916), monsieur de la Brocquerie Taché, imprimeur du Roi à Ottawa, et moi-même, folkloriste au Musée national, nous nous embarquons sur le bateau de la Compagnie Richelieu, dont les ports d'attache, en été seulement, étaient Saint-Irénée, Murray Bay et sur le haut Saguenay. Il n'y avait pas encore, à cette date, de chemin de fer pour desservir ce territoire. Toute cette région était encore comme enveloppée dans un isolement splendide, comme la princesse des contes qui attendait le baiser de Petit-Jean pour la réveiller.

J'avais déjà découvert pendant les semaines précédentes, aux Eboulements et à la Baie-Saint-Paul, que les

contes, les légendes et les chansons foisonnaient comme les abeilles autour d'une ruche. Je me croyais transporté dans un pays féérique. Tournez la page et voilà un autre récit merveilleux! Maintenant, Louis l'Aveugle allait devenir le point de mire de notre enquête. Espérons que, cet été encore une fois, il viendrait en pèlerinage à Saint-Irénée!

Nous arrivons à destination à minuit, trois jours avant la fête sainte-Anne. Dès le lendemain matin, nous sommes heureux d'apprendre que Louis l'Aveugle était quelque part dans le village. Où, peu importe. Tout le monde devait savoir où il séjournait. Partout il était le bienvenu.

Comme nous marchions entre deux rangées de maisons d'habitants qui semblaient nous sourire au soleil, nous apercevons notre homme qui s'avavançait lentement, tenant sa longue canne comme une antenne devant lui, la tête haute comme si c'était le seigneur Forget, le grand personnage de l'endroit. C'était bien le Louis Simard que nous cherchions. Ses grands yeux vagues étaient ouverts à perpétuité sur le vide. Il semblait nous attendre. Il traversa le chemin et se dirigea vers nous.

— Bonjour, Ti-Louis! c'est ainsi que le salua monsieur de la Brocquerie Taché.

Il parut surpris, parce que ce monsieur était rarement rencontré ici. Avant de répondre à la salutation, Louis plante sa canne dans la terre molle et, comme pour paraître sûr de lui, il commence une chanson. C'était naturel pour lui de chanter à tous venants:

*Mammère m'a donné un violon,
Me l'a donné à quatre cordons.
Moi, j'ai frotté de l'arcanson
Sur l'archet en crin d'étalon.
Allons-y, belle, frappe du talon!
Danse la ronde, le cotillon! ...*

— Monsieur de la Brocquerie, je vous reconnais, dit-il tout joyeux, levant son vieux chapeau pour le saluer en retour.

Il l'avait reconnu au simple timbre de sa voix, ou encore à sa démarche, à son pas. Puis ayant retrouvé son aplomb, il se tourne vers moi et m'accueille :

— Bonjour, toué!

Cette fois, j'étais du nouveau. Et il me demande qui m'amène à son village pour la fête de sainte-Anne.

— Venez-vous-en et asseyons-nous! nous dit-il, comme s'il était le seigneur dans sa seigneurie.

Nous le suivons à la maison d'à coté. L'Hôtesse, qui nous est étrangère, nous invite gracieusement à nous asseoir. La conversation reprend aussitôt, et je fais de mon mieux pour expliquer ce que d'autres chanteurs hésitent parfois à comprendre tout d'abord, que je suis venu pour recueillir des chants ordinaires. Je les recueille par écrit et sur le phonographe. Il me comprend tout de suite et semble savoir ce qu'est un phonographe Edison. Alors que peut-il faire pour nous obliger? Chanter des chansons, dire des contes. C'est là sa besogne, depuis le sol jusqu'au firmament. Oui, avec plaisir, il chanterait, il raconterait, il

danserait, il jouerait pour nous de la *bioune*, tout ce qui nous plaît, à commencer par Adam et Eve. La malheureuse Eve, elle mordit dans la pomme! ...

J'avais déjà tiré de ma poche mon petit cahier rouge et Adam et Eve tombaient drus en des symboles sténographiques sur la page immaculée. Tout s'adonnait bien pour notre enchantement. Pas une minute en vaine attente! Mais soudain il s'arrête. Ce n'est pas ce qui lui convient pour l'instant. Notre hôtesse improvisée, madame Gauthier, nous sert gracieusement du café. Nous sommes pourtant, sauf Louis, des étrangers pour elle.

Je reviens à la charge et je demande de but en blanc à l'Aveugle, de nous chanter *Pyrame et Thisbée*, qu'il savait si bien. Ma prière le fait sourire de satisfaction. Oui, des étrangers étaient déjà venus comme nous pour apprendre les mésaventures des deux amants de Babylone. Mais il tarde à entonner la chanson que j'attends. Je le questionne encore, et il semble céder:

*Deux jouvenceaux jadis
D'amour étaient épris
D'une égale tendresse,
Dont Pyrame est l'amant
Et Thisbée la maîtresse.
Babylone était le lieu
D'où ils venaient tous deux
D'une illustre famille ...*

Puis, l'instant d'après, il s'arrête tout court. Je suis déçu. Et quoi du reste, des 250 vers annoncés? Monsieur Taché et moi nous sommes regardés du coin de l'œil.

— Pourquoi ne pas continuer, après un si bon début?

— Oui, il nous donnerait toute la complainte, mais pas aujourd'hui.

— Pourquoi pas se matin?

— Dans quelques jours, peut-être une semaine.

— Quel désappointement pour nous deux! Nous sommes venus de loin, exprès pour l'entendre dans Pyrame et Thisbée? Nous faudrait-il repartir les mains vides?

Nous n'étions pas les seuls dit-il. N'oubliez pas, lui-même avait parcouru à pieds toute la distance depuis les Mille-Vaches près du Labrador. Ce qui n'est pas à la porte! A certaines places, il lui avait fallu attendre que la marée baisse pour passer les rochers.

Pour lui faire changer d'idée, je tente un autre moyen: le payer pour chanter à tant du jour, à tant de l'heure. Mais le paiement n'a aucun effet sur lui. Il me fallait attendre à la semaine suivante. En voici la raison:

Chaque année, il venait à Saint-Irénée en pèlerinage comme à son berceau. Ici il se confessait au prêtre pour la sainte communion. Une sérieuse affaire! Rien moins qu'un grand ménage! Ça le transformerait en chérubin, tout blanc et ailé, avec une auréole couronnant sa tête. La recherche de ses péchés avant la confession était comme la chasse aux puces dans une veillotte de foin. Ça prenait des jours et des jours. Pendant ce temps, point de chansons,

point de contes, ni violon, ni de flute, ni de *bioune*. Trop profanes, ils seraient l'occasion de ses rechutes, Pyrame comme tout le reste.

Fallait donc renoncer pour une semaine à notre projet. Avant de partir, puisqu'il le faut, j'essayais sur lui une plaisanterie, disant: « C'est pas si mal que ça! Vous n'êtes pas un si grand pécheur. Vous n'embrassez jamais les filles, avec cette longue pipe que vous fumez. » A ce moment, il allumait son calumet d'au moins douze pouces soutenant une tête de blé d'Inde. Sa réponse fut: « Je changerai mon fusil d'épaule. C'est comme ça que je fais la chasse. »

*

* *

Pendant une semaine, monsieur Taché et moi avons escaladé la montagne en arrière de Saint-Irénée pour y recueillir du folklore. Le choix qui s'offrait était varié, dans le pays des Dindons, des Béliers, des Marsouins, des Loups, des Anguilles, comme leurs sobriquets de paroisses les désignent.

De retour à Saint-Irénée, après une semaine, je me demande si Ti'Louis s'était rappelé notre rendez-vous ou bien s'il était reparti dans ses rondes habituelles. Non, il est bien là, avec sa barbe nouvellement *trimée*, mais sans auréole. Aussitôt rassemblés nous nous sommes mis à la besogne, prenant en sténographie et au phonographe les paroles des chansons. Il comprend parfaitement ce que j'attends de lui et il semble s'amuser de l'entreprise d'enregistrer l'une après l'autre les pièces de son étonnant réper-

toire. Probablement est-il fier qu'on vienne de loin pour enfin reconnaître sa valeur. Il avait attendu sa chance. La voici! Une chanson n'attend pas l'autre. Après Pyrame d'il ya deux milles ans, ce sont les cantiques de notre Seigneur au bord de la mer de Galilée, du martyre à Rome de sainte Catherine, puis les tragiques complaints du Moyen Age, et les chansons à boire de tous les temps, pour ne pas négliger les chants d'amours qui sont entrelardés de « maumariés » ou les couples se chicanent et se tirent les cheveux, enfin les *tralala folderol* des danses joyeuses et toutes les drôleries qui font oublier les ennuis quotidiens et dorent la pilule de l'existence.

Deux ou trois jours plus tard, nous continuions de plus belle la perquisition. Toute cette récolte si facile était repleète de poésie, d'airs rythmés et jolis, et de vraie beauté lyrique.

— Holà! s'écriait-il parfois. Ami, attendez une minute! Vous me prenez pour un livre de chansons. Tournez la page et voilà, la gueue! Mais le diable est dans le pot-pourri, je ne puis l'attaquer par la tête!

L'embarras venait surtout de trouver les premiers mots. Une fois revenus à sa mémoire, ça marchait sur des roulettes jusqu'à la fin. Après trois jours, j'étais rendu à la fin de mes cylindres disponibles. Je n'avais pas prévu une telle récolte en si peu de temps. 93 chansons étaient entassées dans mon sac, un bon nombre desquelles parmi les meilleures de ma connaissance. Nous nous décidions donc de repartir par le bateau, le lendemain matin. Pendant la soirée, nous n'avions plus rien à faire. Madame

Simard, notre hôtesse de trois jours, décide gracieusement de donner une veillée. Là nous entendrions à notre goût des airs et des contes comme on a l'habitude de les débiter en tapant des pieds et claquant des mains. Qu'on en a du plaisir!

La soirée commença de bonne heure. Même avant la brunante, les gens invités se mirent à arriver. Le Père Joseph Mailloux, dont les contes sont dramatiques, en était. Il débuta par la Belle-Jarretière-verte, Talon-Rouge, la princesse du Tomboso... Sa diction était parfaite et sa mimique sans pareille. Madame Jean Bouchard du Cap-aux-Oies chanta des complaintes et des Venez-pour-écouter! Plusieurs autres attendaient impatiemment leur tour et ils rivalisaient gaiement de blagues de *tordions* et de danses vives.

Ça marchait si rondement que la soif se fit bientôt sentir. Mais l'hôtesse n'avait à offrir que de la bière de gingembre et elle déplorait de ne pas avoir du *caribou*, boisson alembiquée du terroir. Heureusement que j'avais prévu l'éventualité, et on m'en eut de la reconnaissance. J'étais un *brick*, qu'on me dit en remerciant. On était d'ailleurs habitué à de bonnes liqueurs. Le rhum, la jamaïque et le curaço parfois y coulaient comme d'une fontaine, parce que les marins de la côte voyageaient au loin en goélettes et se rendaient à Anticosti, à Terre-neuve et souvent à Saint-Pierre et Miquelon. On y obtenait pour des pelleteries et des denrées des barils recherchés, le tout pour si peu. Une fois revenu, c'était deux sous pour un coup! Presque rien! Il faut avouer que ce jeu n'enrichissait personne.

La veillée ne pouvait s'achever sans une autre chanson de notre jongleur en chef Ti-Louis l'Aveugle. Quelqu'un l'appela, mais sans réponse. Peut-être fatigué ou abreuvé au-delà de ses capacités, il était tombé endormi, dans un coin. On lui cria pour le réveiller :

*Bacchus, assis sur son tonneau
Faisait la guerre aux buveurs d'eau...*

Point de réponse ! L'hôtesse nous dit : « Excusez-le ! C'est là son habitude. Il s'endort assis et c'est pour la nuit. Rien ne peut le déranger, peut-être toute une semaine. »

Assez tard pour nous ! Nous avons pris notre départ, comme nous devons repartir le matin pour les Eboulements. Adieu ! Le pays de la féerie et du faire accroire !

*

* * *

Plus de cinquante ans se sont écoulés depuis et, dans l'échelle des années, nous voici rendus au moment présent, où j'écris ces lignes, au cœur même du Royaume de Saguenay, plus précisément à Tadoussac, où tous se plaisent à se rappeler Louis l'Aveugle, Boily le Ramancheur, Alexis le Trotteur, le Potier solitaire aux cheveux roux et Côté le crieur du village. Tous depuis ont quitté ce monde, et la postérité enjolive déjà leurs faits et gestes.

Louis l'Aveugle est mort âgé de 68 ans, de la grippe-espagnole, deux ans après notre rencontre à Saint-Irénée. J'ai consulté depuis ses contemporains qui l'ont bien connu. Marie Martel, sa nièce, maintenant âgée et aux che-

veux blancs, me dit qu'il mourut paisiblement chez elle, comme un enfant. Un matin d'octobre, il était assis dans sa berceuse, immobile. Elle l'appela: « Oncle Ti-Louis! » Point de réponse! Elle lui toucha la main, elle était froide. « Tout devint noir, quand il est parti. »

La calamité frappa la maison des Martel et troubla le voisinage; elle allait toucher à toute la famille, y compris de nombreux petits-enfants. Sa générosité pour eux était proverbiale. Dans ses courses par monts et par vaux, il avait longtemps gagné leur vie. Son cœur était d'or. Il est mort sans laisser un sou sonnante; il avait tout dépensé. Ses seules possessions étaient: ses vêtements propres, son chapeau de feutre, ses bottes sauvages qui remontaient jusqu'aux cuisses, sa grosse boîte en cuivre pour tabac à priser, sa longue pipe, son sac à tabac brodé des Montagnais, et ses instruments de jongleur: le violon, l'accordéon, la flûte, que les gens appelaient sifflet ou clarinette, la *bioune* aussi appelée piano, la guimbarde, puis un phonographe qu'il essayait depuis longtemps à faire opérer mais sans y réussir. Après sa mort, cet héritage fut dispersé, volé, ou il s'évapora de lui-même.

Aussitôt après, un matin au printemps, au retour des outardes et des oies blanches, les Martel entendirent les roues de sa charette tourner sur la route, en face de la maison. Mais tout ce qui en restait, c'étaient les traces dans la *roulière*. Sa canne disparut de la même manière, sans qu'on la revit jamais. Elle se faisait entendre, toutefois, comme c'était son habitude de la planter dans le sol devant lui et de la frapper de son long couteau de poche,

pour savoir au juste par son bruit où il se trouvait. Sa canne était une vraie baguette magique; elle avait comme lui des oreilles. Douée du sens de la vue, de l'odorat, elle éloignait de lui le danger sur son parcours. Il y a des anecdotes à l'appui.

Un pauvre gueux comme lui, privé des tentations de la chair qui pénètrent par les yeux et les autres facultés, il aurait dû être un saint malgré lui. Peut-être! Mais l'opinion publique ne canonise pas ses favoris. Et l'Aveugle certes ne passait pas pour un saint.

— Pas un brin! disait la vieille Bacca (Rebecca Tremblay), quand je lui demandai son opinion. Assise dans son lit, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, elle branla la tête dans sa tuque de laine. Pas un brin! répéta-t-elle. Il avait tous les vices. Il connaissait tous leurs goûts, bons ou mauvais. Et il tombait dans toutes extrémités, sans garder la mesure. Il restait réveillé pendant huit jours et autant de nuits, sans fermer boutique; après ça, il dormait aussi longtemps. Rien ne pouvait le réveiller. Si la maison avait pris en feu, il aurait brûlé vif. Quand il jouait le violon et l'accordéon toute la nuit, son amusement favori était de courir après les filles, pour les pincer.

— Ne me demandez pas comment il le passait! ajouta la vieille Bacca, en s'abaissant les épaules déjà penchées. Sa génération passée avec elle le savait trop bien. Il l'avait toute parcourue. La présente lignée n'est pas assez fine pour tout connaître. Avec un clin d'œil, il demandait sa pipe; il faut dire que, dans son temps, hommes et femmes fumaient. Et ils connaissaient son tabac!

Privé de la vue comme il l'était de naissance, le chanteur aveugle avait compensé cette déficience en développant d'autres facultés. On raconte comment un jour il rencontre Xavier Martel, le sourd et muet des Escoumains. Au moyen de ses mains, de ses pieds et de sa tête, le sourd et muet fit de son mieux pour communiquer ce qu'il voulait. Et il y réussit encore mieux qu'il l'espérait. Face à face avec l'Aveugle, il plaisanta de ses mains expressives. Personne ne put le comprendre, si ce n'est Louis, qui s'en tenait les côtés en se pâmant de rire. Des gens de bien — et il en a partout qui s'occupent des affaires des autres — décidèrent un jour, lorsque Louis avait environ trente ans, de l'envoyer sur un voilier à Montréal, à l'institut pour les aveugles tenu par des religieuses. Elles lui enseigneraient à lire au moyen de têtes d'épingles dans des toiles. Il apprendrait ainsi à se comporter comme un homme raisonnable. Après quelques mois d'entraînement, il retourna aux Mille-Vaches, ayant joui de son voyage avec des rustauds sur le fleuve, mais les mains vides. Il pouvait déchiffrer les têtes d'épingles. Mais à quoi bon? Bien autrement ne l'empêchait de dire ou d'entendre avec plus de satisfaction ce qu'il voulait. Et les pages picottées des religieuses étaient ennuyeuses comme des sermons. Leur grande maison dans le cœur de la ville avait été une prison pour lui. Elle lui puait au nez et il cherchait à faire comprendre aux internés qu'il n'était rien moins qu'un loup emprisonné. Mais on ne faisait pas attention à ses protestations. Une fois ou deux, il s'échappa par la porte d'en arrière qui s'ouvrait sur la rue. Il voulait voir la ville. Mais on lui mit la main au

collet et on le ramena au bercail. Aucun règlement ne pouvait régimenter les instincts de ce barde sauvage qui ne s'intéressait qu'à la musique, aux danses et aux filles. Il voulait faire sauter tout le monde autour de lui, au contraire du règlement qui voulait imposer la modération et même le silence, un silence de pierre qui l'étouffait. La nuit, ne pouvant pas dormir, il commença bientôt à errer dans les corridors hors du grand dortoir. Là aussi il ne sut pas reconnaître les bornes. Une fois, on le retrouva à la cuisine, à cinq heures du matin. Il se servait un copieux déjeuner. Une autre fois, il s'égara dans le dortoir des novices, qui furent saisies d'alarme. L'incident fut voilé avant qu'il ne parvint aux oreilles de Mère Supérieure. Mais le dommage était fait lorsqu'il s'égara dans la chambre de la bonne mère. Cette fois était de trop. On l'empaqueta de nouveau, cette fois pour l'expédier aussi loin que possible, au diable vauvert.

Pas plus sage qu'auparavant, il reprit sa carrière nomadique, de quoi personne ne songea plus à le priver. Elle lui était si naturelle!

ALEXIS LE TROTTEUR

Alexis le Trotteur et François Boily le Ramancheur vécurent tous deux de notre temps au cœur d'un pays pratiquant la blague comme dévissage, dans la région que les découvreurs Jacques Cartier et Roverbal appelèrent le Royaume du Saguenay. De types différents l'un de l'autre, Alexis, lui, jouissait de jambes et de poumons puissants, et il était cheval plutôt qu'homme, tandis que l'autre, Boily, savait exploiter la grande souplesse de ses membres et de ses jointures; il aurait pu s'appeler Caoutchouc. Alexis avait un visage grotesque; il faisait des grimaces si drôles qu'on le croyait à-demi sauvage. Sa seule apparence quelque part provoquait le rire. Simple d'esprit, il avait tout juste assez de flair pour profiter de sa bizarrerie et en battre monnaie. Il devint célèbre à sa manière. Boily par contre était adroit et intelligent. Sa connaissance des os et des maladies en firent un guérisseur de tous les maux, réels ou imaginaires. Il accomplissait presque des miracles. Sa réputation franchit les frontières de son pays et son type à nul autre semblable est représenté dans le roman *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon. Son visage sinueux et allongé pouvait refléter toutes les émotions, de la joie béate à la douleur pitoyable. Son répertoire de facéties lui permettait d'amuser ses hôtes de passage; il était né comédien. Des veillées payantes où il exerçait ses talents d'histrion et de son art de rebouteur il tirait sa subsistance, si bien qu'il eut les moyens de faire instruire quelques-uns de ses enfants.



CHEZ SOI

(Kathleen Daly)



(P. Haworth)

Malgré les contrastes de leurs personnalités, Alexis le Trotteur et Boily le Ramancheur allaient de pair et on aurait pu s'attendre à les voir ensemble, profitant des mêmes occasions pour amuser le public. Mais ils semblaient s'éviter l'un l'autre. Peut-être chacun préférerait-il avoir le champ libre et ne pas permettre au Ramancheur de s'imposer au détriment du Trotteur. Aussi, après ce bref parallèle, Boily prend son congé, quitte à la trouver à son tour au petit bonheur.

Si ces deux originaux, Alexis et Boily, avaient vécu au temps de la chevalerie et de la royauté, ils auraient pu aspirer à devenir bouffons auprès de la noblesse et à porter les pompons et les grelots d'Arlequin, de Trivelin et de Scaramouche. Mais ils voyageaient à pied de porte en porte, sans appareil, gagnant leur vie en cheminant du Cap-Tourmente à Tadoussac et à Chicoutimi, et réunissant les curieux là où ils s'arrêtaient à la fin du jour. En eux se retrouvent les derniers jongleurs qui aient survécu en Amérique, longtemps après la disparition de leur espèce dans le vieux monde.

*

* *

Dès son enfance, Alexis était opiniâtre et maniaque; il se complaisait à tous ses caprices. Un dimanche, rangé à la balustrade parmi les gars de son âge, il regarda le bedeau s'approcher avec un gros pain et en donner des petits morceaux aux paroissiens. Chacun prenait sa part en faisant le signe de croix, pendant qu'Alexis attendait son tour avec

impatience. Jos-le-Rougeau, son voisin, lui chuchota à l'oreille :

— C'est le pain bénit !

— Les autres n'en prennent pas assez gros ! fit Alexis, tout déçu.

— Si tu en veux un plus gros, repris le Rougeau — un pince-sans-rire — donne-lui un sou puis sert-toi à ton goût.

Le pain ne s'était pas aussitôt arrêté devant Alexis qu'il jeta un sou dans le panier et saisit toute la miche. Ebahi, le bedeau crut qu'il s'agissait là d'une plaisanterie. Mais il lui fallut bel et bien se tirailler avec Alexis, disant tout haut :

— Mon petit bougre ! donne-moi le « château » (c'est ainsi qu'on nommait le pain) !

Alexis, cherchant à le cacher derrière lui, rétorqua :

— Je l'ai payé, je le garde !

Jos-le-Rougeau, profitant de l'aubaine, lui arracha le château des mains, en rompit un bon morceau pour son propre profit, puis remit le reste au bedeau, qui s'éloigna en bougonnant.

Grinçant des dents, Alexis planta ses mains dans la chevelure du Rougeau et l'apostropha si fort que tout le monde, jusqu'au fond de l'église, sourit en l'entendant :

— Toi, acheva le Rougeau, mon petit Toine-Antoine-Pousse-Pioche-Folichon-Sacreur-Montrant-cul-Mouillé-dans-tes-Bottes !

A partir de ce jour, Toine-Antoine et le reste devint le sobriquet du Rougeau, un drôle.



Avant qu'Alexis ait commencé à aller voir les filles, il voulut se rendre aux veillées avec ses aînés. Mais ils le repoussèrent en se moquant de lui :

— Ta face est trop laide. Les filles te riraient au nez !

Un dimanche au soir, Bergeron et Guay attelaient la grise au « cabarouet » pour aller voir leurs blondes à Saint-Urbain, chez Alphonse Labbé, sans faire de cas du pauvre Alexis, qui, planté là, les regardait d'un air lamentable. Se voyant méprisé il déclara :

— Emmenez-moi ou non, c'est égal !

Puis il pensa : « J'ai le fouet de Poisvert. Avec son fouet Poisvert faisait tout ce qu'il voulait. Si je me fouette, moi aussi, j'irai où je voudrai. »

Après le départ des farauds, il coupa une hart et se dit à lui-même :

— Ce soir, je suis Poppé, le cheval du Nord. Je vole en l'air et j'arriverai avant Bergeron chez Labbé.

Se prétendant Poppé, il se fouetta à tour de bras les jambes et le dos, piaffa des deux pieds, tourna trois fois en rond, hennit comme un étalon, sauta la clôture et partit aussi vite qu'une flèche à travers champs et côteaux, dans la direction de Saint-Urbain, à vingt-sept milles.

Emulant le cheval légendaire, Alexis voyagea autrement plus vite que la grise de Bergeron et arriva le premier chez les Labbé, avant la soirée. Le père Labbé le voyant arriver à toute vitesse et faisant trois fois le tour de la maison avant de s'arrêter, se demanda quelle folie avait pris Alexis le Nigaud. Sans se faire prier, Alexis lui expliqua qu'il n'était plus enfant, mais l'incarnation du cheval du Nord, et qu'il voulait jouer un tour à Bergeron et à Guay. Pas plus tard qu'aujourd'hui, ils se sont vantés de donner des jambettes à n'importe quelle fille à Saint-Urbain, en commençant par Pauline et Alexina.

Insulté de cette vantardise, Labbé promit de se payer la tête des blancs-becs de la Malbaie aussitôt qu'ils arriveraient. Lorsque les farauds bien endimanchés sautèrent de leur « cabarouet », la scène était toute prête. Mais loin de se douter qu'Alexis les avait devancés, ils ne le virent pas accroupi dans la demi-obscurité, sous le long banc où ils s'assirent pour courtoiser leurs belles.

Alexina et Pauline, ce soir-là, étaient plus espiègles que d'habitude. Un rien les faisait rire tandis que leurs parents se tenaient à l'écart, tout en épiant de loin le gars de la Malbaie. Sous peu, ils passèrent le sucre d'érable en toute convenance. Aussitôt que Bergeron crut que le bon moment était venu pour la déclaration d'amour à sa choisie Alexina, il se tut pendant que Guay de son côté parlait. De mémoire il répéta la formule fleurie qu'il avait apprise de ses aînés et il toussa un peu, avant de prendre une longue aspiration :

Mamselle, si gentille et si belle, vos lèvres sont des cerises mûres, vos joues sont plus rondes que les pommes du verger du seigneur Nairne... Aie, aie!

Arrêté subitement, oubliant son discours galant, il restait pâmé. C'est que deux doigts forts venaient, par en dessous, de lui pincer la cuisse. Par vanité, il tenta de cacher son embarras. Tant bien que mal il voulut continuer:

— ...les pommes du verger du seigneur Nairne. Vos yeux, ma chère, brillent plus qu'une chandelle dans un fanal ... Ouch! Ayoï!

Une autre pincée dans la cuisse l'avait fait rebondir et, cette fois, Alexina se pâma de rire. Bergeron n'y comprenait rien, mais il tenait avant tout à éviter le ridicule. Il tenta donc se rendre jusqu'au bout de sa déclaration:

— Si votre cœur est aussi tendre que votre sourire, jolie Mamselle, permettez que j'entre dans votre jardin cueillir la rose sur votre joli rosier... Ayoï! Misère à poil!

— Monsieur, monsieur! protesta Alexina, en feignant la mauvaise humeur. Mes parents ne permettent pas qu'on entre dans mon jardin.

— Ayoï!

Sursautant, cette fois, Bergeron, changea de posture. Se plaçant de biais, il donna un maître coup de pied sous le banc, mais il s'y était pris trop tard. La place était déjà vide, Alexis s'était esquivé dans la chambre voisine.

— Et, acheva Alexina, je ne veux pas qu'un faraud de la Malbaie pose la main sur mes roses.

Les deux sœurs éclatèrent de rire pendant que Guay, lui ne pouvait comprendre de quelle mouche s'était fait piquer son ami Bergeron.

Guay, à son tour marmotait son boniment à Pauline sa préférée, quand la grand-mère entra dans la cuisine, un grand châle noir sur la tête lui cachant le visage et s'en alla vers la table, où elle éteignit une des deux chandelles allumées, en disant :

— Mes petits gars, une chandelle, c'est bien assez pour vous autres !

Puis elle retourna à la cuisine, comme elle était venue, penchée sur sa canne. Gêné de cette rebuffade, Guay riait jaune, mais, comme pour tenir son bout, il reprit son aplomb. La main sur le cœur, il déclara :

— Mamselle, vous êtes belle comme le jour, blanche comme la neige...

L'arrêtant, Pauline cria elle aussi : « Ayoï ! mon Dieu ! » ne sachant si elle devait rire ou pleurer. La pincée qu'elle venait de recevoir de derrière la portière lui coupait l'haleine tout court. Aux autres maintenant de rire et Guay n'eut pas la chance de reprendre sa déclaration d'amour, car la vieille rentra de nouveau, son châle recouvrant toujours son visage. Elle se rendit à pas lents vers la grande horloge des grands-pères, en ouvrit le portillon, remonta les pesées et fit sonner l'heure ; ce qui voulait dire :

— Les jeunes gens, bonne nuit !

Mais cette fois, au lieu de s'en retourner à la cuisine, elle tira une chaise à l'horloge, y monta assez légèrement pour une vieille comme elle et leva la main comme pour avancer la grande aiguille. S'arrêtant un moment, elle se gratta la cuisse. De la main elle releva un peu sa jupe, lentement, pouce par pouce, jusqu'à ce que la jambe soit exposée, une jambe grosse et musculeuse pour une vieille grand-mère, et quoi . . . toute velue. De longs poils bruns la recouvrait, comme une patte de cheval. La vieille leva doucement le pied et replia la jambe en avant. Puis, comme si elle eut eu une double jointure, elle renvoya la jambe en arrière jusqu'à ce que son talon touche l'épine dorsale.

Les gais lurons comprirent alors le tour qu'on leur jouait pour rire d'eux. Sautant aussitôt sur la vieille et jurant comme des bûcherons, ils culbutèrent la grand-mère, lui arrachèrent sa jupe, et lui déchirèrent le châle sur la tête. C'était Alexis le ratoureur — pas d'autre — qui venait de les pincer et de remonter l'horloge. Ils lui auraient donné une bonne volée si Labbé ne s'était pas éclaté de rire; ce qui ramena Bergeron à ses sens. Il lui fallait bien tout comme les hôtes en rire lui aussi, comme ils n'étaient pas chez eux! Cependant Bergeron, en mettant Alexis à la porte et en lui donnant un bon coup de pied, lui promit entre les dents la meilleure rossée de sa vie. Il ne perdrait rien pour attendre!

Alexis prêt à tout croire, bondit comme un chevreuil et, les jambes à son cou, il prit la tangente. Sur la route du retour vers la Malbaie, il traversa l'espace aussi légère-

ment que Poppé, sans avoir besoin d'une hart pour se fouetter les jarrets. Il dormait depuis longtemps chez eux dans son coin, lorsque Bergeron et Guay arrivèrent à la Malbaie, bien tard dans la nuit.

S'il reçut la volée promise, personne ne saurait le dire. Mais il venait de découvrir ce qui importe, qu'il pouvait franchir à la course de grandes distances sans jamais se lasser. Pour lui cette révélation allait changer sa vie. Lui et Poppé, à partir de ce jour, ne firent plus qu'un et les gens commencèrent à l'appeler Alexis le Trotteur. Il était vraiment le seul de son espèce, ni homme, ni cheval, mais les deux à la fois sous la même peau, porté à mordre, à ruer, à piaffer, à hennir et à galoper. Ses muscles d'acier, ses jambes velues, son torse couvert de poil noir, son haleine et son odeur de cheval, en faisaient un coursier plutôt qu'un homme. Il ouvrait la gueule aussi grande que le cheval du Nord, broutait l'herbe lorsqu'il passait près d'un beau pâturage et broyait l'avoine entre ses molaires. Son truc favori était de lever droit la jambe en avant, de la ployer au genoux, à rebours du sens ordinaire et de hausser ensuite le pied jusqu'à ce qu'il atteigne la main tendue pour le rencontrer, ou encore de fléchir les deux jambes en arrière, à la manière des jarrets d'un cheval et de s'asseoir lentement sur ses hanches à terre, puis de se relever sans l'aide des mains. Lorsqu'il avait besoin d'argent il avait recours à ces prouesses pour se le procurer en amusant les badauds.

Une fois, comme les paroissiens sortaient de la grand'messe à l'église de Saint-Irénée, Alexis apparut au galop,

bride en gueule, fouet à la main, en hennissant comme un fringant étalon. Le cheval en lui semblait vouloir prendre l'épouvante, aussi le retenait-il, tête inclinée, avec les guides qui tirait sa main gauche. Parvenu enfin à maîtriser ses instincts, il se calma juste assez longtemps pour ramasser les sous que lui jetait la foule amusée. Puis il se fouetta, se cabra, sauta par-dessus la boîte du crieur — de dix pieds de hauteur — franchit d'un seul bond deux travées du trottoir — soit vingt pieds —, et partit à toute épouvante dans la direction de la Baie-Saint-Paul, où paraît-il, il arriva pour les vêpres, dans l'après-midi. Là, les habitants de s'émerveiller:

— Croyez-le ou ne le croyez pas, c'est le cheval volant du Saguenay!

*

* *

Les anecdotes sur Alexis abondent à la Malbaie et dans tout Charlevoix, où il était connu comme le chemin du roi. Il devint légendaire un peu comme, dans les chantiers du Maine et du Wiscosin, le fameux Paul Bunyan, ce bûcheron fantastique et son grand bœuf bleu qu'a créés l'imagination populaire. Comme Bunyan, Alexis est devenu la prédilection des conteurs qui, chacun, répètent en les enjolivant des histoires frisant l'absurdité. Son vrai nom même est sur le point d'être douteux; d'aucuns prétendent qu'il était un Boily; d'autres, un Tremblay, tandis que c'était vraiment un Lapointe, fils de François Lapointe, de la chute de Nairne, à Murray Bay.

Son père, qui se rendait compte des travers de son fils, refusa, un jour, de l'emmener avec lui sur le bateau qui partait pour Chicoutimi. A ses instances, il répondit :

— Non, tu n'es pas assez fin pour ça !

Alexis, pourtant habitué aux refus, ne se laissa pas rebuter et piétinant sur le quai de la Pointe-au-Pic, il souhaita bon voyage à son père et lui dit : « Tu ne peux pas voyager plus vite que Poppé ! »

Le bateau parti, il retourna à la maison, prit son fouet et s'en donna une bonne rossée sur les jambes et sur les fesses. Après quoi, excité jusqu'à la frénésie, il sauta par-dessus la porcherie et le poteau de la barrière et, à grande allure, prit le chemin de la forêt vers le nord, en route pour Chicoutimi, à quatre-vingt-dix milles.

Le lendemain matin, que vit son père en arrivant sur le pont du bateau à Chicoutimi ? Alexis en chair et en os, qui se frottait les mains en se dandinant et qui prit les amarres du bateau à l'accostage. Pourtant habitué à ses excentricités, François Lapointe ne pouvait pas en croire ses yeux.

Les maquillons, qui avaient souvent maille à partir avec Alexis, le défiaient, aux courses de chevaux, mais ses jambes d'acier avaient toujours raison d'eux, souvent à la courte honte. Il courait le mille, sur la piste ou sur la glace, en deux minutes en trente secondes, soit plus vite que les meilleurs chevaux de la Malbaie et des environs.

Un dimanche d'hiver au matin, certains hommes à chevaux faisaient trotter leurs attelages sur la glace. Ils n'entendirent pas la cloche de l'église et arrivèrent à la grand'messe après l'Évangile. Le curé les réprimanda du haut de la chaire, et souhaita que, pour leur punition, leurs chevaux se cassent les pattes en « fauchant » et que le ventre leur gonfle. On prit son souhait pour un sort.

— Monsieur le curé! interpella de l'arrière de l'église une voix enrouée, « sur la glace, impossible de pas trotter! »

Comme il reconnut la voix d'Alexis, le curé passa outre et continua son sermon. Les fidèles se contentèrent de sourire.

Quelques jours plus tard, Fanny, la jument du curé, commença à boîter, à se baisser la tête sous la mangeoire et le vétérinaire n'osait pas se prononcer sur son mal. Le prêtre, qui aimait sa bête, craignait de la perdre. Aussi appela-t-il Alexis pour le consulter, car le Trotteur s'y entendait mieux que tout autre. Alexis, qui n'était pas rencunier, se rendit à l'appel du curé et se présenta à l'étable, la tête basse, comme s'il eût boudé. Intrigué, le prêtre lui demanda:

— Alexis! y a-t-il quelque chose qui ne va pas, tu m'as l'air bien piteux?

— Rien de rien, monsieur le curé, mais, vous voyez, le sort que vous avez jeté sur le chevaux trotteurs a rebroussé chemin; il est retourné d'où il était venu.

— Mon pauvre ami, que veux-tu dire?

— Dimanche dernier, vous avez souhaité que nos jambes se cassent et que le ventre nous gonfle. Aujourd'hui, c'est votre jument qui est malade.

Le curé, penchant la tête à son tour, répondit :

— A ta place, Alexis, je ne penserais plus à ce que j'ai dit dimanche. Si tu peux faire quelque chose, mets-toi à la besogne. Tu ne le regretteras pas.

Alexis, qui aimait les bêtes autant que le curé les aimait, entra dans l'étable, passa la main sur le dos de Fanny, puis sur son cou, sa tête, sous son ventre, sur sa queue, en montant et en descendant sur ses pattes. Et voilà que la jument releva la tête, la queue, sa ravigota, regarda autour d'elle, montra ses dents comme le cheval gris de Denis quand il riait, piaffa sur le pavé et recommença à manger son avoine tout comme si le curé n'avait pas prêché contre les courses de chevaux sur la glace en face de l'église.

Sauf quelques petits démêlés, le curé et Alexis furent toujours bons amis, peut-être parce que le curé lui-même ne détestait pas les chevaux. Qui aimait les chevaux ne pouvait en vouloir à Alexis, le cheval par excellence de la Malbaie.

Cependant, la vie quotidienne n'était pas bien drôle pour le pauvre Alexis. Comme il ne pouvait pas subsister de ses prouesses, il lui fallait comme tous les autres gagner sa vie. Force lui fut de travailler comme simple bûcheron

aux « chantiers », dans le haut Saguenay, où, avec le pic et la pelle, aux talus de chemin de fer. Souvent il construisait des fours à pain avec de la glaise, du poil de vache et du foin de marais, en quoi il excellait. Ou encore, par diversion, il donnait, pour un prix d'entrée, des soirées dans les salles paroissiales. Comme il était fameux, on venait le voir, l'entendre et rire de ses bouffonneries. Malgré tout, le métier d'amuser ne lui plaisait guère que par occasion. Autrement, il aurait pu, comme Louis l'Aveugle, faire des tournées dans le Saguenay et Charlevoix et vivre à la manière des cheminots et des jongleurs d'autrefois. C'est que, au fond, il se sentait mieux dans son élément lorsqu'il redevenait Poppé, le cheval ailé du Nord, il prenait sa course sur la grand'-route.

Un dimanche, à Saint-Irénée il passa le chapeau, attendant les sous pour sa prouesse familière, de courir à la Baie Saint-Paul en deux heures, entre la messe et les vêpres. Comme il était déjà trop vieux pour aller y voir les filles, il ne fit que répéter les cabrioles ordinaires — se fouetter, tourner en cercle et sauter apar-dessus la boîte du crieur. Puis, au lieu de partir vers la Baie-Saint-Paul, comme on le croyait, il prit les jambes à son cou, mais dans la direction opposée, vers sa paroisse, à Murray Bay.

Le lendemain le seigneur Duggan, successeur de Nairne, faisait trotter son beau cheval noir, le meilleur du comté, sur la route du moulin. Malgré le respect qu'il devait à son seigneur, Alexis n'y pu tenir; ses sangs se réchauffèrent. Aussi commença-t-il à hennir, à se cabrer.

Il avait déjà battu un autre champion, celui de Forget à Saint-Irénée, mais il n'avait encore jamais osé se mesurer au trotteur de Duggan. Cette fois, c'est plus fort que lui. Il saute la clôture du chemin et part après le seigneur qui, le voyant venir, décide de le tenir à bonne distance derrière lui. Alexis prend le temps de se casser une hart d'aulne rouge et de s'en donner une « fessée » sur les jambes. Aussitôt il se met à la poursuite du seigneur, qui file à fond de train. Il ne tarde pas à le rejoindre. Rendu à la voiture, il se met à parler haut de la température. Ne recevant pas de réponse, il se rend à la tête du cheval. Comme le coursier ne répond pas plus que son maître, Alexis le dépasse, traverse la route devant lui, puis se met à faire des culbutes, qui sont sur le point d'effrayer le cheval. Ahuri de se trouver ainsi à la merci d'un maniaque, le seigneur prend son fouet pour en toucher son coursier; c'était bien la première fois que ça lui arrivait. La course furibonde se continue ainsi jusqu'au manoir, où le seigneur faillit accrocher la barrière. Là, Duggan avoua qu'Alexis avait battu son cheval. Et un cheval battu n'était pas assez bon pour lui. Il le vendit au plus tôt.

Son goût pour le championnat dura longtemps, même jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans et il y sacrifia sa vie. Pour amuser les curieux à Chicoutimi, il prit une bauche avec le train qui partait pour Québec. Il avait déjà dépassé la locomotive lorsque, faisant un faux pas, il tomba tête-bêche. Hélas pauvre Alexis! La machine écrasa l'homme. La vapeur avait vaincu Poppé, le cheval ailé du Saguenay.

Si jamais on plantait une épitaphe sur la tombe d'Alexis le Trotteur, on devrait y mettre cette inscription:

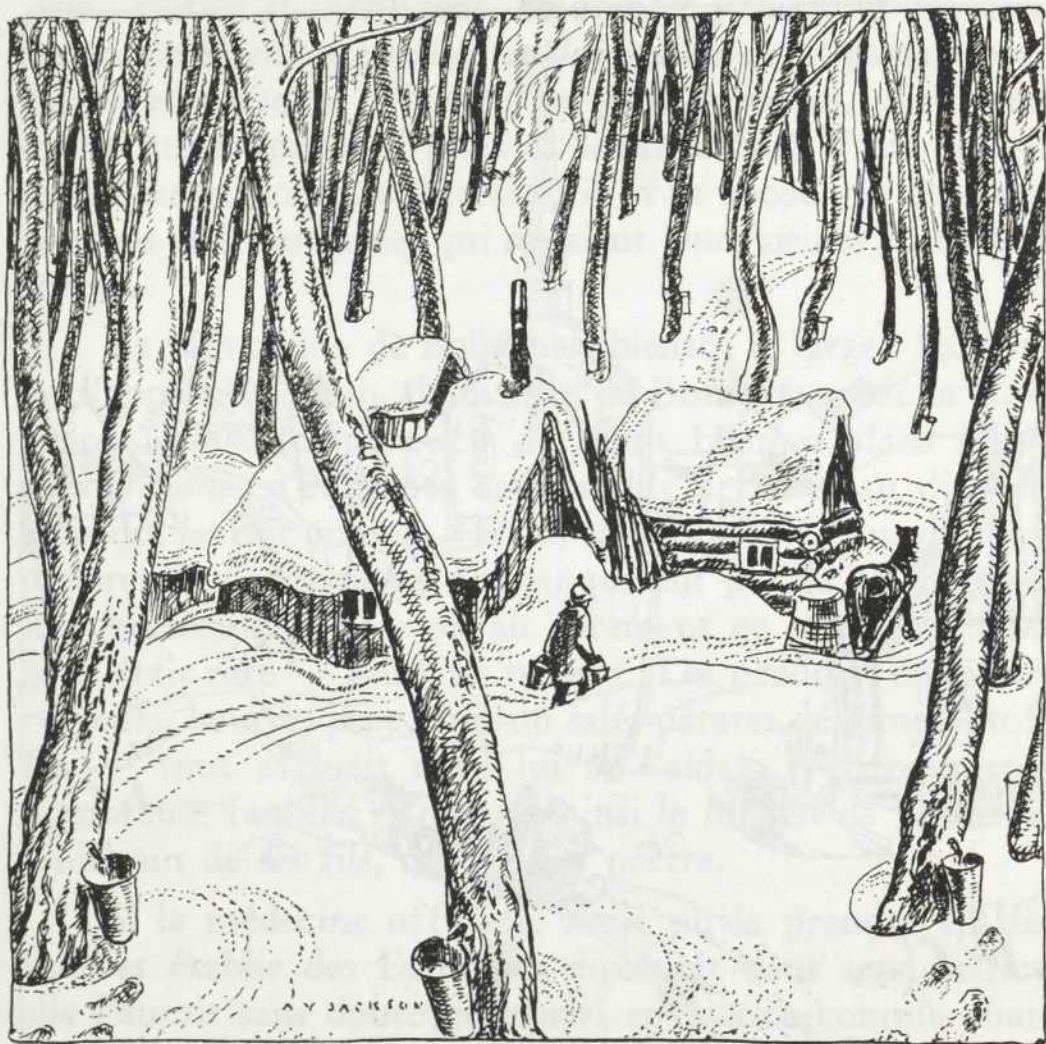
Ci-gît Alexis, le dernier jongleur, qui pratiqua son art longtemps après la disparition du fabuleux Royaume du Saguenay.

BOILY LE « RAMANCHEUR »

Fabien Boily, tout comme Alexis le Trotteur, vécut au cœur d'un pays rude et montagneux. Presque de notre temps, ces deux personnages du terroir eurent pour patrie les comtés de Charlevoix et de Chicoutimi. Il suffit d'y mentionner leur nom pour qu'aussitôt les sourires s'épanouissent et les langues se délient. Dans cet ancien Royaume du Saguenay où les habitants ont encore le goût de la blague, Alexis et Boily évoquent des réminiscences et inspirent maintes histoires fantastiques.

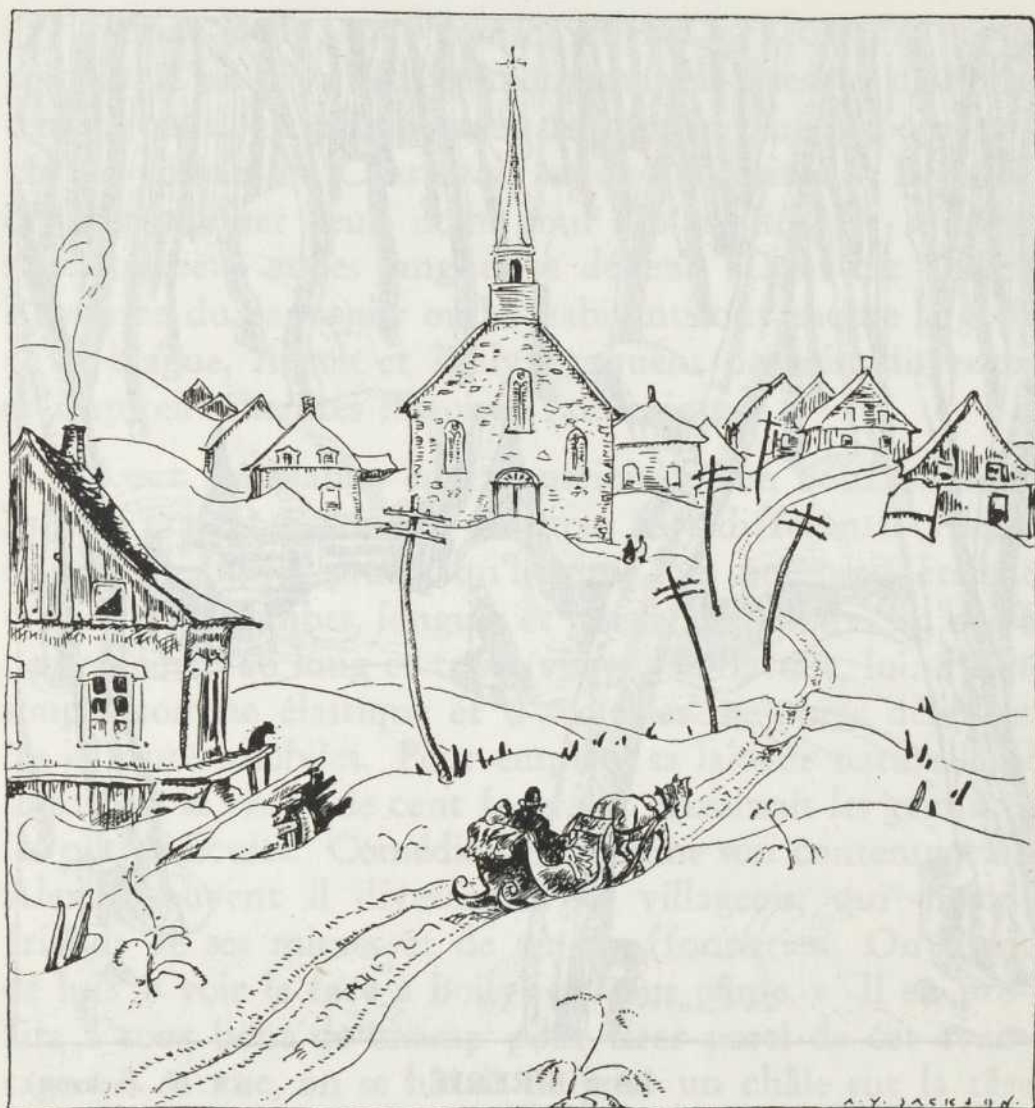
Assez semblables en excentricité et en bouffonnerie, ils n'en étaient pas moins de types fort différents. Alexis se croyait cheval plutôt qu'homme. Ses poumons étaient d'acier et ses jambes, longues et puissantes. Boily, un drôle de comédien au long et triste visage, se flattait, lui, d'être souple comme élastique et d'avoir les membres déliés et les jointures mobiles. Pour empirer sa laideur naturelle, il se tordait le visage de cent façons et réussissait les grimaces les plus ridicules. Comédien-né comme son contemporain Alexis, souvent il divertissait les villageois, qui étaient friands de ses mimes et de ses bouffonneries. On disait de lui: « voir la face à Boily, ça vous pâme. » Il en profita à tout bout de champ pour tirer parti de cet avantage. A sa vue, on se hâtait de jeter un châle sur la tête des femmes enceintes, pour protéger leur progéniture: il y avait assez d'un Boily dans les parages!

Les traits fonciers de ces deux types leur assurèrent un rôle social indisputable, au cours de deux générations.



LA SUCRERIE

(A. Y. Jackson)



ST-FIDÈLE

(A. Y. Jackson)

Cependant qu'Alexis fut un habile bâtisseur de fours, Boily se distingua en tant que guérisseur et « ramancheur » hors pair. Habile et intelligent, ce dernier jouissait d'une connaissance étonnante des os et des maladies. Il passait pour faire des miracles. Tous les os, gros ou petits, de bipèdes ou de quadrupèdes, il pouvait les rebouter. Pour amuser ses patients, pour les distraire, il avait recours à des contorsions et à des farces qui muaient leurs peines en ricanements.

La réputation de Boily prit bientôt le large. Souvent on l'appelait de loin, de la côte de Beaupré ou de la Côte Nord. Le « ramancheur » de Louis Hémon, dans *Maria Chapdelaine*, n'était pas comparable à Boily, au dire des gens qui les ont connus. Toute sa vie Boily fut un homme dépareillé. Ses patients ne manquaient pas de lui marquer leur gratitude. On le payait rarement en argent — l'argent était rare —, mais en nature. Les produits de la terre, œufs, beurre, porc frais ou salé, patates, légumes, étoffes — tout affluait chez lui et l'aidait à entretenir sa nombreuse famille. Il trouva ainsi le moyen de faire instruire un de ses fils, qui devint prêtre.

Si la médecine officielle avait pu le prendre en défaut et établir des Esculapes diplômés dans son district, elle l'aurait sans doute poursuivi en justice comme charlatan. Mais, en ce temps-là, les praticiens étaient rares. Encore récemment, il n'y avait, à Tadoussac, qu'une infirmière préposée aux soins des malades et des mourants. Aucun médecin n'a voulu s'établir à l'île aux Coudres. Un peu partout, en cet ancien Royaume du Saguenay, on ne trouvait jusqu'à dernièrement que les sages femmes,

qui ne connaissaient pas leurs pareilles, dans les accouchements. Les habitants ne s'en portaient pas plus mal et, dans leur isolement, n'auraient pas songé à s'en plaindre.

Avant que le corps médical ne s'organisât, il y a environ cent ans, les diplômés fort peu nombreux préféraient se fixer dans les villes. La coutume, dans les campagnes, favorisait les guérisseurs et les rebouteurs. Et les habitants, naturellement méfiants à l'endroit des étrangers, n'accueillaient pas toujours à bras ouverts les jeunes nouveaux venus des écoles qui tentaient, aussitôt arrivés, d'éliminer leurs rivaux en les traîtant de charlatans.

Boily le « Ramancheur » ne connut guère de rivaux attitrés au cours de sa longue carrière. Son pays resta longtemps à l'écart du progrès. Après sa mort, sa réputation n'a cessé de grandir, et sa carrière en marge des écoles a pris l'allure d'une légende. Aussi longtemps que la mémoire populaire durera, Boily demeurera le maître incarné des os. A cause de son extraordinaire habileté et des merveilles qu'il accomplissait, on lui pardonnait les fautes qu'il commit à foison, durant sa vie aventureuse.

Si Boily et Alexis avaient vécu au temps de la chevalerie et des jongleurs, ils auraient endossé la défroque d'Arlequin, de Trivelin et de Scaramouche. Mais ils furent de notre siècle et gagnèrent leur croûte en se baladant sur les routes, en passant d'une maison à l'autre et en jouant la comédie selon le goût de leurs hôtes habituels. Ils furent, au Canada, les derniers survivants de ces ménestrels qui, au moyen âge, amusèrent la France et l'Europe.

Les origines de Boily sont obscures. Il descendait sans doute d'une longue lignée de guérisseurs dont l'art se transmettait de père en fils sans rien emprunter des livres. Encore aujourd'hui, les Boily fils, filles, petits-enfants, ou seulement cousins de Fabien, sont réputés, au Escoumains, au Lac Saint-Jean, à Sainte-Irénée, à Québec et même à Montréal, comme guérisseurs et ramancheurs. Si la clientèle les préfère souvent aux médecins, c'est que leur habileté, la force et la souplesse de leur doigté, leurs ressources et leur personnalité sont indiscutables. A tous les dons que Fabien Boily possédait plus que tout autre qui faisait de lui le roi des rebouteurs s'était ajoutée une bonne dose de prestidigitation.

Grand voyageur et aventurier, Boily s'associa, pendant sa jeunesse, aux bûcherons et aux pêcheurs de son pays. Il séjourna aussi parmi les Montagnais de la Côte-Nord et les Têtes-de-Boule. Il dut apprendre de ces sauvages certaines pratiques de jonglerie forestière. Non seulement obtint-il d'eux des connaissances pratiques, mais il s'imprégna d'une mystique primitive qui, sous le masque de contorsions et de magie blanche, trahit souvent ses origines. Posez les mains sur la plaie ou sur l'os brisé et entonnez un chant étrange, battez un petit tambour de peau de caribou, puis le mal s'en va tout comme disparaissent les ténèbres de la nuit au soleil levant! Surtout n'exagérez pas le poids de vos peines et de vos souffrances! Repoussez de la main toutes les traverses! Pour l'amour de Dieu, trêve de pleurs et de gémissements! Jamais on ne doit se dire battu. Vaut mieux suivre l'exemple de Carcajou, ce rusé coquin des bois. Voyez l'écureuil qui se balance sur

la branche; il n'a que faire des embêtements de la vie. Prenez-en votre parti! Faites d'une chanson votre devise! Il ne tient qu'à vous d'être gai luron ou face de carême. Fredonnez *Folderol ma dondaine*, à la mode de par chez nous, ou *Yanikoya hononhé* comme les Hurons de Lorette!

Boily le « Ramancheur » avait observé que le Nabano, grand esprit des Montagnais, était un guérisseur sans pareil. Il recherchait probablement son aide quand, étendant ses grandes mains sur un membre endolori ou au-dessus d'un malade, il turlutait un « *tordion* » ou s'ingéniait à force de grimaces à faire rire le patient. Si on ne cesse de rappeler ses guérisons surprenantes, on ne manque pas non plus de redire ses fredaines et de se tenir les côtés à ses dépens. Le meilleur des hommes et le plus généreux, au dire de la plupart, il n'était selon les autres qu'un piètre original, qu'une éponge à whisky et qu'un troussier de cotillons. De crainte qu'il ne fasse des avances à votre femme, disait-on encore, ne l'invitez pas chez vous, vu qu'il n'est pas facile à déloger une fois qu'il a posé le pied sur votre seuil. Mais tout ça n'est peut-être que racontars, qui sait? Ecoutez plutôt! Un jeune médecin de Québec vint s'installer à Murray Bay pendant que Boily y faisait des siennes. Un bon matin, il afficha son nom sur sa porte et attendit les clients. A sa grande déception les clients attendus n'apparaissaient pas souvent. La plupart préféraient leurs guérisseurs, en particulier Boily, et leurs sages-femmes. Indigné, le diplômé déclara à tout venant que le ramancheur ne valait pas mieux qu'un charlatan et qu'il aurait tôt fait de le démasquer.

Peu après, ils se rencontrèrent nez à nez dans la cuisine de la mère Gaudreau de Sainte-Agnès. La bonne femme souffrait des coliques cordées; elle endurait au ventre d'atroces douleurs. Le médecin, pris au dépourvu, déclara que n'étant pas chirurgien, il lui fallait prescrire que la patiente fût transportée d'urgence à un hôpital de Québec. Le nom qu'il donna à la maladie effrayait tout le monde. Il oubliait qu'il était absurde de songer à une opération d'urgence alors que des jours s'écouleraient en goélette, avant d'atteindre la ville. Ce qui décidait de tout, c'est que l'argent pour une telle dépense faisait défaut. Il avait donc fallu appeler Boily, le dernier espoir de la bonne femme. Elle le réclamait à grands cris, même avant que le médecin ne se retirât pour la nuit.

Encore sur le seuil, Boily regarda la vieille et lui fit bien triste mine. Il avança de quelques pas et se mit à sangloter — il pouvait pleurer à son gré. La regardant de plus près, il se laissa choir à la renverse sur le pied du lit. Le voilà pâmé. Tout le monde, à commencer par la bonne femme, oublia les coliques cordées et se porta au secours du pauvre ramancheur. Le médecin, oubliant son grief, posa l'oreille sur le cœur du malade et se redressa perplexe. Le guérisseur glissa sur le plancher. Mou et inerte, il râlait comme un agonisant. Soupçonnant un manège, le père Gaudreau voulut en connaître le fond. Il décocha un coup de pied dans le creux de l'estomac du bouffon, qui en eut assez et, tout piteux, se releva. Aussitôt debout, il se pâma de rire. Tout le monde en fit autant. La bonne femme, assise dans son lit, rit comme les autres. « Et voilà, » dit le ramancheur, en la pointant du doigt, « t'es pas plus mal que ça. »

Boily demanda une assiette chaude. Il s'agissait pour lui d'appliquer à la patiente la fameuse soucoupe d'ail. Il réclama aussi un flacon de whisky, en versa quelques gouttes sur la soucoupe, puis il en prit lui-même une large rasade. « Salut la compagnie! » dit-il, et glou, glou, glou! Il appliqua ensuite, à la manière d'une ventouse, la soucoupe d'ail sur le ventre de la Gaudreau. « Maudit fou! » cria la bonne femme, sautant de son lit et jetant la soucoupe au loin. La soucoupe d'ail, tout le monde le sait, est un remède réservé aux jeunes femmes qui attendent leur premier enfant. Boily le savait mieux que tout autre, mais son truc avait réussi à faire lever la vieille. De là à sa guérison, il n'y avait qu'un pas, vite franchi. Il se versa un second coup de whisky en signe de contentement. En l'avalant il jeta un œil vers le docteur, qui s'en allait. Ils se regardèrent de travers. Une fois sorti, le disciple d'Esculape dut se dire, en haussant les épaules: « Rien à faire ici. De vrais sauvages! »

Une autre fois, la veuve Exina Bouliane, dont c'était l'habitude de bâiller, y alla un peu trop fort et cric crac! elle se décroche la mâchoire, puis resta la bouche grande ouverte. Epouvantée, elle criait sans répit. Personne autour d'elle ne put la soulager. On manda Boily, l'homme à tout ramancher. Il accourut sans tarder. En apercevant la veuve mal prise, il se mit à rire comme un bossu et essaya lui-même, mais en vain, d'ouvrir sa bouche aussi grande. « Exina, » dit-il, en pointant l'index vers elle, « je sais pourquoi ça t'est arrivé. Ma bougresse, tu m'as fait la grimace en tirant la langue, et plus d'une fois. » Sans pouvoir répondre, la pauvre femme se confondit en

efforts et en gesticulations. « C'est bon, » dit Boily, « tire encore une fois la langue. » Elle fit une affreuse grimace et cric crac! la mâchoire revint à sa place. Surprise, émue, elle regarda Boily et éclata en sanglots. « Pas d'histoire comme ça, » dit-il et lui fit un pied-de-nez. Prêt à s'en aller, il recommanda à Exina de bâiller plus prudemment et de s'abstenir pendant quelque temps de tirer la langue. Autrement elle pouvait s'attendre au pire. Il ne reviendrait plus à son appel; il n'avait que faire de veuves à la mâchoire barrée. En cas de rechute, il montra au voisin comment s'y prendre pour emboîter la mâchoire. « Chatouillez-lui les côtés, tapez-lui le nez, faites-lui tirer la langue une verge de long. Surtout empêchez-la d'assister au sermon du curé pendant le carême! »

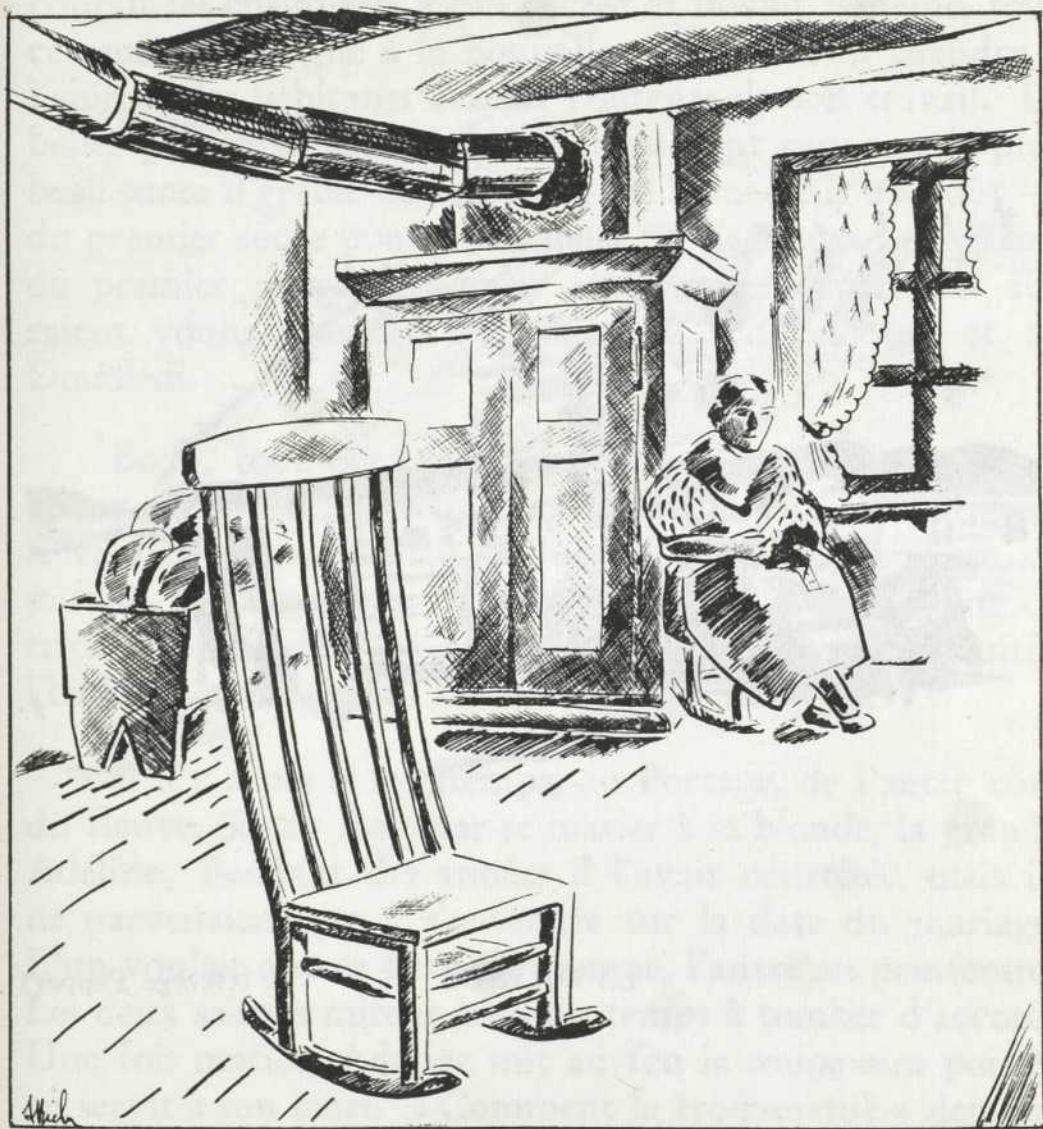
Parlant de sermon! Boily un jour traversa le fleuve et se rendit au Portage. Pris par les glaces, il ne put pas revenir chez lui avant les fêtes. Dépaysé dans cette paroisse étrangère, il avait en plus à subir, le dimanche, les prêches interminables du curé. Une fois, le prêtre s'étendit sur la gloire de Dieu, un seul Dieu; un autre dimanche, ce fut le tour de la Vierge Marie. Il ne parvenait pas à trouver les expressions qu'il recherchait et il haletait à bout de termes. Personne n'est comparable à la Sainte-Vierge; aucun n'a jamais pu s'élever jusqu'à ses chevilles... Le troisième dimanche du carême, il dut parler de saint Joseph. « Oui assurément, c'est un grand saint, mais il ne se compare pas à ceux des dimanches passés. Tout de même, ce n'est pas facile de trouver quelqu'un à qui le comparer, ni la place qui lui est réservée dans l'Eglise. Embarrassé de ne pouvoir trouver une niche pour ce grand saint,

il se pencha les mains vides vers ses ouailles, comme pour les supplier de lui venir en aide. Boily, à bout de patience, se leva, sortit de son banc et cria au curé: « Mettez saint Joseph à ma place, je m'en vais chez nous. Le banc est vide. »

Pendant la traversée de retour, Boily, s'arrêta chez les Mailloux du Cap-aux-Corbeaux. Là, on le reçut à bras ouverts, comme un sauveur. Hermel Mailloux venait de tomber d'un voyage de bois et le traîneau avait passé sur lui. Le pauvre bougre ne pouvait plus bouger et personne ne savait combien il s'était cassé de côtes. Là, dans un grand lit, on l'avait couché souffrant, se lamentant à tous les saints.

Tirant ses mitaines, Boily fixa Mailloux et, comme découragé, fit une grimace. Puis de ses mains longues et sinueuses il le tâta de fond en comble. Tout à coup son visage s'épanouit, il sourit malicieusement et se mit à loucher en se tirant les babines. Ses oreilles commencèrent à danser, à sautiller, jusqu'au point de se détacher. Il saisit soudain Mailloux à bras-le-corps et lui enfouit la tête entre genoux. Il manpula le corps malade, le pétrit comme une pâte à pain, tout en grognant et en jurant comme un bûcheron. Le moment d'après il entonna *Marie Calumet*, la chanson favorite des Mailloux, père et fils. Au son de cette chanson saugrenue, tout le monde un moment oublia les tortures que le patient endurait.

Le vieux Joseph Mailloux, sur le même ton badin, y alla d'une bonne histoire pour provoquer Boily qui était là, celle du béliet qui ne pouvait rester en hivernement, au temps du sucre.



LA CHAISE BERÇANTE

(André Bieler)



LA GRANGE

(George Pepper)

Ce rare béliet partait avec les habitants et montait avec eux à la cabane. Là, une fois les érables entaillés, il courait les chaudières à eau sucrée et buvait à même, tout comme un ivrogne à la bouteille. Loin de s'en prendre à l'animal, les habitants étaient contents de son travail. Le béliet produisait à la manière qu'on peut supposer le plus beau sucre d'érable de la paroisse et le meilleur au goût — du premier sucre pour le seigneur La Terrière. Les voisins du premier jusqu'au dernier en étaient jaloux. Ils auraient voulu posséder un béliet de Ramskidoudl et de Doudledi.

Boily, tout occupé qu'il fût, ne pouvait pas laisser passer cette histoire sans rétorquer. C'était un défi que le vieux Mailloux venait de lui lancer: Qui des deux, ce jour-là, raconterait la meilleure? Tout en continuant de tripoter les os déboîtés, le Ramancheur entreprit aussitôt l'histoire du mari têtuet et de la femme obstinée.

Il n'y a pas si longtemps, au Portage, de l'autre côté du fleuve, Soucy finit par se marier à sa blonde, la grande Adeline. Pendant des années il l'avait courisée, mais ils ne parvenaient pas à s'entendre sur la date du mariage. L'un voulait que ce fût en automne, l'autre au printemps. Les deux saisons mirent bien du temps à tomber d'accord. Une fois mariée, Adeline mit au feu la soupe aux pois et en servit à son mari. « Comment la trouves-tu? » demanda-t-elle. « Elle est chaude, » répondit-il. « Mais l'aimes-tu? » « Elle est chaude, » dit-il froidement. « Au moins est-elle bonne? » Vexé, il répondit: « Elle est chaude que je te dis. » Peu après elle revint à la charge: « A ct'heure,

comment la trouves-tu? » « Chaude, » cria-t-il, à bout de patience. Puis il poussa son assiette, se leva et sortit.

Au bout d'un an et un jour, il revint sans avertissement. Il faut dire qu'il aimait bien sa femme, elle aussi, son mari. Rien qu'une soupe chaude les avait jusque-là séparés. Une fois encore, il s'assit à table comme s'il revenait du travail. Sa femme lui servit de la soupe qui se trouvait toute prête au chaudron. Après un instant, elle dit un peu tristement : — « Mon mari, pourquoi m'as-tu quittée comme ça » — « A cause de la soupe chaude, » — « Tu n'avais qu'à la laisser refroidir. ». — « Tu m'en as pas laissé le temps. » — « Après tout, je voulais savoir si la soupe était bonne. » — « Elle était chaude. » — « L'aimais-tu, au moins? » Le sang lui monta de nouveau à la tête. — « Elle était chaude, que je te dis. » — « C'est tout ce que tu trouvais à dire. » A bout d'endurance il se leva, mit son chapeau et sortit à grandes enjambées, pour ne jamais revenir. Les gens de la rive sud, affirma Boily, ont baptisé ce ménage : la femme chaude, le mari froid.

Mailloux et compagnie n'eurent pas le temps de considérer longtemps le mérite de leurs fabliaux. Hermel à bout de souffle cria à tue-tête : — « Veux-tu bien ôter des maudites mains de là, espèce de mi-carême! » S'ensuivit une engueulade à fond de train. — « Mêlé-toi de tes affaires, efflanqué du diable! »

La besogne achevée, Boily souleva délicatement le malade, l'adossa à un oreiller et le caressa comme un bébé. Puis avant de le quitter, il lui lança quelques grimaces et lui tordit le nez entre le pouce et l'index, le chatouilla et réclama joyeusement le whisky blanc. — « Salut, la compagnie! »

Pendant que Boily avait remis ses mitaines et qu'il partait pour Saint-Irénée, le vieux Joseph s'empressa de l'inviter à rester. — « Les femmes font bouillir la soupe, » lui dit-il. — « La soupe de Rougette est toujours chaude, » répondit Boily. Rougette, de son sobriquet, était sa seconde femme. Lui aussi, le Ramancheur, s'en éloignait assez souvent, comme le mari entêté. Mais il revenait toujours, peu importe si la soupe était chaude ou tiède, on dit que souvent sa femme lui faisait manger la sienne un peu chaude. Il n'y avait qu'une Boily, dans tout le pays.

La fraternité médicale, un bon jour, se mit aux troussees de Ramancheur. Mais elle ne parvint pas à le surprendre en délit. Avec l'âge il devint circonspect — chat ébouillanté craint l'eau froide. Certains malheureux eurent à se résigner à boiter toute leur vie, parce que Boily avait refusé de les soigner. N'oublions pas que quelques docteurs de la campagne, comme Fitzpatrick, prenaient courageusement parti pour le guérisseur. Ce dernier lui envoyait même des patients aux membres fracturés. Le fils de Boily, Alexandre, réussit à guérir Johnny Bouchard, un cas désespéré. Ce Bouchard s'était brisé les deux bras et les deux jambes. A l'hôpital on n'avait pas réussi à le rebouter. Après ça, il s'était remis aux mains d'un Boily.

Plus d'une fois Fabien Boily osa se mesurer à un médecin de profession. D'après Brigitte Desbiens, il eut maille à partir avec le docteur des Escoumains. Le jeune praticien l'avait traité de charlatan. Provoqué, le Ramancheur lui lança en défi la question : — « Connaissez-vous le chat ? » — « Sûrement que je le connais. » — « Si vous le connaissez, prouvez-le. »

Boily attrapa le chat noir dans la cuisine et lui déboîta les os sauf ceux du cou et de l'épine dorsale et le posa inerte sur le tapis, en face de son adversaire. — « Vous l'avez tuée, la pauvre bête! » — « Tuée? . . . Vas-y voir! » Si tu connais ton chat, ressuscite-le? » — « Mais vous êtes fou, » s'écria le médecin, abasourdi. — « Regarde bien, » dit le Ramancheur. Il prit le chat dans ses mains, entonna *Marie Calumet* et se mit à jouer des doigts. Sous peu, comme par enchantement, le chat reprit sa forme et, sur le tapis, se secoua en redressant la queue, tourna en rond, miaula plaintivement et alla se cacher derrière le poêle, en envoyant au diable tous les guérisseurs, médecins diplômés autant que charlatans.

L'histoire du chat reste une énigme. Souvent redite, elle tient de la fable. C'est ce que je me disais. Un jour, je l'ai répétée en badinant à un de mes amis, médecin de Québec. Il s'en moqua bel et bien, comme je m'y attendais. Mais allons donc! Brigitte Desbiens n'est pas la seule à l'avoir racontée comme véridique. Plusieurs autres assuraient avoir vu de leurs yeux Boily « démonter » et « remonter » un chat véritable. N'est-il pas jusqu'au présent curé de Tadoussac, l'abbé Lemieux, — qui affirme être un de ceux-là! Edmond Gravel de Bagotville lui, rapporte que Boily démontrait comme ça sa connaissance de l'anatomie. A tous ses enfants, à Eva en particulier qui habite aujourd'hui à Québec, il apprit son art et ses trucs. Après sa mort, ils savent encore démantibuler un chat et le remettre sur pattes.

COTÉ, LE CRIEUR VILLAGEOIS DE PICOBA

Aux colons de son milieu, Côté le crieur du village est bien connu. Pas besoin de présentation! Cultivateur comme tous les autres, indépendant et à l'aise, aux cheveux blancs quoique âgé seulement de 65 ans (vers 1937), il a l'œil clair et pénétrant et il déborde de belle humeur. Sa riposte était prompte et sa langue souple; il faisait le désespoir des politiciens sur le perron de l'église, à la veille des élections. Tous les dimanches, il se plantait sur la plus haute marche du perron, ou mieux encore, dans la tribune de l'encanteur public. Puis d'une voix claire et d'une élocution distincte, il annonçait aux paroissiens de Picoba tous les avis et affaires, en plus des nouvelles de la semaine intéressant son auditoire qui se tenait debout autour de lui, les hommes fumant tranquillement la pipe.

Aux lecteurs qui se demandent où est situé Picoba sur la carte du lac Saint-Jean, je réponds: « Peu importe l'endroit précis. Car mon histoire peut se rapporter à plus d'un crieur de village. » A part Côté, meunier et fils de Patry Côté, qui avait ouvert des terres au rang Saint-Joseph de Chicoutimi dans le *township* à Caron, il y avait aussi un autre Côté également crieur réputé. Le seul et vrai Côté qui présentement nous intéresse ici était natif de la Baie-Saint-Paul. Entreprenant, il s'occupait de tous les mouvements. Comme son père, il « marchait un peu de biais »(?). Il possédait en société cinq fourneaux à chaux, qui lui rapportaient du profit. L'honnêteté personnifiée, on l'avait élu marguillier en chef, à l'oc-

casion de la visite pastorale de l'évêque de Chicoutimi. Fils et père dévoué, il passait pour avoir eu soin, pendant six ans, de sa mère malade, couchant au pied du lit, tout prêt au pire.

Pourquoi sa paroisse se nommait-elle aussi Picoba, qui était le nom de son chien, un sang mêlé fabuleux, mi-loup (*husky*) et mi-je-ne-sais-quoi, que lui avait donné un trappeur sauvage, parce qu'il ne souffrait pas d'être dompté et attelé comme les chiens des Esquimaux. Personne autre que Côté n'avait réussi à le mettre à sa main. Mais avec Côté son maître, il se prêtait à toutes les nouveautés de la terre défrichée.

Remontant un peu en arrière dans son passé, Côté, jeune homme, avait cherché à gagner sa vie comme bûcheron chez les frères Price. Il avait même émigré aux Etats-Unis, afin d'y gagner assez d'argent dans une manufacture pour racheter la terre de son père Patry Côté à la Baie-Saint-Paul, et pour aller s'établir ensuite à Saint-Joseph de Chicoutimi, plus tard nommé Picoba. Sans son chien Picoba, les affaires n'auraient pas marché aussi rondement. Picoba d'ailleurs lui-même s'en rendait compte. Il avait un flair sans pareil.

Un jour, son maître décida de se débarrasser d'une grosse souche qui défigurait une prairie et résistait à tous les explosifs. Il bourra de dynamite une trouée profonde sous les racines enchevêtrées et y plaça une double « ratelle », de l'écossais *rat-tail*, queue de rat, une fusée qu'il alluma hors de terre et qui ne pouvait manquer de faire exploser la charge de dynamite sous terre. Picoba

s'élança pour y apporter son aide. Il saisit de ses dents la *ratelle* enflammée et s'entêta à la tirer en arrière quand tout-à-coup *Boum badi boum!* le tonnerre éclata et une colonne de fumée et de poussière obscurcit l'air, emportant dans sa traînée la souche et le chien, à cent pieds en l'air.

— Qu'est-ce que j'ai vu flottant dans un nuage, rapportait plus tard Côté, si ce n'est Picoba?

Son chien, le regardant loin en bas, se mit à japper:

— Non non, mon vieux! tu ne m'attraperas plus comme ça avec ta maudite ratelle!

Quand, plus tard, Picoba atterrit, il prit la poudre d'escampette et s'enfuit dans les bois. Côté ne l'a jamais revu.



Un dimanche après la grand-messe, le crieur Côté avait beaucoup à faire, pendant que les habitants sortaient leurs sacs-à-tabac de leurs poches, allumaient leurs pipes de plâtre et jasaient en blaguant. Les femmes, de leur côté, piétinaient sur les hauts talons de leurs nouvelles bottines et se pavanaient avec leurs belles toilettes. Les garçons et les filles mariables manœuvraient les uns vers les autres et se faisaient de l'œil. C'était l'heure attendue de la semaine, la plus sociable. Sans se laisser distraire par le bruit des conversations, le crieur Côté se dressa sur la pointe des pieds, dans sa boîte à publicité et d'une voix carillonnante annonça:

— L'ouvrage au quai est à la veille de commencer. L'argent est arrivé pour la paye — un gros lot d'argent sonnant! De l'argent du gouvernement! Qui veut en gagner? Venez, mettez vos noms sur la liste!

Plusieurs s'avancèrent, faisant semblant d'être indifférents. Pas tous savaient signer.

Le crieur passa aux autres annonces:

— Hay ho! Demain Bram Abramovitch de Montréal sera ici dans sa loge. Chasseurs, allez lui montrer vos pelleteries. Hay ho! Où sont les peaux de castor, de loutre, de putois, de martre? Hommes des bois, montrez-vous la face! Il y a là de l'argent à brasser!

Aucune réponse! Mais ne vous y trompez pas, les chasseurs et leurs pelleteries étaient tous prêts le lendemain pour leurs barguignages.

— A présent, dressez vos longues oreilles pointues! » cria Côté sur un haut ton. Qui veut entendre une autre conférence — Une, deux, trois, — dimanche prochain jour du Seigneur?

— Ouah! ouah! répondit de loin une voix nazillarde: Pourquoi le gouvernement nous envoie-t-il ses conférenciers? Bien mieux vaudrait nous envoyer de l'argent pour nos fours à chaux.

— Patience, mon gars! Quand le temps sera venu, tu auras de l'argent.

— Je voudrais ben savoir quand.

— Le printemps prochain, avant les élections. Si l'argent à pleines poches n'arrive pas à temps, j'irai moi-même à Québec, pour froter les oreilles du Premier Ministre. Ecoutez! que je vous parle du conférencier, monsieur Leroux. C'est un agronome venu tout droit de Paris — à ce qu'on dit —, un beau parleur qui vous expliquera de fil en aiguille à vous les nigauds comment on sème le blé dans son pays. Peut-être ne sait-il rien de notre avoine, de notre sarrasin. Pourtant, rien de pareil pour le pain noir, les années de sécheresse, ou de gelée. Vous lui répondrez à votre goût, dimanche soir prochain, à sept heures, monsieur Leroux! N'y manquez pas! Il parle un drôle de français, comme monsieur Louis Hémon. Mais vous le comprendrez.

— Monsieur Louis Hémon! s'écria une voix moqueuse.

— Oui, monsieur Hémon, vous vous souvenez de lui?

Personne ne semblait en être sûr et certain.

— Oui, oui, vous l'avez vu, cet étranger qui a écrit un livre à notre sujet: *Maria Chapdelaine*. Pensez-y donc! Longtemps après sa mort à Chapleau, les grosses caboches de Québec sont venues à Péribonca. Ils cherchaient Maria partout. Mais ils ne purent pas la trouver. Ils en profitèrent pour faire des beaux discours sur monsieur Hémon, avant de planter un monument au bord de la rivière. Pourquoi au bord de l'eau, je me le demande? Parce qu'il s'assoyait là, et il écrivait, écrivait. On dit qu'il écrivait à sa mère, en Bretagne. Il lui racontait bien des choses à notre sujet.

— Ouah! répliqua-t-on. Pourquoi les messieurs de Québec n'ont-ils pas mis le monument dans le cimetière? Y avait de la place à plein pour lui, là. Il n'était pas ben gros.

Le crieur répondit: Ne me le demandez pas! Vous savez ben ce que vous aviez fait, après leur départ. Vous avez poussé la pierre de Louis Hémon dans la rivière.

Ecoutez une autre annonce. Importante, celle-là, je vous le promets! Un autre conférencier du gouvernement, monsieur Bois, un Canayen c'tit-là. Il va partout dans les paroisses, pour nous instruire sur les bêtes-à-cornes. N'y manquez pas, dimanche prochain après-midi!

Sur ce, le crieur descendit de la boîte et le monde se dispersa à sa guise. Il n'en manqua pas qui revinrent par curiosité écouter le français Leroux. Mais ils avaient tous un copeau sur l'épaule — ce qui veut dire qu'ils étaient prêts à s'en amuser, parce qu'ils avaient entendu dire que le Ministère d'Agriculture était en frais de recommander du nouveau aux habitants qui élevaient des vaches, des taureaux, des béliers, des verrats. Il fallait, paraît-il se débarrasser du vieux bétail, et le remplacer par du *stock* nouveau, enregistré.

Le jeune conférencier ne prévoyait pas ce qui l'attendait. Tout frais émoulu de l'école d'Agriculture, il commença à exposer la théorie que voici: Leurs vaches n'avaient pas de pis, leurs taureaux étaient des bons-à-rien, et leurs cochons étaient les plus grands coursiers qu'on avait jamais vus . . .

A ce moment, le Père Côté, le crieur lui-même, se leva et interrompit le parleur: « Oui, monsieur le conférencier, il nous faut acheter de nouveaux béliers, mais combien? Ce qui nous est déjà arrivé, voyez! Aussitôt après l'arrivée d'un nouveau bélier, les habitants ont tué leur vieux, en se disant: Nous en avons un neuf, le bélier du Gouvernement. C'est assez pour la besogne dans Picoba. Le nouveau mâle en eut plein les mains, tous les jours de la semaine, y compris les dimanches. Résultat, monsieur le conférencier, la race rapetissa à vue d'œil. Les éleveurs de dire: C'est la faute du bélier rouge (libéral)! Ou encore, si le gouvernement était bleu (conservateur: C'est parce qu'il est conservateur.

A la suite de ces remarques, il n'y avait plus moyen de s'accorder et le jeune conférencier Leroux ne pouvait regagner son prestige auprès des habitants de Picoba. Ils ne voulaient pas entendre raison de la part d'un étranger dans la paroisse. Car ils étaient prévenus contre les étrangers, qu'ils malmenaient parfois, quand ceux-ci affichaient leur supériorité. En voici un cas.

Très tôt à l'été, une petite troupe d'acteurs parisiens et de cinéastes arrivèrent à Péribonka. Comme ils venaient de loin, leur budget les obligeait à économiser; ils durent mobiliser le talent du pays pour remplir des rôles mineurs. Monsieur Bédard, l'hôtelier qui avait employé, il y avait des années, l'auteur de *Maria Chapdelaine* qu'il s'agissait de filmer, fut tout indiqué pour remplir le rôle de crieur de village. Au début du roman, l'auteur racontait l'histoire du cochon qu'on offrait à l'enchère dans

un sac sur le perron de l'église, un dimanche après la messe. Le profit était destiné aux âmes des défunts.

Le dimanche convenu, Bédard était prêt pour la besogne. Debout sur le perron de l'église. Mais il était presque aveugle. Le directeur de cinématographie ne le savait pas. Et Bédard, faute d'expérience était perdu dans le programme compliqué de l'affaire, qui était couché par écrit. Il ne pouvait apprendre son rôle. Pis encore, il n'était pas doué comme crieur. Pourquoi n'avait-on pas engagé Côté, le crieur de Picoba, qui aurait mieux réussi la criée des âmes? Dans la confusion du moment, les villageois rassemblés pour la production du film, se prirent à ricaner et à se moquer de Bédard. L'hôtelier qui pourtant faisait de son mieux, bafouillait, mais dans l'embarras, pendant qu'on tournait, il n'aperçut pas le cochon dans le sac, au moment où on lui remettait pour l'encan. Sorti du sac le cochon relâché prit sa course à travers champs. Et l'encanteur au désespoir leva ses mains vides. Côté, le crieur attitré, au moins aurait pu tenir le cochon par la patte, pendant l'encan. Pouvait-on aller le chercher au plus tôt à Picoba, de l'autre bord du lac? Il fallut bien s'y résigner. On l'envoya *qu'ri* (quérir).

Voici Côté le crieur jouant le rôle d'encanteur pour la criée des âmes, à Péribonka. Il s'y entendait pour le sûr. Un autre cochon dans un sac lui fut remis. Et c'était entre bonne mains. Mais le cinéaste à la manivelle était nerveux. Tant de temps et d'argent perdu! Et il n'avait pas été facile d'attraper un cochon coursier dans les champs où les quadrupèdes canadiens savaient jouer à la cachette.

Enfin, les caméras étaient de nouveau à l'œuvre, et le crieur prit la bête hurlante par une patte de derrière et la fit balancer dans l'air en avant de lui. A qui l'écoutait et voulait bien enchérir, il cria plusieurs fois à plein gosier :

— Qui veut acheter ce cochon pour une âme défunte pendant l'année?

Tout ceci était répété d'après un texte écrit, que Côté avait appris par cœur.

— Oui, qui veut acheter un cochon pour une âme en peine? On enchérissait bon train. Pour être plus efficace, Côté improvisa certains détails, comme celui-ci :

— Un beau jeune cochon de *sa* grande race! Disant *sa* avec insistance, il pointait sa main libre vers le cinéaste au caméra. Fâché, l'opérateur arrêta court la prise de film. Irrité il s'exclama: — Monsieur le crieur, il vous faut dire *ma*, non pas *sa* — *ma* race.

— Monsieur le Français, que rétorque le crieur, j'ai bien dit *sa*, votre race.

Des gogos se pâmèrent de rire, dans le débat de *sa* et *ma*, pendant que le clan français s'indignait d'entendre les langues qui fourchaient ainsi. Profitant d'une aubaine, le cochon épouvanté s'échappa et prit sa course à travers champs, comme un caribou.

Comment se termina l'affaire? Je ne puis pas vous en assurer. Il y a longtemps de ça. Ce qui est certain, c'est que ni le crieur entêté, ni le réalisateur étranger n'étaient

empressés à céder son point. Quand la crise se termina, l'affaire était devenue à vrai dire internationale. Ce n'est pas tout. Ni pour or ni pour argent on ne put trouver un cochon pour l'encan repris à neuf. Ils avaient tous fui dans les bois.

Depuis lors au Saguenay, les habitants ont changé leur race de pourceaux. Si des cinéastes étrangers revenaient à Péribonka, ils trouveraient beaucoup de nouveautés. Tout d'abord, ils seraient contents d'apprendre que *Maria Chapdeleine* est maintenant reconnu partout comme un chef d'œuvre. Et le rationnement de lard, dans le pays, fut observé sans rancune pendant la guerre de Hitler. Les pourceaux de race améliorée, soit de *sa* ou de *ma* race, tous étaient bons pour l'exportation aux champs de bataille.

Quant au Père Côté, le crieur de Picoba, il n'a plus rien à crier. Sa besogne est finie,

Skidoodle-di!

LE POTIER SOLITAIRE

Parmi les originaux dont vous pouvez entendre parler au lac Saint-Jean et le long du Saguenay, mentionnons Canayen Corneau, Peter McLeod, Charles Belleau, le potier aux cheveux jaunes, le Bonhomme qui n'avait pas froid, et Côté, le crieur de Picoba.

Corneau et McLeod étaient des hommes des chantiers et des bois. Leur force musculaire, au service de Price Brothers, était rien moins que la loi. Personne n'osait les contredire, sauvages ou Canayens.

D'un genre tout différent étaient les colons et les habitants. Comptaient parmi eux des types comme Jos Simard, surnommé la Couette (Pigtail) ou Queue-de-Cochon, parce qu'il tressait ses longs cheveux et en attachait les bouts avec une « *couriette* » de peau de pourceau, à la manière d'un ancien aristocrate portant perruque. Jamais il ne riait, ni même souriait entre ses favoris qui recouvraient ses oreilles frisées.

D'autres racontars aussi foisonnaient surtout au sujet des bêtes, dans le pays défriché ou non. Par exemple, tout le monde croyait en Picoba, le chien-loup dont la force et la ruse surpassait la nature. Né de lui-même dans la forêt du nord, il ne fréquentait pas les habitations, encore moins les villages et pour se nourrir, il faisait la chasse à l'ours et à l'orignal. Un autre animal fabuleux était le Skwahdem, espèce de salamandre avec quatre pattes l'une devant l'autre, deux pattes courtes en avant, et deux longues en arrière. C'était comique de le voir courir tout

croche, en un cercle, de préférence autour des lacs, beuglant comme un taureau. Même les animaux domestiques étaient connus pour certains travers, comme la vache qui s'ennuyait et qui mangea la longue barbe du Père Gagné, comme si elle eut été du foin dans la tasserie. Le bonhomme Gagné voulait s'en débarrasser. Aussi la mit-il à l'enchère, un dimanche, à la porte de l'église. Pour en obtenir un plus haut prix, il la désigna comme la vache d'un seau de lait; on en tirait plein un seau à chaque traite. C'est comme ça, criait le Père Côté l'encanteur, avec les vaches qui broutent dans les brûlés, autour des souches. Tout le monde, en souriant, prétendait le croire, mais personne ne l'achetait. Elle continua de s'ennuyer en bâillant.

Charles Belleau était un original sinon un détraqué, mais d'un type bien à part. Il acheta la vache à prix réduit, pour vingt piastres, non pas dans la main, mais d'en par la moitié seulement; le reste suivrait après que la bête à lait eut prouvé sa valeur à la Côte-à-Belleau, dans le Grand-Brûlé.

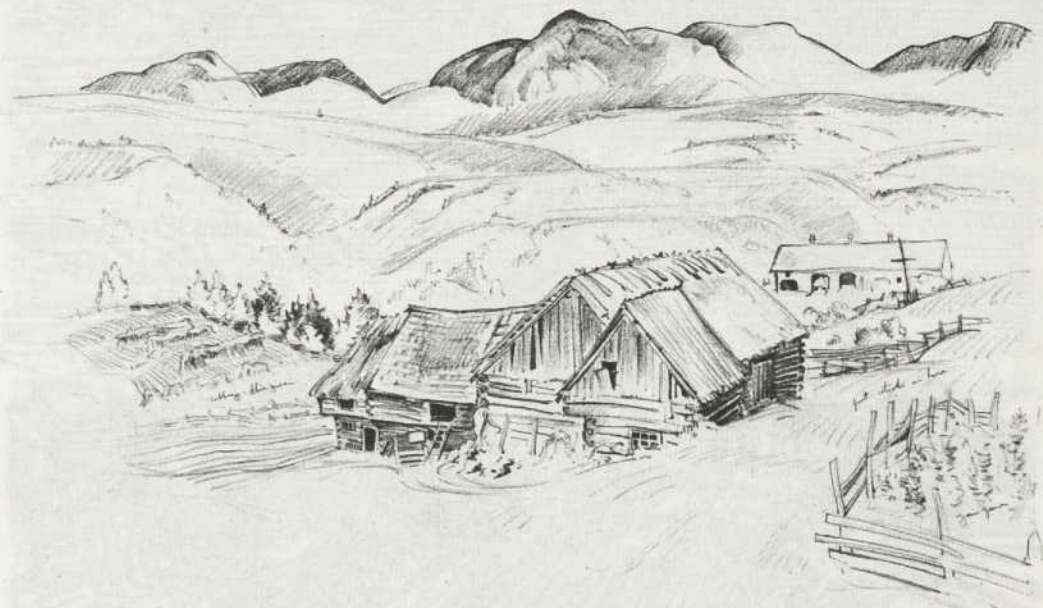
La deuxième moitié se faisant attendre, et le vieux Gagné, pour savoir à quoi s'en tenir, osa s'aventurer chez Belleau, le solitaire marabout. Une fois entré chez lui sans y être invité, il s'assit sur une bûche, près de la porte, pendant que le potier restait aussi assis, mais lui tournant le dos.

— Beau temps, aujourd'hui! dit le visiteur, un peu gêné, en regardant furtivement les rangées de pots de terre cuite le long des murs de planche.



ST-HILARION

(Arthur Lismer)



RANG STE-MARIE

(George Pepper)

— Oui! beau temps!

En fin de compte, il en vint au point: le solde du coût de la vache. Sur ce, Belleau explosa et prit un pistolet sur une tablette. Sans doute l'arme était-elle vide. En visant l'intrus, il se mit à beugler comme le Skwahdem, jusqu'à ce que le réclamant ait disparu hors de la barrière. Au lieu de paiement le potier lança une terrine vide qui rasa la tête du fugitif, pendant que, les jambes à son cou, celui-ci courut jusqu'à la Roche-à-la-Bonne-Femme.

Il aurait dû s'y attendre, car le potier solitaire n'avait pas son pareil, cent milles à la ronde. Honnête, il se sentait si droit qu'il ne pouvait nulle part souffrir la fourberie. Extrêmement naïf, il croyait tout le monde sur parole. Si on le trichait, il éclatait. C'est ce qui venait d'arriver pour la vache au seau de lait.

Qui était ce Belleau qui croyait le monde pur et sans tache? D'où sortait-il? On ne savait au juste.

Lecteurs, écoutez donc son histoire, que j'ai reconstituée de fil en aiguille, chez des survivants d'un temps révolu! Elle ressemble à une autre légende si connues dans le Saguenay.

Belleau restait seul dans sa maison — devrait-on l'appeler cabane? — sur le penchant d'une colline. Son étrange solitude dura bien des années. Il n'accueillait personne chez lui, sauf le Père Larouche, dont le nom signifie Foin-de-savane, et quelques enfants du voisinage, qu'il n'avait pas à craindre, dans leur innocence. Il tenait par-dessus tout à garder ses secrets — et il en avait!

Dans la saison des fruits mûrs, il invitait les enfants à venir dans son verger, le seul dans la région. En leur donnant plein leurs poches et leurs tabliers de belles pommes mûres, il leur expliquait les fruits et leurs pépins, ainsi que la tentation du Paradis Terrestre. Eve y succomba, la malheureuse, pour notre déconfiture. A ces dons Belleau ajoutait des cerises de France et des prunes bleues et rouges comme celles de Kamouraska.

— Voyez donc, mes petits, disait-il, tout ces fruits mûrs sur un seul arbre qui s'appelle l'arbre du Bien et du Mal. Il en avait lui-même greffé les branches sur le même tronc et il était fier de sa récolte. C'est pourquoi il passait pour un magicien. Peu importe les qu'en-dira-t-on ! La jeunesse en profitait, à pleines poches, pleins chapeaux, à pleines chemises.

Dans ces moments d'abandon, Belleau allait encore plus loin. Faisant entrer chez lui ses préférés, il levait le couvercle de son grand coffre, qui s'étendait tout le long du mur. Il en tirait son violon et son archet, fermait le coffre, s'asseyait dessus, et du violon il tirait une *kyrielle* de sons, imitant la voix humaine ou les vagissements des animaux. Avec brio il produisait chez ses jeunes auditeurs épatés la surprise, le rire et les larmes. Pour terminer, il jouait à fond de train la Gigue-du-Pendu. Cette pièce de résistance lui donnait la chance de déployer sa fantaisie. Elle produisait toutes sortes d'émotions, joyeuses ou tristes, selon qu'il la rendait lente ou vive, ou dansante. Le Pendu était, à vrai dire, tout son répertoire, rien de plus et ça suffisait. Les cordes en tripes de chat n'en enduraient pas davantage.

Se hâtant toujours en ouvrant et en fermant son coffre aux secrets, il ne pouvait empêcher la jeunesse curieuse d'apercevoir un assortiment de gréments et de bibelots soigneusement rangés soit : un surtout de gentilhomme pour les grandes circonstances, un chapeau de castor haut de forme communément dénommé *Stovepipe*, une robe de mariée de grand-gala, un voile blanc, des falbalas, et une crinoline. Dans cette garde-robe étaient disposés plusieurs pots en terre cuite de sa propre fabrication à la panse ronde émaillée; un lot de vieux outils, de moules de potier, de pots de peinture, et une gerbe de pinceaux desséchés. Ce coffre contenait tout ce qui lui était de plus précieux au monde, ses souvenirs et ses secrets.

Une autre curiosité était une « médrole », ou verge divinatoire, avec laquelle on découvre des trésors (il en découvrit plusieurs pendant sa vie, mais ils lui glissèrent tous entre les doigts.) A côté de la « médrole » gisait un *Petit Albert*, que son possesseur pour en faire usage devait tenir sous son bras, à la croisée des routes, pendant la plus longue nuit de novembre, pour la vente de la poule noire, ce qui voulait dire vendre son âme au démon. Jamais Belleau n'avait réussi à vendre la sienne.

En face de la porte d'entrée, était suspendue la seule décoration sur le mur délabré : Adam et Eve, nus comme au jour de leur création, peints il y a longtemps par Belleau lui-même. Ce tableau lui représentait l'Innocence. Mais ceux qui par indiscretion le regardaient en étaient scandalisés.

Tout cet ameublement disparate avait conféré au logis du vieux potier aux cheveux teints en jaune la répu-

tation d'une hutte de sorcier. Et le sorcier à l'intérieur avait en plus le don de jeter un œil malfaisant (*evil eye*), de dessous sa tignasse en désordre qui recouvrait ses paupières. C'était là l'aboutissement d'une longue carrière d'idéal et de labeurs, pas tous vains et futiles. Ils s'étaient jadis déployés tortueusement près des grands centres. Il avait été reconnu ailleurs comme un maître potier, avec une bonne clientèle. Le reste de son existence s'était déroulé dans un méandre de circonstances étranges, comme ses recherches des trésors cachés, du mouvement perpétuel, de la fontaine de l'éternelle jeunesse, qui n'avaient jamais cessé depuis de hanter ses rêves.

Il était né au Cap-Santé dans le comté de Portneuf où les potiers tournaient du pied la roue et moulaient la terre glaise. Entré comme apprenti chez Henry Hewison et Fils au Cap-Rouge juste à l'ouest de Québec, il débordait de talent et d'ardeur et avait été promu au rang de maître-potier. De là il avait acquis l'orgueil de sa propre supériorité, dont le symbole pour la procession de la Fête-Dieu était le surtout de gentilhomme, le chapeau de castor et la canne dont le pommeau était un poing fermé. Malgré sa participation à la Fête-Dieu, il se tenait généralement à l'écart de l'église et du curé. De cette abstention il avait gagné la réputation d'un loup-garou, courant dans les ténèbres avec sa bande de garous. Par surcroît, il avait trouvé un *Petit Albert*, livre infâme des incantations au moyen desquelles on vend son âme au diable, comme l'avait fait le Docteur Faust.

Après avoir obtenu sa maîtrise au Cap-Rouge, il s'était querellé avec son père et s'était exilé à l'Islet, sur la

rive sud du fleuve, en bas de Québec. En vain y cherchait-il à donner au public le goût de la fine porcelaine de style anglais, telle que fabriquée chez les Howison. Les habitants de l'Islet continuaient à utiliser leur poterie grossière de terre rouge, qui coûtait moins cher.

Dégoûté de cette basse clientèle, qui ne payait pas, il déménagea avec ses courtes épargnes à Murray Bay, de l'autre bord du fleuve. Là, paraît-il, les censitaires des seigneuries valaient la peine qu'on s'y intéresse, à cause de leur argent sonnante. On sait à peu près rien de lui et de son métier, à Murray Bay, sauf que les estivants durant la belle saison devaient lui rapporter des bénéfices. Car il eut de quoi bâtir une boutique et un four, ainsi qu'une maison, qui existe encore en souvenir de son séjour de courte durée. Mais le sort voulut qu'il s'exilât de nouveau. Un voisin malhonnête lui ravit la plus grande partie de sa propriété, et il lui voua désormais sa haine et le dégoût de la société de ses semblables. De ce conflit débuta sa vieillesse dans sa maison nouvelle à la Grand Baie du Saguenay.

*

* *

Un matin, le trois de mars 1889, les passants constatèrent que la fumée ne montait plus de sa cheminée de brique rouge. On commença à observer de plus près. Nulle marque de pieds dans la neige fraîche autour de la maison! On cogna à la porte, mais sans réponse. Il était parti, mais où? On poussa la porte; elle était barrée; on la força. Oui, il était parti, mais pas sans laisser des mar-

ques de la lutte qui avait précédé: des tessons épars de pots et de jarres brisés, et les pages déchirées d'un livre rabougri le *Petit Albert*. Ça sentait partout le soufre.

Avec renfort on revint plus tard dans la journée, pour examiner la maison vide du solitaire. S'approchant du grand coffre fermé dont on avait beaucoup parlé, les chercheurs entendirent un bruit curieux, un grondement sourd à l'intérieur. Était-ce le diable qui s'y cachait? Il fallait courir à l'église, au presbytère de la Grand-Baie. Le curé, appelé d'urgence, revêtit ses vêtements d'église, prit le bénitier et le goupillon, et partit avec son escorte pour la demeure du potier. La porte, cette fois, avait été laissée ouverte, mais le coffre était fermé. On s'en approcha et on entendit de nouveau les grondements.

Le curé bénit le coffre et demanda aux assistants d'en ouvrir le couvercle. Ils le firent, et les deux grands chiens (*setters*) du potier couchés dedans grondèrent pour protéger leur maître, mais c'était bien faiblement; ils se mouraient de faim et de froid. Comme dans un tombeau ouvert, le vieux potier gisait, vêtu de son surtout de circonstance, coiffé de son chapeau de castor. A son côté gisait une jeune femme, sa bien-aimée d'autrefois, en robe de noces, et dont le visage et les mains étaient finement sculptées en bois et peints au naturel. Dans la main droite du maître tournée sur sa poitrine, était soigneusement plié un document, qui ressemblait à un testament. Le prêtre se pencha, le saisit, en dépit des chiens qui grondaient. Le vieillard — il parut bien vieux, cette fois — ouvrit faiblement les yeux. Il vivait encore, mais il était près de sa

fin. C'était clair qu'il avait enfin décidé que le jeu n'en valait plus la chandelle.

On le souleva et à pleins bras, on le transporta inerte chez un voisin. Et pour le raviver on lui servit une tasse de bouillon chaud. Ses mains et ses jambes restèrent froides et rigides. Son cas était désespéré. Le curé, en bon Pasteur qu'il ne cessait d'être, même pour une brebis égarée, fit signe aux témoins présents de se retirer discrètement dans l'autre chambre. Il voulait le confesser *in extremis* et tout lui pardonner. Quand ce fut accompli, il pria l'assistance de revenir. Belleau était sauvé pour l'autre monde, et sa main s'était relâchée sur son document, qui passa de mains en mains.

« C'était bel et bien son testament, depuis longtemps écrit *ab intestat*, de sa main. Mais l'écriture était si irrégulière qu'elle était presque indéchiffrable. On y comprit toutefois qu'il voulait être enterré à côté de sa Lisette, dans la même fosse. Il l'avait aimée toute sa vie. Personne ici n'en avait jamais entendu parler. Avait-elle été réelle, ou seulement un idéal? Mort en gentilhomme, il voulait être enterré dans un lot tout à lui et à Lisette, dans le cimetière paroissial. « Ci-gît Belleau. » On enterra à part les deux grands chiens grondants et fidèles presqu'au bout. Tout le monde en fut pris de regrets.

En son testament, il léguait ses arbres fruitiers à ses jeunes amis, les enfants du voisinage, son violon, à Louis l'Aveugle, le mendiant vagabond de la Côte Nord; et à Mlle Bouchard, une vieille demoiselle qui lui rappelait sa

Lisette bien-aimée, le choix de ses plus jolies pièces de poterie émaillée.

Quand à son lopin de terre, sa maison, son atelier et le reste, il pria le curé de les accepter, en reconnaissance de ses bons services à le faire proprement enterrer, après lui avoir pardonné ses péchés.

Le curé, ayant dûment pris connaissance des volontés du potier solitaire, leva sa barrette, bénit le corps et éleva la voix en guise d'oraison funèbre :

— Le défunt n'était pas méchant. Avant son dernier soupir, il était revenu au bercail. Il avait eu le pardon. Honnête homme, il n'avait jamais fait de mal à personne. Pour les enfants il avait un cœur tendre. Pendant bien des années, il n'avait pas mangé de viande parce qu'il déplorait la cruauté du boucher à l'assommoir. Qui de vous n'a pas péché lui jette la pierre !

Le lendemain, six de mars, les paroissiens assemblés entonnèrent son Libera, dans l'église paroissiale. R.I.P.

Enterré dans une fosse à lui seul, non loin de la Côte à Belleau au bord du Grand Brûlé, le potier aux cheveux jaunes maintenant repose à la frontière qu'il ne dépassait jamais de son vivant. Un poteau sculpté en cèdre y fut planté. Son seul ami Larouche, y ajouta les deux belles jarres de terre cuite qu'il avait tiré du grand coffre près de sa dulcinée. Elles portaient, sous l'émail rouge, la marque de Belleau.

Le temps était arrivé de lui dire adieu et de le laisser dormir en paix. Mais les crédules et les bavards n'obser-

vèrent point de trêve. Saison après saison, les plus superstitieux d'entre eux prétendirent que la maison restée vacante était hantée. Entre chien et loup, à la brunante, les passants entendirent encore ses chiens de garde gronder sourdement. Après une tempête, on voyait son ombre solitaire errer sur les nuages, bras dessus bras dessous avec sa Lisette. Sa roue de potier tournait sous ses pieds, pendant des nuits entières. Plus encore, des paroissiens illettrés lisaient son nom sur la face blême de la pleine lune, qui n'est pas plus ronde que la panse d'une de ses jarres. L'arc-en-ciel, ajoutait-on par surcroît, déployait toutes les couleurs dont, en son vivant, il se peignait le visage ridé pour y déguiser le nombre de ses années et pour perpétuer ses rêves — les rêves qui sont si chers au cœur de l'homme.

Louis l'Aveugle

*

Alexis le Tétonnet

*

*

Billy le « Ramasseur »

Cécile le crieur villageois de Picots

Le Potier solitaire

FIN

TABLE DES MATIÈRES

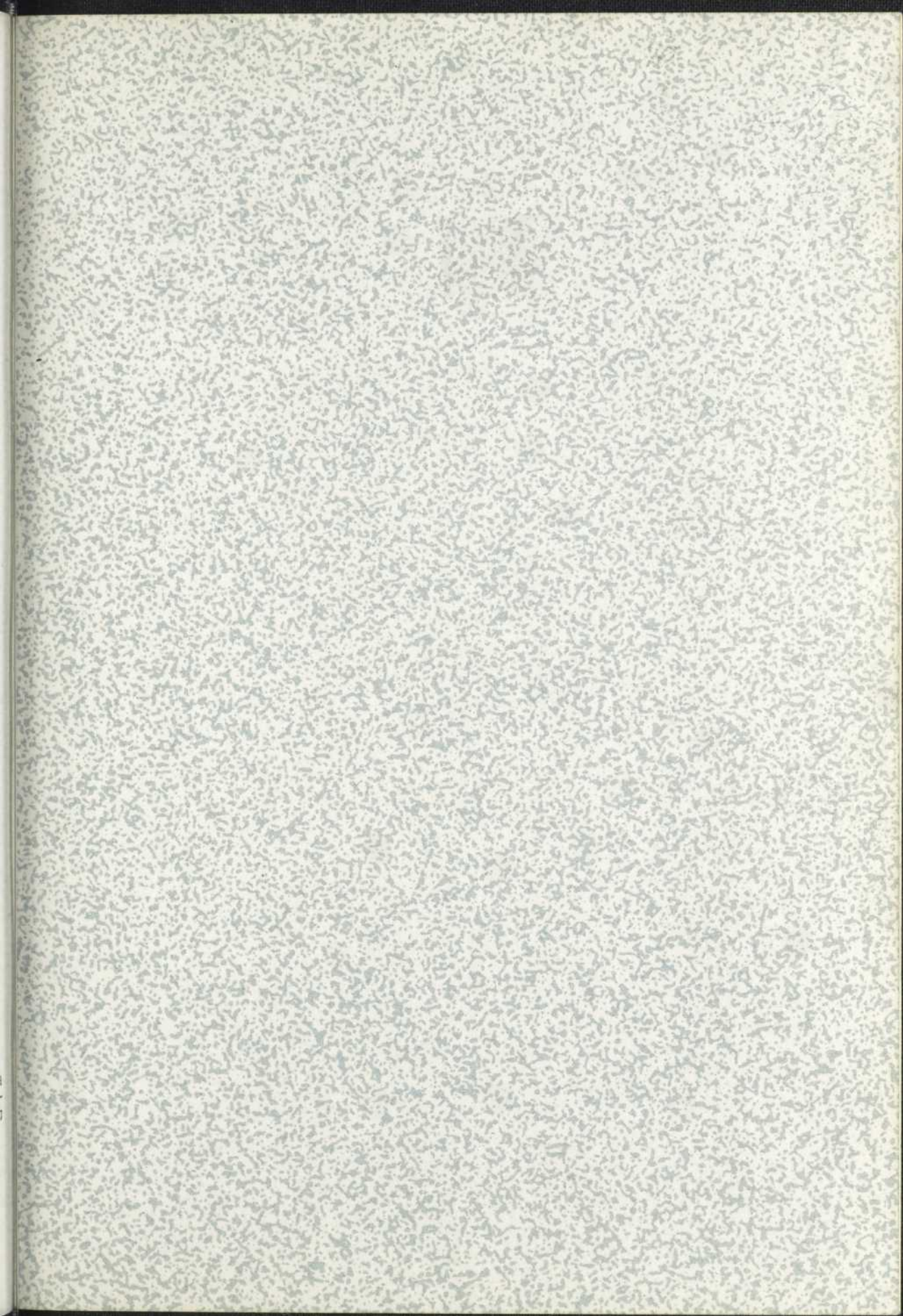
	Page
Le Saguenay	7
Pile ou face pour une seigneurie	25
L'Ile aux Marsouins	48
La cloche a sonné minuit	63
Louis l'Aveugle	73
Alexis le Trotteur	88
Boily le « Ramancheur »	106
Côté, le crieur villageois de Picoba	123
Le Potier solitaire	133

TABIE DES MATIÈRES

Le Saguenay	7
Pile ou face pour une seigneurie	21
Le ruz Marquis	48
La cloche a sonné minuit	63
Le ruz l'Aveugle	73
Alexis le Trotteur	88
Boily le « Ramancheur »	106
Côté le circuit villageois de Picoba	121
Le Poirer solitaire	133

Achevé d'imprimer
sur papier Rolland zéphyr antique
des Papeteries Rolland Limitée
par les ateliers de la Librairie Beauchemin Limitée
à Montréal, le vingt-septième jour du mois d'avril
mil neuf cent soixante-sept

Achévé d'imprimer
sur papier Holland xéphyz antique
des Papeteries Holland Limitée
par les ateliers de la Librairie Beauchemin Limitée
à Montréal, le vingt-septième jour du mois d'avril
mill neuf cent soixante-sept





Marius Barbeau, né au Canada le 5 mars 1883, fit ses études classiques et son droit à l'Université Laval, à Québec. Devenu Rhodes Scholar, il adopta l'Anthropologie, à l'Université d'Oxford (1907-1910), et se perfectionna dans sa spécialité à l'Université de Paris. A son retour au pays, il entra comme ethnologue au Musée National du Canada, à Ottawa (1911-), où il continue toujours ses travaux de recherches sur le terrain et ses publications sur les Indiens d'un océan à l'autre. Au cours d'une carrière ininterrompue de plus de cinquante ans, son programme d'études a varié en passant progressivement des Hurons-Iroquois du bassin du Saint-Laurent, aux Mongoliens de la Côte Nord-Ouest et des Rocheuses, puis, après 1914, au folklore français du Québec, ce folklore comprenant contes, légendes, langage, chansons et artisanat traditionnels. Ces études, sauf peut-être la linguistique, ont toutes un caractère historique et tendent à se compléter les unes les autres, avec un grand répertoire en majeure partie inédit.

